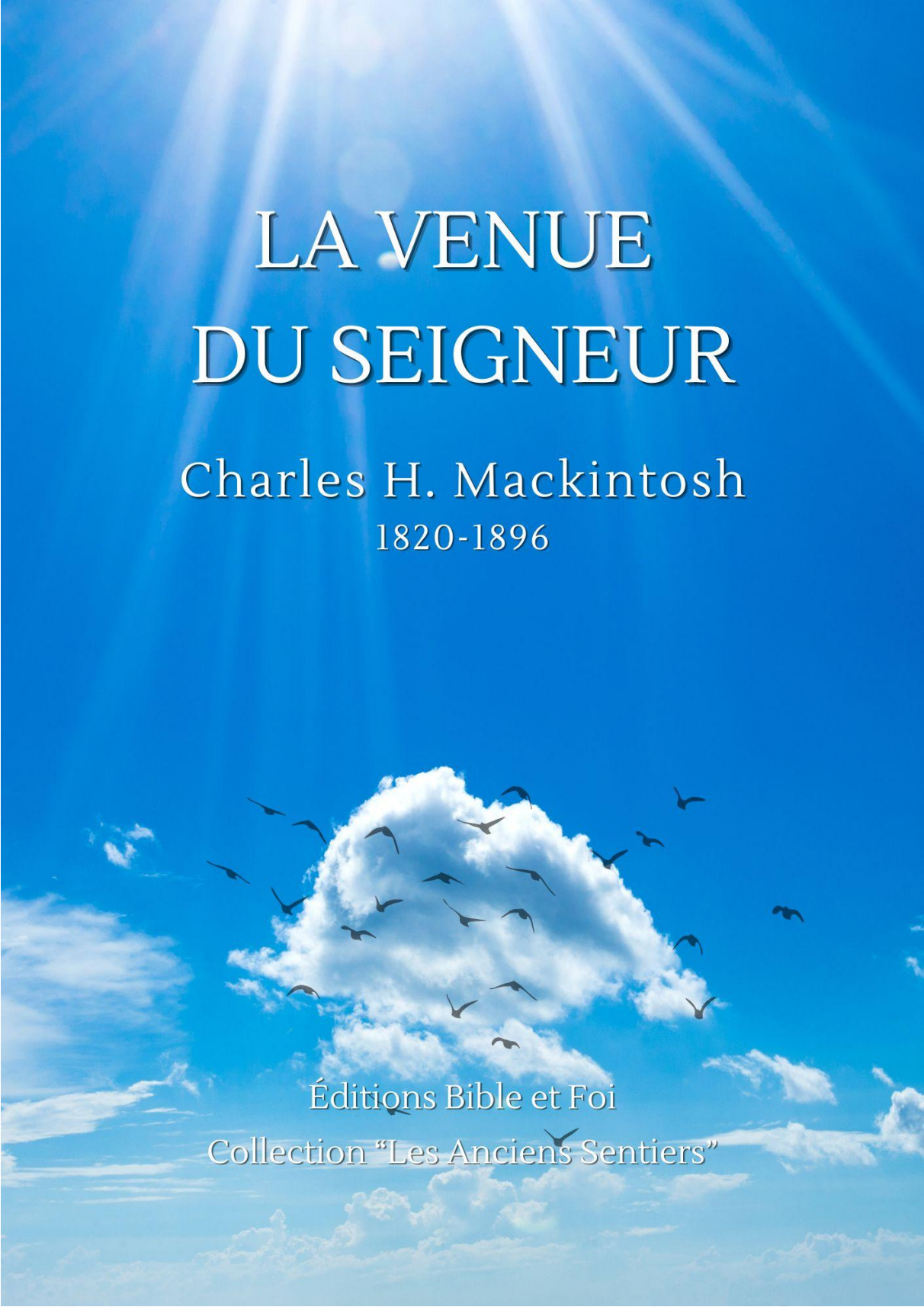




LA VENUE DU SEIGNEUR

Charles H. Mackintosh
1820-1896

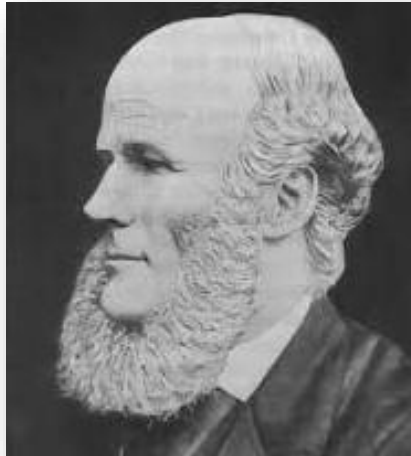
Éditions Bible et Foi
Collection "Les Anciens Sentiers"

La venue du Seigneur

Par Charles H. Mackintosh

Évangéliste Irlandais (1820-1896)

Écrivain, rédacteur en chef de magazine



« Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi »
Dwight L. Moody



BIBLE ET FOI

POUR LE PERFECTIONNEMENT DES SAINTS

ÉDIFICATION
CHRÉTIENNE

Éditions Bible et Foi

www.bible-foi.com

Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que tous ces messages soient reçus de manière appropriée et portent les meilleurs fruits, nous vous encourageons à les lire et les relire, dans un esprit de prière. **Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées** (Ésaïe 55 v. 8). Il vous sera donc très profitable de prier-lire tous les versets cités au cours de chaque article et de prier tout en progressant dans votre lecture ; insistez auprès du Seigneur pour qu'il vous révèle ce dont vous avez besoin spirituellement.

Nous devons comprendre que le Seigneur Jésus veut nous expliquer sa Parole dans tous les détails, mais à condition que nous soyons vraiment ses disciples, avec un cœur de disciple. Pour connaître les mystères du royaume de Dieu, les disciples ont simplement interrogé Jésus. Il en est de même pour nous. Disons-lui : « *Seigneur, je ne veux pas me limiter à une compréhension intellectuelle de la croix et de la marche victorieuse. Je veux vraiment que le Saint-Esprit fasse son œuvre dans mon cœur, pour que je puisse entrer par la foi dans toutes tes révélations !* »

Ce livre est écrit dans un style linguistique propre au siècle de l'auteur. Vous y découvrirez des expressions, des tournures de phrase et des vocabulaires qui étaient courants à cette époque, mais qui peuvent sembler archaïques de nos jours.

Bonne lecture - Bible et Foi

© Nous espérons que beaucoup bénéficieront de ces richesses spirituelles. Nous vous invitons donc à télécharger ces documents et à les partager largement, gratuitement, et dans leur intégralité. Pour toute reproduction sur votre site/blog, un lien vers www.bible-foi.com serait bien apprécié.

Merci beaucoup.

- Collection Bible et Foi – « Les Anciens Sentiers ».
- Édition numérique – Association Bible et Foi – (2025).

TABLE DES MATIÈRES

Biographie de l'auteur : Dr Smith.....	6
Introduction :.....	8
Chapitre 1 : Le Fait lui-même.....	16
Chapitre 2 : La double portée du Fait.....	25
Chapitre 3 : « La venue » et « le jour ».....	34
Chapitre 4 : Les deux résurrections.....	50
Chapitre 5 : Le Jugement.....	57
Chapitre 6 : Le reste Juif.....	65
Chapitre 7 : La Chrétienté.....	74
Chapitre 8 : Les Dix Vierges.....	82
Chapitre 9 : Les Talents.....	91
Chapitre 10 : Remarques finales.....	100

BIOGRAPHIE

Charles Henry Mackintosh était le fils du capitaine Duncan Mackintosh, officier dans un régiment des Highlands. Il a eu une expérience spirituelle à l'âge de 18 ans grâce aux lettres de sa sœur et à la lecture des « Opérations de l'Esprit » de John Nelson Darby. En 1838, il est allé travailler dans une maison de commerce à Limerick, en Irlande. L'année suivante, il se rend à Dublin et s'identifie aux « Frères de Plymouth ».

Mackintosh était un prédicateur chrétien du XIXe siècle, dispensationaliste, auteur de commentaires bibliques, éditeur de magazines et membre des « Frères de Plymouth ». Mackintosh s'est beaucoup intéressé et a participé activement au grand réveil évangélique irlandais de 1859 et 1860.

La renommée littéraire de Mackintosh repose principalement sur son ouvrage « Notes on the Pentateuch », qui commence par un volume de 334 pages sur la Genèse et se termine par un ouvrage en deux volumes sur le Deutéronome, qui compte plus de 800 pages. Ces ouvrages sont toujours imprimés et ont été traduits dans une douzaine de langues.

Arno C. Gaebelin dit de Mackintosh, ainsi que d'autres écrivains des Frères : *« J'ai trouvé dans ces écrits... la nourriture de l'âme dont j'avais besoin. J'estime ces hommes à côté des Apôtres pour leurs enseignements sains et spirituels ».*

Charles Spurgeon, qui a croisé le fer avec les premiers « Frères de Plymouth », sur leurs idées du ministère, offre le commentaire suivant sur les « Notes on Leviticus » de C.H. Mackintosh : *« Nous n'approuvons pas le Plymouthisme qui imprègne ces notes, mais elles sont fréquemment suggestives, et doivent être lues avec prudence ».* Sur ses « Notes sur la Genèse », cependant, Spurgeon a complimenté leurs **« réflexions précieuses et édifiantes »**.

Dwight L. Moody a offert un point de vue qui, dans l'ensemble, était beaucoup plus positif que celui de Spurgeon, en écrivant : *« J'ai eu mon attention attirée par les notes de C.H.M., et j'ai été tellement satisfait et en même temps profité de la façon dont elles ouvraient la vérité de l'Écriture, que je me suis procuré immédiatement tous les écrits du même auteur, et s'ils ne pouvaient être remplacés, je préférerais me séparer de toute ma*

bibliothèque, à l'exception de ma Bible, plutôt que de ces écrits ». Il a résumé la valeur des écrits de Mackintosh en déclarant que « **Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi** ».

Mackintosh mourut le 2 novembre 1896, peu après avoir entamé sa 76e année, à la suite d'une faiblesse croissante qui ne lui laissait plus l'énergie de prêcher, bien qu'il ait continué à écrire jusqu'à ce que cela devienne impossible. Il a fini par cesser d'écrire, mais sa littérature a continué à être publiée. La 6e édition des Notes sur le livre de la Genèse est publiée avant la fin de l'année.

Un auteur américain a fait remarquer qu'il ne permettrait pas à ses « *pensées de se livrer à un éloge complet (des hommes) – mais plutôt de reconnaître la grâce de Dieu accordée à son serviteur* ».

Un magazine australien, « The Message », a publié ceci dans ses pages : « *Nous allons maintenant annoncer le départ de notre frère bien-aimé et honoré, M. Mackintosh, pour rejoindre le Christ. Sa santé était défaillante depuis douze mois, mais il a continué à recevoir les poignées de pâturage mensuellement comme avant – un enseignement très doux et profitable.*

*La respiration de M. Mackintosh l'a beaucoup gêné et, pendant un certain temps, il n'a pas été capable d'aller aux réunions, ni même de quitter la maison, mais il ne s'est pas couché. J'allais le voir aussi souvent que possible. Quand je lui demandais comment il allait, il me répondait toujours : « Comme je dois être ». **La voie de Dieu était toujours la meilleure pour lui.***

Six mois seulement avant son propre départ pour rejoindre le Christ, J.B. Stoney, dont la santé déclinait à Scarborough, a dit de CHM : « Il est maintenant là où l'amour est satisfait ! » ».

Dr Smith

INTRODUCTION

Le lecteur attentif du Nouveau Testament trouvera dans ses pages trois faits solennels et importants présentés à sa vue : à savoir, premièrement, que le Fils de Dieu est venu dans ce monde et s'en est allé ; deuxièmement, que le Saint-Esprit est descendu sur cette terre et y est toujours ; et, troisièmement, que le Seigneur Jésus reviendra.

Tels sont les trois grands sujets développés dans les Écritures du Nouveau Testament ; et nous découvrirons que chacun d'eux a une double portée : il concerne le monde et l'Église ; le monde dans son ensemble, et chaque homme, femme et enfant non converti en particulier ; l'Église dans son ensemble, et chaque membre de celle-ci en particulier. Il est impossible d'ignorer l'impact de ces trois grands faits sur sa propre condition personnelle et sa destinée future.

Il faut bien noter que nous ne parlons pas de doctrines – bien qu'il y en ait sans doute – mais de faits, présentés de la manière la plus simple possible par les divers auteurs inspirés chargés de les exposer. Il n'y a aucune tentative d'enjolivure ni de mise en valeur. Les faits parlent d'eux-mêmes ; ils sont consignés et laissent libre cours à leur puissant effet sur l'âme.

Le Fils de Dieu a été présent dans notre monde.

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (Jean 3 v. 16). Le Fils de Dieu est venu, Il est venu dans un amour parfait, expression même du cœur et de l'esprit, de la nature et du caractère de Dieu. Il était le rayonnement de la gloire de Dieu et l'image même de sa personne, et pourtant un homme humble, gracieux et sociable. Quelqu'un que l'on voyait, jour après jour, dans les rues ; allant de maison en maison ; bon et affable envers tous ; facilement accessible aux plus pauvres ; prenant les petits enfants dans ses bras avec tendresse, douceur et bienveillance ; essuyant les larmes des veuves ; apaisant les cœurs abattus et affligés ; nourrissant les affamés ; guérissant les malades ; purifiant les pauvres lépreux ; répondant à toutes les formes de

besoin et de misère humaine ; à l'appel de tous ceux qui avaient besoin de secours et de sympathie. « Il allait de lieu en lieu faisant du bien » (Actes 10 v. 38). Il était le serviteur infatigable des besoins de l'homme. Il ne pensait jamais à lui-même, ni ne recherchait son propre intérêt en quoi que ce soit.

Il vivait pour les autres. Sa nourriture et sa boisson étaient d'accomplir la volonté de Dieu et de réjouir les cœurs tristes et las des fils et des filles des hommes. Son cœur aimant débordait sans cesse de bénédictions pour tous ceux qui subissaient la pression de ce monde accablé par le péché et la douleur.

Nous avons donc ici un fait merveilleux sous nos yeux. Ce monde a été visité, ce monde a été foulé par le « Bienheureux » dont nous avons parlé, le Fils de Dieu, le Créateur et le soutien de l'univers, le Fils de l'homme humble, dépouillé, aimant et gracieux, Jésus de Nazareth. Il était Dieu sur toutes choses, béni pour toujours, et pourtant homme sans tache, saint et absolument parfait. Il est venu par amour pour les hommes, il est venu dans ce monde comme expression de l'amour parfait pour ceux qui avaient péché contre Dieu, et qui ne méritaient rien d'autre que la perdition éternelle à cause de leurs péchés. Il est venu non pas pour écraser, mais pour guérir, non pas pour juger, mais pour sauver et bénir.

Qu'est-il advenu de cet être béni ? Comment le monde l'a-t-il traité ? Il l'a chassé ! Il ne l'a pas voulu ! Il a préféré un brigand et un meurtrier à cet homme saint, bienveillant et parfait. Le monde a eu le choix. Jésus et un brigand ont été présentés au monde : « Les principaux sacrificateurs et les anciens persuadèrent la foule de demander Barabbas et de faire périr Jésus... Le gouverneur leur répondit : Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche ? Ils répondirent : Barabbas » (Matthieu 27 v. 20 et 21). Les chefs religieux et les guides du peuple – les hommes qui auraient dû les guider dans le droit chemin – persuadèrent la pauvre foule ignorante de rejeter le Fils de Dieu et d'accepter à la place un brigand et un meurtrier.

Lecteur, souviens-toi, tu vis dans un monde coupable de cet acte terrible. Et non seulement cela, mais à moins de te repentir sincèrement et de croire au Seigneur Jésus-Christ, tu fais partie intégrante de ce monde et tu portes l'entière responsabilité de cet acte. C'est très solennel. Le monde entier est accusé d'avoir délibérément rejeté et assassiné le Fils de Dieu.

Nous avons le témoignage de pas moins de quatre témoins inspirés à ce sujet. Matthieu, Marc, Luc et Jean, attestent tous que le monde entier – Juifs et Gentils, rois et gouverneurs, prêtres et peuple, toutes classes, sectes et partis – s'est mis d'accord pour crucifier le Fils de Dieu.

Tous ont accepté d'assassiner le seul homme parfait jamais apparu sur cette terre – l'expression parfaite de Dieu – Dieu parmi tous, béni éternellement. Nous devons soit déclarer les quatre évangélistes faux témoins, soit admettre que le monde entier, et chacune de ses composantes, est souillé par le crime odieux de crucifier le Seigneur de gloire.

Voilà le véritable critère pour mesurer le monde et la condition de chaque homme, femme et enfant non converti. Si je veux savoir ce qu'est le monde, il me suffit de penser que c'est lui qui est accusé devant Dieu du meurtre délibéré de son Fils. Fait immense ! Un fait qui marque le monde de la manière la plus solennelle et le place sous nos yeux sous des traits d'une noirceur effroyable.

Dieu a un conflit avec ce monde. Il a une question à régler avec lui – une question terrible – dont la seule évocation devrait faire tinter les oreilles des hommes et trembler leurs cœurs. Un Dieu juste doit venger la mort de son Fils. Ce n'est pas seulement que le monde a accepté un vil brigand et assassiné un innocent ; cela, en soi, aurait été un acte terrible. Mais non ; cet innocent n'était autre que le Fils de Dieu, le bien-aimé du cœur du Père.

Quelle pensée ! Le monde devra rendre des comptes à Dieu pour la mort de son Fils, pour l'avoir crucifié entre deux brigands ! Quel jugement ce sera ! Que le jour de la vengeance sera rouge ! Quel moment terriblement accablant sera celui où Dieu tirera l'épée du jugement pour venger la mort de son Fils !

Quelle vaine idée que le monde s'améliore ! S'améliore ! bien que taché du sang de Jésus. S'améliore ! bien que sous le jugement de Dieu pour cet acte. S'améliore ! bien qu'il doive rendre des comptes à un Dieu juste pour le traitement qu'il a infligé au bien-aimé de son âme, envoyé par amour pour bénir et sauver.

Quel orgueil aveugle ! Quelle folie sauvage !

Ah, non ! Il ne peut y avoir d'amélioration tant que le balai de la destruction et l'épée du jugement n'auront pas accompli leur terrible œuvre en vengeant le meurtre délibérément planifié et exécuté avec détermination du Fils béni de Dieu.

Il n'existe pas d'illusion plus fatalement fausse que celle de croire que le monde puisse s'améliorer alors qu'il est sous le coup de la terrible malédiction de la mort de Jésus. Ce monde qui a préféré Barabbas au Christ ne peut connaître aucune amélioration. Il n'a d'autre issue que le jugement écrasant de Dieu.

Voilà pour ce qui est du fait grave de l'absence de Jésus, et de son impact sur la condition présente et la destinée future du monde. Mais ce fait a une autre portée. Il concerne l'Église de Dieu dans son ensemble et chaque croyant. Si le monde a rejeté le Christ, les cieux l'ont accueilli. Si l'homme l'a rejeté, Dieu l'a exalté. Si l'homme l'a crucifié, Dieu l'a couronné.

Il faut soigneusement distinguer ces deux choses. La mort du Christ, considérée comme l'acte du monde – l'acte de l'homme – n'implique rien d'autre qu'une colère et un jugement absolu. En revanche, la mort du Christ, considérée comme l'acte de Dieu, n'implique rien d'autre qu'une béatitude pleine et éternelle pour tous ceux qui se repentent et croient. Un ou deux passages de la Parole divine le prouveront.

Tournons-nous un instant vers le Psaume 69, qui présente de manière si vivante notre Seigneur béni et adorable, souffrant de la main de l'homme et appelant Dieu à la vengeance : « Écoute-moi, Seigneur, car ta bonté est grande. Reviens à moi selon la multitude de tes compassions. Ne cache pas ta face à ton serviteur, car je suis dans la détresse. Hâte-toi de m'exaucer, approche-toi de mon âme et rachète-la. Délivre-moi de mes ennemis.

Tu connais mon opprobre, ma honte et mon déshonneur : tous mes adversaires sont devant toi. L'opprobre a brisé mon cœur, et je suis accablé de tristesse. J'attendais de la compassion, mais il n'y en a pas eu ; des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé. Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et pour apaiser ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre. Que leur table devienne un piège devant eux, et ce qui devait être leur bien-être un piège.

Que leurs yeux soient obscurcis pour ne plus voir, et que leurs reins tremblent sans cesse. Répands ta fureur sur eux, et que ta colère les saisisse » (versets 16 à 28).

Tout cela est profondément et d'une solennité impressionnante. Chaque mot de cet appel trouvera sa réponse. Pas une syllabe ne tombera. Dieu vengera assurément la mort de son Fils.

Il rendra des comptes au monde, aux hommes, pour le traitement infligé à son Fils unique. Nous estimons qu'il est juste de rappeler cela au cœur et à la conscience du lecteur. Quelle horreur que de penser que le Christ intercède contre les hommes ! Quelle consternation de l'entendre implorer Dieu de se venger de ses ennemis ! Quelle horreur sera la réponse divine au cri du Fils offensé !

Mais regardons l'autre côté du tableau. Tournons-nous vers le Psaume 22, qui présente le « Bienheureux » souffrant sous la main de Dieu. Ici, le résultat est tout autre. Au lieu du jugement et de la vengeance, c'est la béatitude et la gloire universelles et éternelles : « J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de l'assemblée. Vous qui craignez l'Éternel, louez-le ; vous, toute la race de Jacob, glorifiez-le ; vous, toute la race d'Israël, craignez-le ! ...

Tu seras l'objet de mes louanges dans la grande assemblée ; j'accomplirai mes vœux en présence de ceux qui le craignent. Les débonnaires mangeront et seront rassasiés ; ceux qui le cherchent loueront l'Éternel ; votre cœur vivra éternellement. Toutes les extrémités de la terre se souviendront de l'Éternel et se tourneront vers lui ; toutes les familles des nations se prosterneront devant toi. Car à l'Éternel appartient la royauté, il domine sur les nations. ... Une postérité le servira ; cela sera imputé à l'Éternel pour une génération. Ils viendront et annonceront sa justice au peuple qui naîtra, car il a fait ces choses » (versets 22 à 31).

Ces deux citations présentent clairement les deux aspects de la mort du Christ. Il est mort en martyr pour la justice, sous la main de l'homme. L'homme devra en rendre compte à Dieu.

Mais il est mort en victime pour le péché, sous la main de Dieu. C'est le fondement de toute bénédiction pour ceux qui croient en son nom.

Ses souffrances en martyr attirent la colère et le jugement sur un monde impie : ses souffrances expiatoires ouvrent les sources éternelles de vie et de salut à l'Église, à Israël et à toute la création. La mort de Jésus consomme la culpabilité du monde, mais assure l'acceptation de l'Église. Le monde est souillé, et l'Église purifiée, par le sang de la croix.

Telle est la double portée du premier des trois grands faits du Nouveau Testament. Jésus est venu et reparti – venu parce que Dieu a aimé le monde – reparti parce que le monde a haï Dieu. Si Dieu posait la question, et il la posera : « *Qu'avez-vous fait de mon Fils ?* » Quelle serait la réponse ? « *Nous l'avons haï, nous l'avons chassé et crucifié. Nous lui avons préféré un brigand !* »

Mais, béni soit à jamais le Dieu de toute grâce, le chrétien, le vrai croyant, peut lever les yeux vers le ciel et dire : « *Mon Seigneur absent est là, et là pour moi. Il a quitté ce monde misérable, et son absence fait de toute la scène qui m'entoure un désert moral, une solitude désolée !* »

Il n'est pas là. Cela marque le monde d'une empreinte indéniable au jugement de tout cœur loyal. Le monde ne voulait pas de Jésus. C'est suffisant. Ne nous étonnons plus d'une histoire d'horreur. Les rapports de police, les calendriers des grands jurys, les statistiques de nos villes et de nos villages ne doivent pas nous surprendre. Le monde qui a pu rejeter la personnification divine de toute bonté humaine et accepter à la place un brigand et un meurtrier a prouvé sa turpitude morale à un degré insurpassable.

Sommes-nous étonnés de découvrir la vacuité et l'insensibilité du monde ? Sommes-nous surpris de découvrir qu'il n'est pas digne de confiance ? Si oui, il est clair que nous n'avons pas bien interprété l'absence de notre Seigneur bien-aimé. Que prouve la croix du Christ ? Que Dieu est amour ? Sans aucun doute. Que le Christ a donné sa précieuse vie pour nous sauver des flammes d'un enfer éternel ? C'est une vérité bénie, louanges à son nom incomparable !

Mais que prouve la croix pour le monde ?

Que sa culpabilité est consommée et son jugement scellé. Le monde, en clouant sur la croix celui qui était parfaitement bon, a prouvé, de la manière la plus irréfutable, qu'il était parfaitement mauvais :

« Si je n'étais pas venu et que je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont pas de prétexte pour leur péché. Celui qui me hait hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils les ont vues, et ils nous ont haïs, moi et mon Père. Mais cela est arrivé afin que s'accomplît la parole qui est écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans cause » (Jean 15 v. 22 à 26).

Arrêtons-nous sur notre deuxième fait important.

Dieu le Saint-Esprit est descendu sur cette terre. Plus de dix-neuf longs siècles se sont écoulés depuis que l'Esprit béni est descendu du ciel ; et il est toujours présent depuis. C'est un fait prodigieux. Il existe une personne divine sur cette terre ; et sa présence – comme l'absence de Jésus – a une double portée : elle porte sur le monde et sur l'Église. Elle se porte sur le monde tout entier, et sur chaque homme, femme et enfant qui le compose ; sur l'Église tout entière, et sur chacun de ses membres en particulier.

Pour le monde, cet auguste témoin est descendu du ciel pour le convaincre du crime terrible d'avoir rejeté et crucifié le Fils de Dieu. Pour l'Église, il est venu en consolateur béni pour prendre la place de Jésus absent et reconforter par sa présence et son ministère les cœurs de son peuple. **Ainsi, pour le monde, le Saint-Esprit est un puissant convaincant ; pour l'Église, il est un précieux consolateur.**

Un ou deux passages des Saintes Écritures fixeront ces points dans le cœur et l'esprit du lecteur pieux qui s'incline avec une humble révérence devant l'autorité de la Parole divine. Tournons-nous vers le chapitre 16 de l'Évangile de Jean : « Maintenant, je m'en vais vers celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : « Où vas-tu ? » Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur.

Cependant, je vous dis la vérité : il est avantageux pour vous que je m'en aille. Car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra (elegxei) le monde en ce qui concerne le péché, la justice et le jugement.

En ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; en ce qui concerne la justice, parce que je m'en vais au Père, et que vous ne me voyez plus ; en ce qui concerne le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé » (versets 5 à 11).

Dans Jean 14, nous lisons encore : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point ; mais vous, vous le connaissez, car il demeure avec vous et sera en vous » (versets 15 à 19).

Ces citations démontrent la double portée de la présence du Saint-Esprit. Nous ne pouvons tenter de nous attarder sur ce sujet dans cette brève introduction ; mais nous espérons que le lecteur sera amené à l'étudier lui-même, à la lumière des Saintes Écritures ; et nous sommes persuadés que plus il l'étudiera ainsi, plus il en ressentira profondément l'intérêt et l'immense importance pratique.

Hélas ! qu'il soit si peu compris ! que les chrétiens voient si peu ce qu'implique la présence personnelle de l'Esprit éternel, Dieu le Saint-Esprit, sur cette terre : ses conséquences solennelles pour le monde, et ses précieux résultats pour l'assemblée dans son ensemble, et pour chaque membre en particulier.

Oh ! que le peuple de Dieu, partout dans le monde, soit conduit à une compréhension plus profonde de ces choses ; qu'il puisse considérer ce qui est dû à cette personne divine qui demeure en lui et avec lui ; qu'il puisse avoir un soin jaloux de ne pas l'attrister dans sa marche privée, ou de ne pas l'éteindre dans ses assemblées publiques !

Chapitre un

Le Fait lui-même.

En abordant ce sujet des plus glorieux, nous sentons que nous ne pouvons pas faire mieux que de présenter au lecteur le témoignage distinct de la Sainte Écriture sur le fait général lui-même, que notre Seigneur Jésus-Christ reviendra – qu'il quittera la place qu'il occupe maintenant sur le trône de son Père, et viendra sur les nuées du ciel, pour recevoir son peuple à lui-même ; pour exécuter le jugement sur les méchants ; et établir son propre royaume éternel et universel.

Ce fait est aussi clairement et pleinement exposé dans le Nouveau Testament que les deux autres déjà évoqués. Il est aussi vrai que le Fils de Dieu vient du ciel qu'il y est allé, ou que le Saint-Esprit est toujours sur terre. Admettre un fait, c'est admettre tous les autres ; et nier l'un d'eux, c'est nier tous les autres, car tous reposent sur la même autorité.

Ils tiennent bon ou tombent ensemble. Est-il vrai que le Fils de Dieu a été rejeté, crucifié ? Est-il vrai qu'il est parti au ciel ? Est-il vrai qu'il est maintenant assis à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur ? Est-il vrai que Dieu le Saint-Esprit est descendu sur terre, cinquante jours après la résurrection de notre Seigneur, et qu'il y est toujours ?

Ces choses sont-elles vraies ? Aussi vraies que l'Écriture peut le faire. Il est donc tout aussi vrai que notre Seigneur béni reviendra et établira son royaume sur cette terre – qu'il viendra littéralement, réellement et personnellement du ciel, s'appropriera sa grande puissance et régnera d'un pôle à l'autre, et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.

Il peut paraître étrange à certains de nos lecteurs que nous estimions nécessaire de prouver une vérité aussi évidente ; mais rappelons-nous que nous abordons ce sujet comme s'il était totalement nouveau pour le lecteur ; comme s'il n'avait jamais entendu parler de la seconde venue du Seigneur ; ou comme si, l'ayant entendue, il la remettait encore en question. Nous devons nous excuser d'aborder ce précieux thème de manière si élémentaire.

Maintenant, pour nos preuves.

Alors que notre adorable Seigneur s'apprêtait à prendre congé de ses disciples, il chercha, dans sa grâce infinie, à réconforter leurs cœurs affligés par des paroles d'une tendresse extrême : « **Que votre cœur ne se trouble point ; croyez en Dieu, et croyez en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place. Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi** » (Jean 14 v. 1 à 3).

Nous avons ici une chose très précise. Aussi précise qu'encourageante et consolante : « **Je reviendrai** ». Il ne dit pas : « *Je t'enverrai chercher !* » Encore moins : « *Tu viendras à moi après ta mort !* » Il ne dit rien de tel. Envoyer un ange, ou une légion d'anges, ne serait pas la même chose que venir lui-même. Il serait sans doute très gracieux de sa part, et très glorieux pour nous, qu'une multitude de l'armée céleste soit envoyée, avec des chevaux et des chars de feu, pour nous conduire triomphalement au ciel.

Mais ce ne serait pas l'accomplissement de sa douce promesse. Et, très certainement, Il fera ce qu'Il a promis de faire. Il ne dira pas une chose et n'en fera pas une autre. Il ne peut mentir ni altérer sa Parole. Et non seulement cela, mais envoyer un ange ou une armée d'anges nous chercher ne satisferait pas l'amour de son cœur. Il viendra lui-même.

Quelle grâce touchante brille dans tout cela ! Si j'attends un ami très cher et précieux par le train, je ne me contenterai pas d'envoyer un serviteur ou un fiacre vide à sa rencontre ; j'irai moi-même. C'est précisément ce que notre Seigneur bien-aimé entend faire. Il est allé au ciel ; et son entrée y prépare et définit la place de son peuple.

Parmi les nombreuses demeures de la maison du Père, il n'y aurait pas de place pour nous si notre Jésus n'était pas parti avant nous ; et alors, de peur que l'idée de notre entrée en ce lieu ne nous fasse ressentir un sentiment d'étrangeté, il dit avec une telle douceur : « **Je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi** ». Rien de moins ne peut accomplir la gracieuse promesse de notre Seigneur, ni satisfaire l'amour de son cœur.

Il faut bien noter que cette promesse ne fait aucunement référence à la mort du croyant. Qui peut imaginer que, lorsque notre Seigneur a dit : « Je reviendrai », il voulait réellement dire que nous irions à lui par la mort ? Comment pouvons-nous oser prendre de telles libertés avec les paroles claires et précieuses de notre Seigneur ? S'il avait voulu parler de notre venue à lui par la mort, il aurait pu et voulu le dire. Mais il ne l'a pas dit, car il ne l'avait pas voulu ; il est d'ailleurs impossible qu'il puisse dire une chose et en vouloir une autre. Sa venue pour nous et notre venue à lui sont deux choses totalement différentes ; et, s'agissant d'idées différentes, elles auraient été exprimées dans un langage différent.

Ainsi, par exemple, dans le cas du larron pénitent sur la croix, notre Seigneur ne parle pas de venir le chercher ; mais il dit : « **Aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis** » (Luc 23 v. 43). Il faut vraiment se rappeler que l'Écriture est aussi divinement précise qu'inspirée, et qu'elle ne pourrait donc jamais confondre deux choses aussi différentes que la venue du Seigneur et l'endormissement du chrétien.

Il convient de souligner ici que le Nouveau Testament ne compte que quatre passages faisant allusion au passage du chrétien par l'article de la mort. Le premier est celui de Luc 23 déjà mentionné : « **Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis** ». Le deuxième se trouve dans Actes 7 : « **Seigneur Jésus, reçois mon esprit** ». Le troisième est cette expression familière et charmante de 2 Corinthiens 5 : « **Absents du corps, présents avec le Seigneur** ». Le quatrième se trouve dans la charmante première épître aux Philippiens : « **Ayant le désir de partir et d'être avec Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur** ».

Ces passages précieux constituent l'essentiel du témoignage biblique sur la question intéressante de la désincarnation. Un passage d'Apocalypse 14 est souvent mal appliqué à ce sujet : « **Heureux désormais les morts qui meurent dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent** ».

Mais cela ne s'applique pas aux chrétiens d'aujourd'hui, même si, sans aucun doute, tous ceux qui meurent dans le Seigneur sont bénis et que leurs œuvres les suivent. Il s'agit cependant d'une référence à une époque encore future, où l'Église aura complètement quitté cette scène et où d'autres témoins apparaîtront.

En un mot, Apocalypse 14 v. 13 se rapporte aux temps apocalyptiques et doit être interprété ainsi pour éviter toute confusion.

Nous devons maintenant reprendre notre sujet et avancer nos preuves. Ce faisant, nous invitons le lecteur à se reporter au premier chapitre des Actes des Apôtres. Le Seigneur béni venait de quitter la terre, en présence de ses saints apôtres : « **Et comme ils avaient les regards fixés vers le ciel pendant qu'il s'en allait, voici, deux hommes vêtus de blanc apparurent à lui. Ils dirent : Hommes Galiléens, pourquoi restez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus, qui a été enlevé au ciel du milieu de vous, reviendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel** » (versets 10 et 11).

Ceci est extrêmement intéressant et fournit une preuve éclatante de notre thèse actuelle. Impossible d'en échapper. Hélas ! que quiconque cherche ou désire l'éviter ! La manière dont les témoins angéliques parlent aux hommes de Galilée semble une tautologie ; mais, comme nous le savons bien, il ne peut y avoir rien de tel dans le volume de Dieu. C'est donc une plénitude merveilleuse, une complétude divine, que nous percevons dans ce témoignage.

Il nous apprend que le même Jésus qui a quitté cette terre et est monté au ciel en présence de nombreux témoins, reviendra de la même manière qu'ils l'ont vu monter au ciel. Comment est-il parti ? Il est monté en personne, littéralement, réellement, celui-là même qui venait de converser familièrement avec eux – qu'ils avaient vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains – qui avait mangé en leur présence et « **s'est montré vivant après sa passion par de nombreuses preuves infaillibles** ». Eh bien, « **il reviendra de la même manière** ».

« Celui qui, les mains levées, quitta cette terre d'en bas, reviendra tout doté pour accorder sa bénédiction ! »

Et ici, nous pouvons nous demander – même si cela anticipe un peu ce qui nous sera présenté dans un prochain article – qui a vu le Seigneur béni monter au ciel ? Le monde ? Non ; pas un seul inconverti, incroyant, n'a jamais posé les yeux sur notre précieux Seigneur depuis son dépôt au tombeau. La dernière fois que le monde a vu Jésus, c'était lorsqu'il était pendu à la croix, un spectacle pour les anges, les hommes et les démons.

La prochaine fois qu'ils le verront, ce sera lorsque, tel un éclair, il s'avancera pour exercer le jugement et foulera, dans une terrible vengeance, la cuve du vin de la colère du Dieu Tout-Puissant. Quelle pensée extraordinaire !

Seuls les siens virent donc le Sauveur ascendant, comme eux seuls l'avaient vu depuis sa résurrection. Il se révéla, béni soit son saint nom, à ceux qui lui étaient chers. Il rassura, reconforta, fortifia et encouragea leurs âmes par ces « nombreuses preuves infaillibles », dont nous parle le narrateur inspiré. Il les conduisit aux confins du monde invisible, aussi loin que l'homme pouvait aller dans son corps ; et là, il leur permit de le voir monter au ciel ; et tandis qu'ils contemplaient ce spectacle glorieux, il envoya ce précieux témoignage au plus profond de leur cœur : « **Ce même Jésus** » – ni un autre, ni un étranger, mais le même ami aimant, compatissant, bienveillant et immuable – « **que vous avez vu monter au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu monter au ciel** ».

Un témoignage peut-il être plus clair ou plus satisfaisant ? Une preuve plus claire ou plus concluante ? Comment un contre-argument peut-il tenir un instant, ou une objection peut-elle être soulevée ? Soit ces deux hommes en vêtements blancs étaient de faux témoins, soit notre Jésus reviendra exactement comme il est parti. Il n'y a pas de juste milieu entre ces deux conclusions. Nous lisons dans l'Écriture que « **toute affaire se réglera sur la déposition de deux ou trois témoins** » (Matthieu 18 v. 16) ; et donc, par la bouche de deux messagers célestes – deux hérauts venus de la région de la lumière et de la vérité – nous avons la parole établie que notre Seigneur Jésus-Christ reviendra sous une forme corporelle réelle, pour être vu par les siens avant tout, à l'écart de tous les autres, dans la sainte intimité et la profonde retraite qui ont caractérisé son départ de ce monde. Tout cela, Dieu soit béni, est résumé dans ces deux petits mots : « comme » et « ainsi ».

Nous ne pouvons, dans un article aussi bref que celui-ci, tenter d'apporter toutes les preuves que l'on trouve dans les pages du Nouveau Testament. Nous en avons donné une tirée des Évangiles et une autre des Actes, et nous invitons maintenant le lecteur à se tourner avec nous vers les Épîtres. Prenons, par exemple, la première Épître aux Thessaloniens.

Nous avons choisi cette Épître parce qu'elle est reconnue comme la plus ancienne des épîtres de Paul ; et, de plus, parce qu'elle s'adressait à un groupe de très jeunes convertis. Ce dernier point est précieux, car on entend parfois affirmer que la vérité de la venue du Seigneur n'est pas appropriée à l'esprit des jeunes croyants.

Que l'apôtre Paul ne la jugeât pas inappropriée est évident, car de toutes les Épîtres qu'il a écrites, aucune ne traite autant de la venue du Seigneur que celle qu'il a rédigée pour les Thessaloniciens nouvellement convertis. **En réalité, lorsqu'une âme est convertie et amenée à la pleine lumière et à la liberté de l'Évangile du Christ, il devient divinement naturel pour elle d'attendre la venue du Seigneur.** Cette vérité précieuse fait partie intégrante de l'Évangile. La première et la seconde venue sont intimement liées par le lien divin de la présence personnelle du Saint-Esprit dans l'Église.

En revanche, là où l'âme n'est pas établie dans la grâce, là où elle ne jouit pas de la paix et de la liberté, là où elle a reçu un Évangile imparfait, on constate que l'espérance du retour du Seigneur n'est pas nourrie, pour la simple raison que l'âme est, par nécessité, préoccupée par sa propre situation et ses perspectives. Si je ne suis pas certain de mon salut, si je ne sais pas que j'ai la vie éternelle, si je ne suis pas enfant de Dieu, je ne peux pas espérer le retour du Seigneur. Ce n'est qu'en sachant ce que Jésus a fait pour nous lors de sa première venue que nous pouvons, avec une intelligence vive et sainte, espérer sa seconde venue.

Mais tournons-nous vers notre Épître. Prenons les phrases suivantes du premier chapitre : « Car notre Évangile ne vous a pas été prêché en paroles seulement, mais aussi avec puissance, avec l'Esprit Saint, et avec une pleine assurance... De sorte que vous avez été un modèle pour tous les croyants de la Macédoine et de l'Achaïe. Car la parole du Seigneur a retenti de chez vous, non seulement en Macédoine et en Achaïe, mais aussi en tout lieu, votre foi en Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en parler.

Car ils racontent eux-mêmes à notre sujet quel accès nous avons eu auprès de vous, et comment vous vous êtes convertis à Dieu, en abandonnant les idoles, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils, qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous délivre de la colère à venir » (versets 5 à 10).

Nous avons ici une belle illustration de l'effet d'un Évangile clair et complet, reçu avec une foi simple et sincère. **Ils se détournèrent des idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, et attendre son Fils.** Ils furent véritablement convertis à la bienheureuse espérance du retour du Seigneur. Cela faisait partie intégrante de l'Évangile prêché par Paul et de leur foi. Était-ce une réalité de se détourner des idoles ? Sans aucun doute. Était-ce une réalité de servir le Dieu vivant ? Incontestablement.

Eh bien, leur attente du Fils de Dieu venu du ciel était tout aussi réelle, tout aussi positive, tout aussi simple. Si nous remettons en question la réalité de l'un, nous devons remettre en question la réalité de tous, dans la mesure où tous sont liés et forment un magnifique amas de vérité chrétienne pratique. Si vous aviez demandé à un chrétien de Thessalonique ce qu'il attendait, quelle aurait été sa réponse ? Aurait-il dit : « *J'attends que le monde s'améliore grâce à l'Évangile que j'ai moi-même reçu ? Ou bien, j'attends le moment de ma mort où j'irai rejoindre Jésus ?* »

Non. Sa réponse aurait été simple : « *J'attends du ciel le Fils de Dieu* ». C'est là, et rien d'autre, l'espérance véritable du chrétien, l'espérance véritable de l'Église. Attendre l'amélioration du monde n'est pas du tout une espérance chrétienne. Autant attendre l'amélioration de la chair, car l'espoir est tout aussi grand dans l'un que dans l'autre. Quant à la mort – bien qu'elle puisse sans doute intervenir – elle n'est jamais présentée comme la véritable espérance du chrétien.

On peut affirmer en toute confiance qu'il n'y a pas un seul passage dans tout le Nouveau Testament où la mort soit présentée comme l'espérance du croyant ; alors que, d'un autre côté, l'espérance du retour du Seigneur est intimement liée à tous les aspects, associations et relations de la vie, comme nous pouvons le constater dans l'Épître qui nous occupe. Ainsi, si l'apôtre aborde la question intéressante de son lien personnel avec les saints bien-aimés de Thessalonique, il répond : « *Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? N'êtes-vous pas aussi présents devant notre Seigneur Jésus-Christ, lors de son avènement ? Car vous êtes notre gloire et notre joie !* »

De nouveau, s'il pense à leurs progrès dans la sainteté et l'amour, il ajoute : « Que le Seigneur vous fasse croître et abonder en amour les uns envers les autres et envers tous les hommes, comme nous le faisons aussi envers vous, afin d'affermir vos cœurs pour qu'ils soient irréprochables dans la sainteté devant Dieu notre Père, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ avec tous ses saints » (1 Thessaloniens 3 v. 12 et 13).

Enfin, si l'apôtre cherche à réconforter le cœur de ses frères à propos de ceux qui s'étaient endormis, comment s'y prend-il ? Leur dit-il qu'ils devraient bientôt les suivre ? Non ; cela aurait été en parfaite harmonie avec l'époque de l'Ancien Testament, comme le dit David de son enfant disparu : « J'irai vers lui, mais il ne reviendra pas vers moi » (2 Samuel 12 v. 23). Mais ce n'est pas ainsi que le Saint-Esprit nous instruit dans 1 Thessaloniens ; bien au contraire.

« Je ne veux pas, frères, dit-il, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, de même aussi ceux qui dorment par Jésus, Dieu les ramènera avec lui. Voici, en effet, ce que nous vous déclarons par la parole du Seigneur : nous les vivants, restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui dorment.

Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous les vivants, restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. C'est pourquoi consolez-vous les uns les autres par ces paroles » (1 Thessaloniens 4 v. 13 à 18).

Il est impossible de preuve plus simple, plus directe et plus concluante que celle-ci. Les chrétiens de Thessalonique, comme nous l'avons déjà remarqué, étaient convertis à l'espérance du retour du Seigneur. On leur enseignait à l'attendre quotidiennement. Croire à sa venue était aussi inhérent à leur christianisme que croire à son retour. C'est pourquoi, lorsque certains d'entre eux furent appelés à traverser la mort, ils furent déconcertés.

Ils n'avaient pas anticipé cela ; et ils craignaient que les défunts ne manquent la joie de ce moment béni et tant attendu du retour du Seigneur. L'apôtre écrit donc pour corriger leur erreur ; ce faisant, il jette un nouvel éclairage sur tout le sujet et les assure que les morts en Christ, ce qui inclut tous ceux qui se sont endormis ou se seront endormis. En bref, ceux de l'Ancien Testament comme ceux du Nouveau ressusciteront les premiers, c'est-à-dire avant que les vivants ne soient transformés, et que tous monteront ensemble à la rencontre de leur Seigneur qui descend.

Nous aurons l'occasion de nous référer à nouveau à ce passage remarquable, lorsque nous aborderons d'autres aspects de ce glorieux sujet. Nous le citons simplement ici comme l'une des innombrables preuves du retour de notre Seigneur, personnellement, réellement et effectivement ; et que sa venue personnelle est la véritable espérance de l'Église de Dieu collectivement et de chaque croyant individuellement.

Nous concluons cet article en rappelant au lecteur chrétien qu'il ne pourra jamais s'asseoir à la table de son Seigneur, sans se souvenir de cette glorieuse espérance, tant que ces mots brillent sur la page d'inspiration : « Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à... ». Jusqu'à votre mort ? Non ; mais « jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Corinthiens 11 v. 26).

Comme cela est précieux ! La table du Seigneur se dresse entre ces deux époques merveilleuses, la croix et l'avènement, la mort et la gloire. Le croyant peut lever les yeux de la table et voir les rayons de la gloire dorer l'horizon. C'est notre privilège, lorsque nous nous rassemblons, chaque dimanche, autour de la table du Seigneur, d'annoncer la mort du Seigneur, de pouvoir dire : « *Ceci pourrait être la dernière occasion de célébrer cette précieuse fête ; avant qu'un autre dimanche ne se lève sur nous, il viendra lui-même !* »

Nous le répétons : comme cela est précieux !

Chapitre deux

La double portée du Fait.

Ayant, nous l'espérons, pleinement établi le fait de la venue du Seigneur, il nous faut maintenant présenter au lecteur sa double portée : son impact sur le peuple du Seigneur et son impact sur le monde. La première est présentée, dans le Nouveau Testament, comme la venue du Christ pour accueillir son peuple ; la seconde est appelée « le jour du Seigneur », terme fréquemment utilisé également dans l'Ancien Testament.

Ces choses ne sont jamais confondues dans les Écritures, comme nous le verrons en examinant les différents passages. Les chrétiens les confondent, et c'est pourquoi nous trouvons souvent « cette bienheureuse espérance » voilée de lourds nuages, associée dans l'esprit à des circonstances de terreur, de colère et de jugement, qui n'ont rien à voir avec la venue du Christ pour son peuple, mais sont intimement liées au « jour du Seigneur ».

Que le lecteur chrétien soit donc profondément ancré dans son cœur, sur la base de l'autorité incontestable des Saintes Écritures, que l'espérance grandiose et spécifique qu'il chérira toujours soit la venue du Christ pour son peuple. Cette espérance peut se réaliser dès cette nuit même. Il n'y a rien à attendre – aucun événement parmi les nations – rien dans l'histoire d'Israël – rien dans le gouvernement divin du monde – bref, rien, sous quelque forme que ce soit, qui puisse s'interposer entre le cœur du véritable croyant et son espérance céleste.

Le Christ peut venir pour son peuple ce soir. Rien ne peut l'en empêcher. Nul ne peut prédire quand il viendra ; mais nous pouvons affirmer avec joie qu'il peut venir à tout moment. Et, béni soit son nom, lorsqu'il viendra pour nous, ce ne sera pas accompagné de terreur, de colère et de jugement. Ce ne sera pas dans l'obscurité, les ténèbres et la tempête. Ces événements accompagneront le « jour du Seigneur », comme l'apôtre Pierre l'annonce clairement aux Juifs dans son premier grand sermon, le jour de la Pentecôte, où il cite les paroles suivantes de la prophétie

solennelle de Joël : « Je ferai paraître des prodiges en haut dans le ciel et des signes en bas sur la terre : du sang, du feu et une vapeur de fumée ; le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang, avant... », quoi ? La venue du Seigneur pour son peuple ? Non ; mais avant « ce jour grand et glorieux du Seigneur ».

Lorsque notre Seigneur viendra accueillir son peuple, nul œil ne le verra, nulle oreille n'entendra sa voix, sauf son propre peuple racheté et bien-aimé. Souvenons-nous des paroles des témoins angéliques dans le premier livre des Actes. Qui a vu le « Bienheureux » monter au ciel ? Personne d'autre que les siens. Eh bien, « Il viendra de la même manière que vous l'avez vu monter au ciel ». Tel fut l'aller, tel sera le retour, si nous nous en remettons aux Écritures. Confondre le jour du Seigneur avec sa venue pour son Église, c'est négliger les enseignements les plus clairs des Écritures et priver le croyant de sa véritable espérance.

Et ici, nous ne pouvons peut-être pas faire mieux que d'attirer votre attention sur un passage très important et intéressant de la deuxième épître de Pierre : « Car ce n'est pas en suivant des fables habilement conçues que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, mais c'est comme ayant vu sa majesté de nos propres yeux.

Car il a reçu de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée de la gloire magnifique : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. Et cette voix venant du ciel, nous l'avons entendue, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne.

Et nous tenons pour d'autant plus certaine la parole prophétique, à laquelle vous faites bien de prêter attention, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs » (2 Pierre 1 v. 16 à 19).

Ce passage exige la plus grande attention du lecteur. Il établit, de la manière la plus claire possible, la distinction entre « la parole prophétique » et l'espérance véritable du chrétien, à savoir « l'étoile du matin ». Rappelons que le grand sujet de la prophétie est le gouvernement du monde par Dieu en lien avec la descendance d'Abraham.

« Lorsque le Très-Haut partagea l'héritage des nations, lorsqu'il sépara les fils des hommes, il fixa les limites des peuples selon le nombre des enfants d'Israël. Car la part de l'Éternel, c'est son peuple ; Jacob est le lot de son héritage » (Deutéronome 32 v. 8 et 9).

Voici donc la portée et le thème de la prophétie : Israël et les nations. Un enfant peut le comprendre. Si nous parcourons les prophètes, du début d'Isaïe à la fin de Malachie, nous ne trouverons pas une seule ligne sur l'Église de Dieu – sa position, sa part ou ses perspectives. La parole prophétique est sans aucun doute profondément intéressante et très profitable à étudier pour le chrétien ; mais elle le sera dans la mesure où il en comprendra la portée et l'objet, et verra en quoi elle contraste avec son espérance particulière. Nous pouvons affirmer sans crainte qu'il est tout aussi impossible à quiconque ne perçoit pas clairement la véritable place de l'Église d'étudier correctement les prophéties de l'Ancien Testament.

Nous ne pouvons tenter d'aborder le sujet de l'Église dans ce bref article. Il a été évoqué et développé à maintes reprises ailleurs, et nous pouvons maintenant simplement demander au lecteur d'examiner attentivement l'affirmation que nous faisons ici délibérément, à savoir qu'il n'y a pas une seule syllabe concernant l'Église de Dieu, le corps du Christ, d'un bout à l'autre de l'Ancien Testament.

Il existe des types, des ombres, des illustrations, que, maintenant que nous avons la pleine lumière du Nouveau Testament, nous pouvons voir, comprendre et apprécier. Mais il était impossible à aucun croyant de l'Ancien Testament de percevoir le grand mystère du Christ et de l'Église, car il n'était pas révélé.

L'apôtre inspiré nous dit expressément qu'il était « caché », non pas dans les Écritures de l'Ancien Testament, mais « en Dieu », comme nous le lisons dans Éphésiens 3 v. 9 : « Et afin de montrer à tous quelle est la dispensation (ou plutôt la communication) du mystère caché de tout temps en Dieu, qui a créé toutes choses par Jésus-Christ ». De même, dans Colossiens, nous lisons : « Le mystère caché de tout temps et dans tous les âges, mais manifesté maintenant à ses saints » (Colossiens 1 v. 26).

Ces deux passages établissent la véracité de notre affirmation sans équivoque, pour ceux qui sont disposés à se laisser gouverner par l'autorité absolue des Saintes Écritures. Ils nous enseignent que le grand mystère – le Christ et l'Église – ne se trouve pas dans l'Ancien Testament. Où trouve-t-on, dans l'Ancien Testament, un mot sur les Juifs et les Gentils, formant un seul corps, unis par le Saint-Esprit à un Chef vivant au ciel ?

Comment une telle chose était-elle possible, tant que « le mur de séparation » se dressait, comme une barrière infranchissable, entre circoncis et incirconcis ? Si l'on demandait à quelqu'un de nommer une caractéristique particulière de l'ancienne économie, il répondrait immédiatement : « **La séparation rigide entre Juifs et Gentils** ». En revanche, si l'on lui demandait de nommer une caractéristique particulière de l'Église ou du christianisme, il répondrait tout aussi volontiers : « **L'union intime des Juifs et des Gentils en un seul corps** ».

En bref, les deux conditions sont en contraste frappant, et il était totalement impossible qu'elles soient toutes deux valables simultanément. Tant que le mur de séparation subsistait, la vérité de l'Église ne pouvait être révélée ; mais la mort du Christ ayant abattu ce mur, le Saint-Esprit descendit du ciel pour former le corps unique et le relier, par sa présence et sa présence, au Chef ressuscité et glorifié dans les cieux. Tel est le grand mystère du Christ et de l'Église, pour lequel il ne pouvait y avoir de fondement autre que la rédemption accomplie.

Nous invitons maintenant le lecteur à examiner cette question par lui-même. Qu'il scrute les Écritures pour voir si ces choses sont bien vraies. C'est le seul moyen d'atteindre la vérité. Nous devons mettre de côté nos propres pensées et nos raisonnements, nos préjugés et nos prédilections, et nous tourner, comme un petit enfant, vers les Saintes Écritures. Ainsi, nous connaissons la pensée de Dieu sur ce sujet si précieux et si intéressant.

Nous découvrirons que l'Église de Dieu, le corps du Christ, n'a existé, en fait, qu'après la résurrection et l'ascension du Christ, et la descente du Saint-Esprit qui s'en est ensuivi le jour de la Pentecôte. De plus, nous découvrirons que la doctrine complète et glorieuse de l'Église n'a été révélée qu'à l'époque de l'apôtre Paul (Comparez Romains 16 v. 25 et 26 ; Éphésiens 1 v. 3 ; Colossiens 1 v. 25 à 29).

Enfin, nous verrons que les limites réelles et indubitables de l'histoire terrestre de l'Église sont la Pentecôte (Actes 2) et l'enlèvement ou l'enlèvement des saints (1 Thessaloniens 4 v. 13 à 17).

Nous parvenons ainsi à une position qui nous permet d'entrevoir l'espérance véritable de l'Église ; et cette espérance est assurément « l'étoile brillante du matin ». De cette espérance, les prophètes de l'Ancien Testament ne prononcent pas un mot. Ils parlent largement et clairement du « jour du Seigneur » – un jour de jugement sur le monde et ses voies (voir Ésaïe 2 v. 12 à 22 et les Écritures parallèles).

Mais le « jour du Seigneur », avec tout ce que son accompagnement de colère, de jugement et de terreur implique, ne doit jamais être confondu avec sa venue pour son peuple. **Lorsque notre Seigneur béni viendra pour son peuple, il n'y aura plus rien à effrayer. Il viendra dans toute la douceur et la tendresse de son amour pour accueillir son peuple aimé et racheté.**

Il viendra parachever la précieuse histoire de sa grâce. « Il apparaîtra (ophthesetai) une seconde fois à ceux qui l'attendent, sans péché, pour le salut » (Hébreux 9).^{*} Il viendra comme un époux pour recevoir l'épouse ; et lorsqu'il viendra ainsi, seuls les siens entendront sa voix et ne verront pas son visage. S'il venait cette nuit même pour son peuple – et il le peut, autant que nous le sachions – si la voix de l'archange et la trompette de Dieu se faisaient entendre ce soir, alors tous les morts en Christ – tous ceux que Jésus a endormis – tous les saints de Dieu, ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament, ceux qui dorment dans nos cimetières, ou dans les profondeurs de l'océan – tous ceux-là se réveilleraient de leur sommeil temporaire.

Tous les saints vivants seraient transformés en un instant, et tous seraient enlevés à la rencontre de leur Seigneur qui descend, et retourneraient avec lui directement à la maison du Père (Jean 14 v. 3 ; 1 Thessaloniens 4 v. 16 et 17 ; 1 Corinthiens 15 v. 51 et 52).

** « La phrase « Ceux qui l'attendent » désigne tous les croyants. Elle ne désigne pas, comme certains le supposent, uniquement ceux qui détiennent la vérité du second avènement du Seigneur. Notre place auprès du Christ lors de son avènement dépendrait alors de notre connaissance, plutôt que de notre union avec lui par la présence et la*

puissance du Saint-Esprit. Dans le passage ci-dessus, l'Esprit de Dieu tient pour acquis, avec toute sa grâce, que tout le peuple de Dieu attend, d'une manière ou d'une autre, le précieux Sauveur ; et c'est bien le cas.

Leurs points de vue peuvent diverger sur tous les détails. Ils ne jouissent peut-être pas tous de la même lucidité, de la même profondeur et de la même plénitude de compréhension ; mais, assurément, ils seraient tous heureux, à tout moment, de voir celui qui les a aimés et s'est donné pour eux ! »

Voilà ce que signifie l'enlèvement des saints, et cela n'a rien à voir directement avec Israël ou les nations. C'est l'unique espérance de l'Église ; et on n'en trouve pas la moindre allusion dans tout l'Ancien Testament. Si quelqu'un affirme qu'il y en a une, qu'il la produise. Si une telle chose existe, rien n'est plus facile que de la fournir. Nous déclarons solennellement et délibérément qu'elle n'existe pas. Pour tout ce qui concerne l'Église, sa position, sa vocation, sa part, ses perspectives, nous devons nous tourner vers les pages du Nouveau Testament, et parmi celles-ci, principalement vers les Épîtres de Paul.

Confondre « la parole prophétique » avec l'espérance de l'Église, c'est porter atteinte à la vérité de Dieu et égarer les âmes de son peuple. Que l'ennemi ait réussi tout cela, à travers toute l'Église professante, est, hélas ! trop vrai. C'est pourquoi si peu de chrétiens ont des pensées véritablement bibliques sur la venue de leur Seigneur. Ils cherchent dans la prophétie l'espérance de l'Église. Ils confondent « le Soleil de justice » avec « l'Étoile du matin ». Ils confondent la venue du Christ pour son peuple et sa venue avec lui. Ils font que sa « venue » ou son « état de présence » est identique à son « apparition » ou sa « manifestation ».

Tout cela constitue une erreur très grave, contre laquelle nous souhaitons mettre en garde nos lecteurs. Lorsque Christ viendra avec son peuple, **« tout œil le verra »**. Lorsqu'il sera manifesté, son peuple le sera aussi. **« Quand Christ, notre vie, paraîtra (ou sera manifesté), alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui dans la gloire »** (Colossiens 3 v. 4).

Lorsque Christ viendra pour exercer le jugement, ses saints l'accompagneront : **« Voici, le Seigneur est venu avec ses myriades, pour exercer son jugement sur tous »** (Jude 1 v. 14 et 15).

De même, dans Apocalypse 19 , le cavalier sur le cheval blanc est suivi par les armées célestes sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. Ces armées ne sont pas des anges, mais des saints ; car nous ne lisons pas que les anges sont vêtus de lin blanc, ce qui est expressément déclaré, dans ce même chapitre, comme étant « la justice des saints ».

Or, il est évident que si les saints accompagnent leur Seigneur lorsqu'il viendra en jugement, ils doivent être avec lui auparavant. Leur venue à lui n'est pas mentionnée dans l'Apocalypse, à moins qu'elle ne soit impliquée, et nous n'en doutons pas, dans l'enlèvement de l'enfant mâle, au chapitre 12. L'enfant mâle est, sans aucun doute, le Christ ; et dans la mesure où le Christ et son peuple sont indissolublement unis, ils sont parfaitement identifiés à lui ; que son saint et précieux nom soit béni à jamais !

Mais, de toute évidence, l'Apocalypse n'a pas pour but de nous raconter la venue du Christ pour son peuple, ni son enlèvement à sa rencontre dans les airs, ni son retour à la maison du Père. Pour ces événements ou faits bénis, il nous faut chercher ailleurs, par exemple dans Jean 14 v. 3 ; 1 Corinthiens 15 v. 23, 51 et 52 ; 1 Thessaloniens 4 v. 14 à 17.

Que le lecteur médite sur ces trois passages. Qu'il s'imprègne jusqu'au plus profond de son âme de leur enseignement clair et précieux. Il n'y a rien de difficile en eux, ni d'obscur, ni de brume, ni de vague. Un enfant en Christ peut les comprendre. Ils exposent de la manière la plus claire et la plus simple possible la véritable espérance chrétienne, qui – nous le répétons avec insistance et l'insistons auprès du lecteur comme l'enseignement direct et positif de la Sainte Écriture – est la venue du Christ pour recevoir son peuple.

Tout son peuple auprès de lui, pour le ramener avec lui dans la maison de son Père, pour y demeurer avec lui, tandis que Dieu traite gouvernementalement avec Israël et les nations, et prépare la voie, par ses actes judiciaires, pour amener le Premier-né dans le monde.

Or, si l'on demande : « *Pourquoi n'avons-nous pas la venue du Christ pour son peuple dans l'Apocalypse ?* » Parce que ce livre est avant tout un livre de jugement ; un livre gouvernemental et judiciaire, du moins les chapitres 1 à 20. De ce fait, même l'Église est présentée comme soumise au jugement.

Dans les chapitres 2 et 3, nous ne voyons pas l'Église comme le corps ou l'épouse du Christ, mais comme un témoin responsable sur terre, dont la condition est soigneusement examinée et rigoureusement jugée par Celui qui marche parmi les chandeliers.

Il ne serait donc pas conforme au caractère ou à l'objet de ce livre d'introduire directement l'enlèvement des saints. Il nous montre l'Église sur terre, à la place de responsabilité. C'est ce qu'elle nous présente dans Apocalypse 2 et 3, sous le titre « les choses qui sont ». Mais de là à Apocalypse 19, il n'y a pas une seule syllabe concernant l'Église sur terre.

Le fait est que l'Église ne sera pas sur terre pendant cette période solennelle. Elle sera avec son Chef et Seigneur, dans la retraite divine de la maison du Père. Les rachetés sont vus au ciel, sous le titre des vingt-quatre anciens couronnés, aux chapitres 4 et 5. Là, Dieu soit béni, ils seront, tandis que les sceaux seront ouverts, les trompettes sonneront et les coupes seront versées.

Penser que l'Église est sur la terre, d'Apocalypse 6 à 18 ; la placer au milieu des jugements apocalyptiques ; la faire passer par « la grande tribulation » ; la soumettre à « l'heure de la tentation qui doit venir sur le monde entier, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre » ; serait falsifier sa position, la priver de ses privilèges statutaires et contredire la promesse claire et positive de son Seigneur.

Nous aurons l'occasion, dans un prochain article, de montrer qu'après le transfert de l'Église au ciel, l'Esprit de Dieu agira parmi les Juifs et parmi les Gentils. Voir Apocalypse 7. Non, non, cher lecteur chrétien ; que personne ne vous trompe sous aucun prétexte. L'Église est vue sur terre dans Apocalypse 2 et 3. Elle est vue au ciel, avec les saints de l'Ancien Testament, dans Apocalypse 4 et 5.

L'Apocalypse ne nous dit pas comment elle y parvient ; mais nous la voyons là, en communion et en adoration ; puis, dans Apocalypse 19, le cavalier sur le cheval blanc s'avance, avec ses saints, pour exercer le jugement sur la bête et le faux prophète, pour anéantir tout ennemi et tout mal, et pour régner sur toute la terre pendant la période bienheureuse de mille ans.

Tel est l'enseignement clair du Nouveau Testament, sur lequel nous invitons instamment nos lecteurs.

Et que personne ne pense que notre objectif est de faciliter la tâche des chrétiens en enseignant ainsi, comme nous le faisons avec la plus grande insistance, que l'Église ne connaîtra pas « la grande tribulation », qu'elle ne viendra pas à « l'heure de la tentation ». Rien de tel. Le fait est que la condition véritable et normale de l'Église, et donc de chaque chrétien, en ce monde, est la tribulation. Ainsi le dit notre Seigneur : « Dans le monde, vous aurez des tribulations ». Et encore : « Nous nous glorifions dans les tribulations ».

Il ne peut donc être question d'éviter ce qui nous est assigné en ce monde, si seulement nous restons fidèles au Christ. Mais le fait est que toute la vérité sur la position et les perspectives de l'Église est impliquée dans cette question, et c'est pourquoi nous insistons ainsi auprès de nos lecteurs pour qu'ils y prêtent attention et prient.

Le grand objectif de l'ennemi est de rabaisser l'Église de Dieu à un niveau terrestre, de détourner les chrétiens de leur espérance divine, de les amener à confondre les choses que Dieu a créées pour les éloigner, de les accaparer de préoccupations terrestres, de les amener à confondre la venue du Christ pour son peuple avec son apparition en jugement sur le monde, au point de les empêcher de cultiver les affections nuptiales et les aspirations célestes qui leur conviennent en tant que membres du corps du Christ.

Il voudrait qu'ils guettent divers événements terrestres qui pourraient s'interposer entre eux et leur propre espérance, afin qu'ils ne soient pas, comme Dieu le voudrait, toujours sur la pointe des pieds, guettant avec un ardent désir l'apparition de « l'Étoile brillante du matin ».

L'ennemi sait bien ce qu'il fait ; et nous ne devrions certainement pas ignorer ses desseins, mais plutôt nous consacrer à l'étude de la Parole de Dieu, et ainsi apprendre, comme nous le ferons très certainement, « la double portée » du fait glorieux de la venue du Seigneur.

Chapitre trois

« La Venue » et « Le Jour ».

Nous devons maintenant inviter le lecteur à se pencher brièvement avec nous sur les deux Épîtres aux Thessaloniens. Comme nous l'avons déjà remarqué, ces chrétiens étaient convertis à la bienheureuse espérance du retour du Seigneur. On leur enseignait à l'attendre jour après jour. Il ne s'agissait pas simplement de la doctrine de l'Avènement, reçue et conservée dans leur esprit, mais d'une personne divine constamment attendue par des cœurs qui avaient appris à l'aimer et à désirer sa venue.

Mais, comme on peut facilement l'imaginer, les chrétiens de Thessalonique ignoraient bien des choses liées à cette bienheureuse espérance. L'apôtre leur avait été « enlevé pour un court instant, de présence, non de cœur ». Il n'avait pas été autorisé à rester assez longtemps parmi eux pour les instruire des détails de leur espérance. Ils savaient que Jésus allait revenir – ce même « Bienheureux » qui les avait gracieusement délivrés de la colère à venir.

Mais quant à la distinction entre sa venue pour son peuple et sa venue avec lui, entre sa « présence » et son « apparition », sa « venue » et son « jour », ils étaient, au début, totalement ignorants.

C'est pourquoi, comme on pouvait s'y attendre, ils tombèrent dans diverses erreurs. Il est étonnant de voir avec quelle rapidité l'esprit humain s'égare dans la confusion et l'erreur les plus sauvages et les plus grossières. Nous devons être protégés de tous côtés par la vérité pure, solide et universelle de Dieu.

Nos âmes doivent être équilibrées par la révélation divine, sinon nous risquons de sombrer dans toutes sortes de conceptions fausses et absurdes. Ainsi, certains Thessaloniens conçurent l'idée d'abandonner leur honnête vocation. Ils cessèrent de travailler de leurs mains et vécurent dans l'oisiveté.

Ce fut une grave erreur. Même si nous étions parfaitement certains que notre Seigneur viendrait cette nuit même, ce n'était pas une raison pour ne pas accomplir avec diligence et fidélité notre devoir quotidien, et faire tout ce qui nous incombe dans le domaine particulier où sa main bienveillante nous a placés. Bien au contraire, le simple fait d'attendre le bienheureux Maître renforcerait notre désir que tout soit fait comme il se doit jusqu'au moment même de son retour, afin que pas une seule juste revendication ne soit négligée.

En réalité, l'espérance du prochain retour du Seigneur, lorsqu'elle est ancrée dans l'âme, a une influence sanctifiante, purificatrice et réparatrice sur la vie, la conduite et le caractère chrétiens. Nous savons, hélas ! que même cette vérité si glorieuse peut être contenue dans l'entendement et professée avec désinvolture, sans que le cœur, la vie, le cours, la conduite et le caractère en soient affectés. Mais l'apôtre inspiré Jean nous enseigne expressément que « **quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur** » (1 Jean 3 v. 3).

Et, très certainement, cette « purification » embrasse tout ce qui constitue notre vie pratique, au jour le jour.

Mais ces chers Thessaloniciens commettaient une autre grave erreur, et le bienheureux apôtre, en pasteur véritable et fidèle, cherchait à les en sortir. Ils imaginaient que leurs amis chrétiens défunts ne partageraient pas la joie du retour du Seigneur. Ils craignaient de manquer ce moment de bonheur tant attendu.

S'il est vrai que cette erreur prouve avec quelle vivacité ces chrétiens ont réalisé leur bienheureuse espérance, il n'en demeure pas moins qu'il s'agissait d'une erreur qui devait être corrigée. Mais notons attentivement cette correction : « **Je ne veux pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, de même aussi ceux qui dorment par Jésus (ou qui sont endormis par Jésus), Dieu les ramènera avec lui** » (1 Thessaloniciens 4 v. 13 et 14).

Notez bien ceci. Il ne cherche pas à reconforter ces amis affligés en leur promettant qu'ils suivraient bientôt le défunt. Bien au contraire. Il leur assure que Jésus ramènerait le défunt avec lui.

C'est clair et net, et fondé sur le fait fondamental que « Jésus est mort pour nous et est ressuscité ».

Mais l'apôtre ne s'arrête pas là, mais poursuit en déversant un flot de lumière nouvelle sur la compréhension de ses chers enfants dans la foi.

« Car voici ce que nous vous déclarons d'après la parole du Seigneur : nous les vivants, restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront **premièrement** (c'est-à-dire avant que les vivants ne soient transformés).

Ensuite, nous les vivants, restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. C'est pourquoi, consolez-vous les uns les autres par ces paroles » (v. 15 à 18).

Nous avons donc ici présenté ce que l'on appelle communément parmi nous, l'enlèvement des saints, un thème glorieux, émouvant et envoûtant, assurément l'espérance la plus brillante de l'Église de Dieu et du croyant. Le Seigneur lui-même descendra du ciel avec un appel destiné uniquement aux oreilles et aux cœurs des siens. Pas une oreille incirconcise n'entendra, pas un cœur non renouvelé ne sera ému par cette voix céleste, cet appel divin de la trompette.

Les morts en Christ, y compris, comme nous le croyons, les saints de l'Ancien Testament, ainsi que ceux du Nouveau, qui seront partis dans la foi en Christ, tous entendront le son béni et sortiront de leurs lieux de repos. Tous les saints vivants l'entendront et seront transformés en un instant. Et oh ! quel changement ! Le pauvre tabernacle d'argile en ruine sera remplacé par un corps glorifié, semblable à celui de Jésus.

Regardez ce corps courbé et desséché, ce corps torturé par la douleur et usé par des années de souffrances intenses. C'est le corps d'un saint. Quelle humiliation de le voir ainsi ! Oui ; mais attendez un peu. Que la trompette sonne, et en un instant ce pauvre corps écrasé et desséché sera transformé et rendu semblable au corps glorifié du Seigneur qui descend.

Et là, dans cet hôpital psychiatrique, se trouve un pauvre patient. Il est là depuis des années. C'est un saint de Dieu. Quel mystère ! C'est vrai ; nous ne pouvons pas le sonder ; il dépasse notre champ d'action actuel. Mais c'est ainsi : ce pauvre patient est un saint de Dieu, un héritier de la gloire. Lui aussi entendra la voix de l'archange et la trompette de Dieu, et laissera sa maladie derrière lui pour toujours, tandis qu'il montera au ciel, dans son corps glorifié, à la rencontre de son Seigneur qui descend.

Oh ! quel moment magnifique ! Combien de lits de malades seront alors vacants ! Quels merveilleux changements auront lieu ! Comme le cœur bondit à cette pensée, et aspire à chanter, en chœur, ce bel hymne :

« Le Christ, le Seigneur, reviendra, nul ne l'attendra en vain : alors je verrai sa gloire : le Christ viendra et m'appellera.

Alors, lorsque la voix de l'archange appellera les saints endormis à se lever, des millions de personnes proclameront des bénédictions sur le nom du Sauveur : « Voici notre Dieu rédempteur ! »

Les armées rachetées crieront à haute voix : Louange, louange éternelle, au Seigneur de la terre et du ciel ! »

Amen et amen !

Quelle glorieuse pensée de ces « millions qui s'élèvent » ! Quel bonheur d'être parmi eux ! Quelle précieuse espérance de voir celui qui nous aime et qui s'est donné pour nous ! Telle est l'espérance du chrétien, une espérance dont il n'y a pas une seule ligne dans l'Ancien Testament. « La parole prophétique » est de toute importance. Nous ferions bien d'y prêter attention. C'est une grâce indicible pour ceux qui se trouvent dans l'obscurité d'avoir une lampe brillante qui jette sa lumière à travers les ténèbres.

Mais que le chrétien garde à l'esprit que ce qu'il désire, c'est que « l'étoile du matin se lève dans son cœur » ; autrement dit, que son cœur tout entier soit gouverné par l'espérance de voir Jésus comme l'Étoile brillante du matin.

Lorsque le cœur est ainsi rempli et gouverné par la véritable espérance chrétienne, alors l'œil peut parcourir intelligemment le tableau prophétique.

Il peut saisir tout le champ de la prophétie tel que notre Dieu l'a gracieusement ouvert devant nous, et trouver intérêt et profit à chaque page et à chaque ligne. Mais, d'un autre côté, nous pouvons être assurés que celui qui scrute la prophétie pour y trouver l'Église ou son espérance se trompe. Il y trouvera « le Juif » et « le Gentil », mais pas « l'Église de Dieu ». Nous sommes convaincus qu'aucun de nos lecteurs ne manquera de saisir ce fait, un fait, pouvons-nous le dire sans risque de se tromper, d'une importance capitale.

Mais on se demandera peut-être : *« À quoi sert donc la prophétie ? S'il est vrai que nous ne trouvons rien sur l'Église dans les pages prophétiques, quelle peut être son utilité pour les chrétiens ? Pourquoi nous demander d'y prêter attention si cela ne nous concerne pas directement ? »*

Nous répondons : Rien n'a-t-il de valeur pour nous, si ce n'est ce qui nous concerne directement ? Ne nous intéresserions-nous à rien si nous n'en sommes pas nous-mêmes le sujet immédiat ? N'est-ce rien pour nous que de voir les conseils, les desseins et les plans de Dieu exposés à nous ? Estimons-nous à la légère la grande faveur que représente la communication des pensées de Dieu dans sa sainte Parole prophétique ?

Ce n'est sûrement pas ainsi qu'Abraham a traité les communications divines qui lui ont été faites dans Genèse 18 : **« Cacherais-je à Abraham ce que je fais ? »** Et quelle était cette communication ? Concernait-elle directement Abraham ? Absolument pas. Elle concernait Sodome et les villes voisines, et Abraham n'y avait aucun intérêt. Mais cela l'a-t-il empêché de s'intéresser à la confidence divine ? Cela l'a-t-il empêché d'apprécier la marque d'une faveur particulière en lui faisant d'être le dépositaire honoré et digne de confiance des pensées de Dieu ? Certainement pas. Nous pouvons affirmer sans risque que le fidèle patriarche tenait en haute estime le privilège qui lui était conféré.

Et nous devrions faire de même. Nous devrions étudier la prophétie avec tout l'intérêt que lui confère le fait qu'elle nous dévoile, avec une précision divine, ce que Dieu s'apprête à faire sur cette terre avec Israël et les nations. La prophétie est l'histoire future de Dieu ; et dans la mesure où nous l'aimons, nous prendrons plaisir à étudier son histoire ; non pas, comme certains l'ont dit, pour en connaître la vérité par son accomplissement, mais pour posséder toute cette certitude absolue, cette

certitude divine quant à l'avenir que la Parole de Dieu est capable de nous communiquer. Rien n'est plus absurde, au regard de la foi, que de supposer qu'il faille attendre l'accomplissement d'une prophétie pour en être certain. Quelle insulte – sans doute involontairement – à la révélation incomparable de notre Dieu.

Mais nous devons maintenant aborder un instant le sujet solennel du « jour du Seigneur ». Ce terme revient fréquemment dans l'Ancien Testament. Nous ne pouvons pas tenter de citer tous les passages ; nous en citerons un ou deux, et le lecteur pourra ensuite approfondir le sujet.

Dans Ésaïe 2, nous lisons : « Car le jour de l'Éternel des armées sera sur tout homme hautain et orgueilleux, et sur tout homme qui s'élève, et il sera abaissé... L'orgueil des hommes sera abaissé, et l'orgueil des hommes sera abaissé ; et l'Éternel seul sera élevé en ce jour-là. Il abolira les idoles. Ils iront dans les cavernes des rochers et dans les antres de la terre, à cause de la terreur de l'Éternel, et à cause de la gloire de sa majesté, lorsqu'il se lèvera pour ébranler la terre ».

De même dans Joël 2 : « Sonnez de la trompette en Sion, faites retentir l'alarme sur ma montagne sainte ! Que tous les habitants du pays tremblent, car le jour de l'Éternel arrive, car il est proche. C'est un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages et d'épaisses ténèbres, comme l'aurore qui s'étend sur les montagnes.

Un peuple nombreux et puissant, tel qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura plus, même dans les années de plusieurs générations... La terre tremblera devant eux, les cieux seront ébranlés, le soleil et la lune seront obscurs, et les étoiles retireront leur éclat... Car le jour de l'Éternel est grand et terrible ; et qui pourra le soutenir ? »

Ces passages et d'autres similaires, nous apprennent que le « jour du Seigneur » est associé à la pensée profondément solennelle du jugement sur le monde – sur Israël apostat – sur l'homme et ses voies – sur tout ce que le cœur humain chérit et désire ardemment. **En bref, le jour du Seigneur contraste fortement avec le jour de l'homme. L'homme a le dessus aujourd'hui, le Seigneur aura le dessus alors.**

Or, s'il est parfaitement vrai que tout le peuple du Seigneur peut se réjouir à la perspective de ce jour, qui, bien qu'il s'ouvre sur le jugement du monde, sera néanmoins marqué par le règne universel de la justice, nous devons néanmoins nous rappeler que l'espérance particulière du chrétien n'est pas ce jour, avec son terrible accompagnement de jugement, de colère et de terreur, mais la venue ou la présence de Jésus, avec son précieux accompagnement de paix, de joie, d'amour et de gloire.

L'Église aura rencontré son Seigneur et sera retournée avec lui à la maison du Père, avant que ce jour terrible n'éclate sur le monde. Ce sera son heureux partage de goûter à la sublime communion de cette demeure céleste, pendant une période indéfinie précédant l'ouverture du jour du Seigneur. Ses yeux seront réjouis par la vue de « l'Étoile brillante du matin », bien avant même que « le Soleil de justice » ne se lève, dans sa vertu bienfaisante, sur la portion pieuse de la nation d'Israël – le reste pieux de la descendance d'Abraham.

Nous souhaitons vivement que le lecteur chrétien approfondisse cette distinction importante. Nous sommes convaincus qu'elle aura un impact considérable sur toutes ses pensées, ses opinions et ses espoirs pour l'avenir. Elle lui permettra d'entrevoir, sans le moindre nuage, sa véritable perspective chrétienne. Elle le délivrera de toute brume, de toute imprécision et de toute confusion ; et, de plus, elle débarrassera son esprit de tout ce sentiment d'effroi avec lequel tant de personnes, même parmi les chers disciples du Seigneur, envisagent l'avenir.

Elle lui apprendra à rechercher le Sauveur – l'Époux béni – l'Amant éternel de son âme, et non les jugements et la terreur, les éclipses et les tremblements de terre, les convulsions et les révolutions ; elle gardera son esprit serein et heureux, dans l'espoir certain d'être avec Jésus, avant que vienne ce jour grand et redoutable du Seigneur.

Voyez comment l'apôtre fidèle s'est efforcé d'amener ses chers convertis de Thessalonique à comprendre clairement la différence entre « la venue » et « le jour ».

« Pour ce qui est des temps et des moments, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive. Car vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit.

Car, lorsqu'ils diront : Paix et sûreté ! alors une ruine soudaine les surprendra, comme les douleurs de l'enfantement surprennent la femme enceinte, et ils n'échapperont pas. Pour vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur. Vous êtes tous enfants de la lumière et enfants du jour ; nous ne sommes ni de la nuit ni des ténèbres. — « C'est pourquoi, ne dormons pas comme les autres ; mais veillons et soyons sobres. Car ceux qui dorment dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent s'enivrent la nuit. Mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour casque l'espérance du salut.

Car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions [c'est-à-dire que nous soyons morts ou vivants], nous vivions ensemble avec lui. C'est pourquoi, consolez-vous les uns les autres, et édifiez-vous les uns les autres, comme vous le faites aussi » (1 Thessaloniens 5 v. 1 à 11).

Ici, la distinction est clairement établie. Le Seigneur lui-même viendra pour nous comme l'Époux. Le jour du Seigneur viendra sur le monde comme un voleur. Le contraste peut-il être plus frappant ? Comment peut-on confondre ces deux choses ? Elles sont aussi distinctes que deux choses peuvent l'être. Un époux et un voleur sont assurément deux choses différentes ; et tout aussi différentes sont la venue du Seigneur pour son peuple qui l'attend et la venue de son jour sur un monde endormi ou ivre.

Certains trouveront peut-être difficile que l'Église de Sardes soit interpellée par des paroles aussi solennelles : « Si donc tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi » (Apocalypse 3 v. 3). La difficulté disparaîtra si l'on considère que, dans le cas de Sardes, le corps professeur est considéré comme ayant pour seul nom de vivre malgré sa mort. Il est tombé au niveau du monde et ne peut voir les choses que du point de vue du monde.

L'Église a complètement échoué ; elle a perdu sa position élevée et sainte ; elle est sous le jugement ; elle ne peut donc pas être encouragée par l'espérance qui lui est propre ; elle est menacée par le terrible destin du monde.

Nous ne voyons pas l'Église ici comme le corps ou l'épouse du Christ, mais comme le témoin responsable de Dieu sur la terre – le chandelier d'or qui aurait dû diffuser la lumière divine du témoignage dans ce monde obscur, en l'absence de son Seigneur. Mais hélas ! L'Église professante est tombée plus bas et est devenue plus sombre que le monde lui-même. D'où cette menace solennelle. L'exception confirme la règle.

Nous allons poursuivre ce sujet dans 2 Thessaloniens.

C'est un fait d'une grande consolation pour le cœur du vrai croyant que notre Dieu, dans sa grâce merveilleuse, donne toujours à celui qui mange la chair, et à celui qui est fort la douceur. Il fait jaillir la lumière des ténèbres, la vie de la mort, et fait briller les rayons de sa gloire au milieu des ruines les plus désastreuses causées par la main de l'ennemi. Cette vérité est illustrée tout au long des Écritures, et devrait remplir nos cœurs de paix et nos lèvres de louange.

C'est pourquoi les diverses erreurs doctrinales et les maux pratiques dans lesquels les premiers chrétiens ont été autorisés à tomber ont été écartés par Dieu et utilisés pour l'instruction, la direction et le profit solide de l'Église jusqu'à la fin de son histoire terrestre.

Ainsi, par exemple, l'erreur des chrétiens de Thessalonique concernant leurs frères défunts a été l'occasion de déverser un tel flot de lumière divine sur la venue du Seigneur et l'enlèvement des saints, qu'il est impossible à un esprit simple, s'inclinant devant l'Écriture, de tomber dans une telle erreur. Ils attendaient la venue du Seigneur, et en cela, ils avaient raison. Ils s'attendaient à ce qu'il établisse son royaume sur la terre, et en cela, ils avaient raison, quant au fait général.

Mais ils commettaient une grave erreur en omettant le côté céleste de cette glorieuse espérance. Leur intelligence était défaillante, leur foi manquante. Ils ne voyaient pas les deux parties – la double portée de l'avènement du Christ – sa descente dans les airs pour accueillir son peuple, et son apparition glorieuse pour établir son royaume dans une puissance manifestée.

Ils craignaient donc que leurs frères défunts soient nécessairement absents de la sphère de bénédiction, du cercle de gloire. Cette erreur est divinement corrigée, comme nous l'avons vu, en 1 Thessaloniens 4.

Le côté céleste de l'espérance – la part qui revient au chrétien – est placé devant le cœur comme le véritable correctif de l'erreur concernant les saints endormis. Le Christ rassemblera tout son peuple (et pas seulement une partie) à lui ; et s'il doit y avoir un avantage – une nuance dans cette affaire – il sera du côté de ceux-là mêmes qu'ils pleuraient : **« Les morts en Christ ressusciteront premièrement ».**

Mais la deuxième épître aux Thessaloniens nous apprend que ces chers jeunes convertis avaient été induits en erreur dans une autre grave erreur : une erreur, non pas à l'égard des morts, mais à l'égard des vivants. Une erreur, non pas concernant « la venue », mais concernant « le jour du Seigneur ». Dans un cas, ils craignaient que les morts ne participent pas au triomphe bienheureux de « la venue » ; et dans l'autre, ils craignaient que les vivants ne soient, à cet instant même, impliqués dans les terreurs du jour.

Telle est l'erreur à laquelle l'apôtre inspiré fait face dans sa seconde lettre aux croyants de Thessalonique ; et rien ne peut surpasser la tendresse et la délicatesse, et pourtant la sagesse et la fidélité de son traitement.

Les chrétiens de Thessalonique traversaient d'intenses persécutions et tribulations ; et il est évident que l'ennemi, par le biais de faux docteurs, cherchait à les perturber, en leur faisant croire que « le jour grand et redoutable du Seigneur » était arrivé, et que les épreuves qu'ils traversaient en étaient les conséquences. Si tel était le cas, l'enseignement de l'apôtre tout entier était démenti ; car s'il y avait une vérité qui brillait plus vivement et plus clairement dans son enseignement que dans une autre, c'était l'association et l'identification des croyants avec le Christ – une association si intime, une identification si étroite, qu'il était impossible au Christ d'apparaître dans la gloire sans son peuple : **« Quand le Christ, qui est notre vie, apparaîtra, alors vous aussi apparaîtrez avec lui dans la gloire ».** Mais il doit apparaître pour introduire « le jour ».

De plus, lorsque le jour du Seigneur arrivera réellement, ce ne sera pas pour troubler son peuple, mais, au contraire, pour troubler ses persécuteurs. L'apôtre le leur rappelle, de la manière la plus simple et la plus énergique, dès ses premières lignes : **« Nous devons, frères, rendre continuellement grâce à Dieu à votre sujet, comme il convient, parce que votre foi fait de grands progrès et que la charité de chacun de vous tous**

envers les autres abonde, de sorte que nous nous glorifions de vous dans les Églises de Dieu, à cause de votre patience et de votre foi au milieu de toutes vos persécutions et des tribulations que vous endurez.

C'est une preuve du juste jugement de Dieu, pour que vous soyez jugés dignes du royaume de Dieu, pour lequel vous souffrez, car il est juste devant Dieu de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent, et de vous donner du repos à vous qui êtes affligés avec nous, lorsque le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les anges de sa puissance, au milieu d'une flamme de feu, pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu (les Gentils) et ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ (les Juifs) » (2 Thessaloniens 1 v. 6).

Ainsi, non seulement la position chrétienne était en jeu dans cette affaire, mais la gloire même de Dieu, sa justice même. Si, effectivement, le jour du Seigneur apportait la tribulation aux chrétiens, alors la doctrine – la doctrine majeure de l'enseignement de Paul – selon laquelle Christ et son peuple sont un, était dénuée de vérité ; de plus, elle contesterait la justice de Dieu.

En bref, si les chrétiens étaient dans la tribulation, il était moralement impossible que le jour du Seigneur ait pu arriver, car lorsque ce jour viendra, ce sera le repos pour les croyants, en récompense publique, dans le royaume – et pas seulement dans la maison du Père ; ce qui n'est pas le sujet ici. Les rôles seront complètement inversés. L'Église sera dans le repos, tandis que ses perturbateurs seront dans la tribulation. **Au jour de l'homme, l'Église est appelée à la tribulation ; mais au jour du Seigneur, tout sera inversé.**

Notez bien ceci. Il ne s'agit pas de chrétiens souffrant de tribulations. Ils y sont appelés en ce monde, tant que la méchanceté domine. Christ a souffert, et eux aussi doivent souffrir. Mais ce que nous voulons retenir dans l'esprit et le cœur du chrétien, c'est que, lorsque Christ viendra établir son royaume, il est absolument impossible que son peuple soit en difficulté. Ainsi, tout l'enseignement de l'ennemi, par lequel il cherchait à perturber les croyants de Thessalonique, s'est avéré totalement fallacieux. L'apôtre balaie les fondements mêmes de l'édifice par la simple déclaration de la précieuse vérité de Dieu. C'est la manière divine de délivrer les hommes des fausses idées et des vaines craintes.

Donnez-leur la vérité, et l'erreur fuira devant elle. Laissez entrer la lumière de la Parole éternelle de Dieu, et tous les brouillards et nuages des fausses doctrines seront dissipés.

Examinons un instant l'enseignement ultérieur de notre apôtre dans cet écrit remarquable. Ce faisant, nous verrons avec quelle précision il établit la distinction entre « la venue » et « le jour » – une distinction que le lecteur fera bien de méditer.

« Or, nous vous prions, frères, à cause de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ et de notre rassemblement avec lui, de ne pas vous laisser facilement ébranler dans votre bon sens, et de ne pas vous laisser troubler, soit par quelque inspiration, soit par quelque parole, ou par quelque lettre, comme venant de nous, comme si le jour du Seigneur était déjà là ».

Nous n'avons aucune prétention à l'érudition ; nous ne sommes que des glaneurs dans le domaine passionnant de la critique, où d'autres ont récolté une moisson abondante. Notre intention n'est pas d'occuper nos lecteurs avec des arguments pour défendre les interprétations données dans le texte ; mais nous estimons qu'il est inutile de leur présenter ce que nous considérons comme erroné.

Nous croyons qu'il ne fait aucun doute que la véritable interprétation de 2 Thessaloniens 2 est celle que nous avons donnée plus haut : « comme si le jour du Seigneur était déjà là ». Le mot « enesteken » ne peut être traduit que de cette manière. Il apparaît en Romains 8 v. 38, où il est traduit par « choses présentes ». De même en 1 Corinthiens 3 v. 22 : « choses présentes » ; 1 Corinthiens 7 v. 25 : « détresse présente » ; Galates 1 v. 4 : « monde mauvais présent » ; Hébreux 9 v. 9 : « temps présent ».

Maintenant, au-delà de la question des différentes lectures, un instant de réflexion suffira à montrer au chrétien simple d'esprit, que l'apôtre ne pouvait absolument pas vouloir enseigner aux Thessaloniens que le jour du Seigneur n'était pas, même alors, proche. L'Écriture ne peut jamais se contredire. Aucune phrase de la révélation divine ne peut entrer en conflit avec une autre.

Mais si la lecture donnée dans notre excellente version autorisée était correcte, elle serait en contradiction directe avec Romains 13 v. 12, où il

nous est clairement et expressément dit que « le jour est proche ». Quel « jour » ? Le jour du Seigneur, très certainement, terme toujours utilisé en rapport avec notre responsabilité individuelle dans la marche et le service.

Ceci, notons-le en passant, est un point très intéressant et d'une grande valeur pratique. Si le lecteur prend la peine d'examiner les différents passages où il est question du « jour », il constatera qu'ils font plus ou moins référence à la question du travail, du service ou de la responsabilité. Par exemple : « Afin que vous soyez irréprochables (non pas à la venue, mais) au jour de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Corinthiens 1 v. 8).

De même : « L'œuvre de chacun sera manifestée, car le jour la fera connaître » (1 Corinthiens 3 v. 13) : « Sans reproche jusqu'au jour de Christ » (Philippiens 1 v. 10) : « Désormais, la couronne de justice m'est réservée ; le Seigneur, le juste juge, me la donnera dans ce jour-là » (2 Timothée 4 v. 8).

De tous ces passages, et de bien d'autres qui pourraient être cités, nous apprenons que « le jour du Seigneur » sera le grand moment pour rendre des comptes aux ouvriers ; pour l'évaluation divine du service ; pour la définition de toutes les questions de responsabilité personnelle ; pour la distribution des récompenses : les « dix villes » et les « cinq villes ».

Ainsi, où que nous nous tournions, quelle que soit la manière dont nous abordions le sujet, nous sommes de plus en plus confirmés dans la vérité de la distinction claire entre la « venue » ou « présence » de notre Seigneur et son « apparition » ou « jour ».

La première est toujours présente au cœur comme l'espérance lumineuse et bénie du croyant, susceptible de se réaliser à tout moment. La seconde est plutôt imposée à la conscience, avec une profonde solennité, comme touchant toute la carrière pratique de ceux qui sont établis dans ce monde pour œuvrer et témoigner pour un Seigneur absent.

L'Écriture ne confond jamais ces choses, aussi souvent que nous le fassions ; et il n'y a pas une seule phrase, du début à la fin du livre sacré, qui enseigne que les croyants ne doivent pas toujours espérer la venue du Seigneur et garder à l'esprit que « le jour est proche ».

Seul « **ce mauvais serviteur** », mentionné dans le discours de notre Seigneur en Matthieu 24 : « **dit en son cœur : Mon Seigneur tarde à venir** ». Nous voyons ici les terribles résultats qui doivent toujours découler du fait de nourrir une telle pensée dans le cœur.

Nous allons maintenant revenir un instant à 2 Thessaloniciens 2, un passage de l'Écriture qui a donné lieu à de nombreuses discussions parmi les commentateurs prophétiques et qui a présenté des difficultés considérables aux étudiants de la prophétie.

Il est évident que les faux docteurs cherchaient à troubler l'esprit des Thessaloniciens en leur faisant croire qu'ils étaient, dès ce moment-là, environnés par les terreurs du jour du Seigneur. L'apôtre affirme que non ; cela est impossible. Avant même que ce jour ne s'ouvre, nous devons tous être rassemblés pour rencontrer le Seigneur dans les airs. Il les supplie, sur le terrain (huper) de la venue du Seigneur et de notre rassemblement auprès de lui, de ne pas s'inquiéter de ce jour.

Il leur avait déjà révélé le côté céleste de la venue du Seigneur. Il leur avait enseigné, qu'eux, en tant que chrétiens, appartenaient à ce jour ; que leur demeure, leur part et leur espérance se trouvaient dans la région même d'où le jour devait briller. Il était donc totalement impossible que le jour du Seigneur puisse susciter la terreur ou le trouble chez ceux qui étaient réellement, par grâce, les enfants de ce jour. De plus, même en considérant le sujet du point de vue terrestre, les faux enseignants avaient tous tort.

« **Que personne ne vous séduise d'aucune manière. Car (ce jour-là n'arrivera pas) avant que l'apostasie ne soit arrivée, et qu'on n'ait vu paraître l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme Dieu dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même Dieu.**

Ne vous souvenez-vous pas que je vous disais ces choses lorsque j'étais avec vous ? Et maintenant vous savez ce qui le retient, afin qu'il ne paraisse qu'en son temps. Car le mystère de l'iniquité agit déjà ; seulement celui qui le retient maintenant le fera disparaître. Alors paraîtra l'impie, que le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il anéantira par l'éclat de son avènement pour l'apparition de sa présence.

L'apparition de cet impie se fera, par la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, et avec toutes les séductions de l'iniquité pour ceux qui périssent parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité, qui les a fait périr. pourrait être sauvé » (versets 3 à 10).

Ici, on nous enseigne donc qu'avant l'arrivée du jour du Seigneur, l'impie, l'homme de péché, le fils de perdition, doit être révélé. Le mystère de l'iniquité doit atteindre son paroxysme. L'homme s'opposera ouvertement à Dieu, et même s'appropriera le nom et le culte de Dieu. Tout cela doit se développer sur terre avant que ce jour grand et terrible du Seigneur n'éclate en jugement.

Pour l'instant, il existe une barrière, un obstacle à la manifestation de ce personnage redoutable. On ne nous dit pas ici quelle est cette barrière ou cet obstacle. Dieu peut la modifier à différents moments*. Mais le livre de l'Apocalypse nous apprend très clairement qu'avant que le mystère de l'iniquité ne culmine dans la personne de l'homme de péché, l'Église aura été complètement retirée de la scène.

Il est impossible de lire, avec un œil éclairé, Apocalypse 4 et 5, sans voir que l'Église sera au plus profond de la gloire céleste avant qu'un seul sceau ne soit ouvert, qu'une seule trompette ne sonne, qu'une seule coupe ne soit versée. Nous ne croyons pas que quiconque puisse comprendre le livre de l'Apocalypse sans voir cela.

** « Certains ont pensé que l'obstacle était le Saint-Esprit. Ceci, du moins, nous le savons par d'autres passages de l'Écriture : avant que l'impie n'apparaisse, l'Église aura été en sécurité et bénie dans sa demeure éternelle, là-haut, où elle a été préparée. Combien précieuse cette pensée ! »*

Nous aurons peut-être l'occasion d'approfondir plus amplement ce point profondément intéressant. Nous ne pouvons qu'inviter le lecteur à étudier le sujet par lui-même. Qu'il médite sur Apocalypse 4 et 5, et demande à Dieu d'en interpréter le précieux contenu. Ainsi, nous sommes persuadés qu'il apprendra que les vingt-quatre vieillards couronnés représentent les saints célestes, qui seront rassemblés autour de l'Agneau dans la gloire, avant même qu'une seule ligne de la partie prophétique du livre ne soit accomplie.

Nous aimerions poser une question très claire au lecteur, une question à laquelle seule la présence immédiate de Dieu peut apporter une réponse juste. La voici : Que recherchez-vous ? Quel est votre espoir ? Attendez-vous avec impatience certains événements qui doivent se produire sur cette terre, tels que la renaissance de l'Empire romain, le développement des dix royaumes ; le retour des Juifs sur leur terre de Palestine ; la reconstruction de Jérusalem ; l'apparition de l'Antéchrist ; la grande tribulation ; et enfin, les jugements effroyables qui annonceront, très certainement, le jour du Seigneur ?

Sont-ce là les choses qui remplissent la vision de votre âme ? Est-ce là ce que vous attendez ? Si oui, soyez-en assuré, vous n'êtes pas guidés par l'espérance propre de l'Église. Il est bien vrai que toutes ces choses que nous avons mentionnées arriveront en leur temps ; mais aucune d'elles ne doit s'interposer entre vous et votre espérance véritable.

Elles sont toutes inscrites dans la page prophétique : elles sont toutes inscrites dans l'histoire divine de l'avenir ; mais elles n'ont jamais été destinées à obscurcir l'espérance lumineuse et bénie du chrétien. Cette espérance se détache glorieusement du contexte prophétique.

Qu'est-ce ? Oui, nous le répétons, qu'est-ce ? C'est l'apparition de l'Étoile brillante du matin, la venue du Seigneur Jésus, l'Époux béni de l'Église.

C'est là, et rien d'autre, la véritable espérance de l'Église de Dieu : « **Je lui donnerai l'étoile du matin** » (Apocalypse 2 v. 23). « **Voici l'époux qui vient** » (Matthieu 25). Quand, pouvons-nous nous demander, l'étoile du matin apparaîtra-t-elle dans le monde naturel ? Juste avant l'aube. Qui la voit ? Celui qui a veillé pendant les heures sombres et mornes de la nuit.

Quelle application claire, pratique et révélatrice ! L'Église est censée veiller, être éveillée avec amour, veiller. Hélas ! l'Église a échoué sur ce point. **C'est profondément personnel.** Oh ! que l'auteur et le lecteur de ces lignes puissent prendre conscience de la puissance purificatrice, sanctifiante et exaltante de cette espérance céleste !

Puissions-nous comprendre et démontrer la puissance pratique de ces paroles de l'apôtre Jean : « **Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur** » (1 Jean 3 v. 3).

Chapitre quatre

Les deux résurrections.

Certains de nos lecteurs seront peut-être surpris par le titre de cette section. Habités, depuis leur plus tendre enfance, à aborder cette grande question à travers les normes doctrinales et les confessions de foi de la chrétienté, l'idée de deux résurrections ne leur a jamais effleuré l'esprit. Pourtant, l'Écriture parle, dans les termes les plus clairs et les plus clairs, d'une « résurrection de vie » et d'une « résurrection de jugement », deux résurrections distinctes par leur nature et leur temps.

Et ce n'est pas tout, cela nous informe qu'il y aura au moins mille ans entre les deux. Si les hommes enseignent le contraire, s'ils élaborent des systèmes de divinité et énoncent des credo et des confessions de foi contraires à l'enseignement direct et positif des Saintes Écritures, ils devront en régler le problème avec leur Seigneur, comme tous ceux qui se soumettent à sa direction.

Mais rappelez-vous, lecteur, qu'il est de votre devoir, et du nôtre, de n'écouter que l'autorité de la Parole de Dieu et de nous soumettre, en toute soumission, à son saint enseignement. Demandons-nous donc avec révérence ce que dit l'Écriture sur le sujet mentionné en tête de cet article. Que Dieu l'Esprit guide et instruisse !

Nous citerons d'abord ce passage remarquable de Jean 5 : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront.

Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné aussi le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.

Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulchres entendront sa voix et en sortiront : ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, et ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement »*

* « Le lecteur anglais doit être informé que, dans tout le passage, Jean 5 v. 22 à 26, les mots « jugement », « condamnation » et « damnation » sont tous exprimés par le même mot dans l'original, et ce mot est simplement « jugement », « krisis », le processus, et non le résultat. Il est très regrettable que notre version autorisée n'ait pas traduit ce mot ainsi.

Cela aurait considérablement clarifié l'enseignement du passage. C'est avec une extrême réticence que nous nous aventurons à toucher à notre Bible anglaise, incomparable, mais c'est parfois absolument nécessaire pour la vérité et pour le bien de nos lecteurs. Quant à la traduction du verset 24, cela revient au même que l'on dise « condamnation » ou « jugement », car s'il y a jugement, son issue doit être la condamnation. Mais pourquoi ne pas être précis ? »

Nous avons donc ici, de la manière la plus claire possible, les deux résurrections. Certes, dans ce passage, elles ne sont pas distinguées quant au temps, mais elles le sont quant à leur caractère. Nous avons une résurrection pour la vie et une résurrection pour le jugement, et rien ne saurait être plus distinct.

Il n'y a ici aucun fondement possible pour fonder la théorie d'une résurrection générale. La résurrection des croyants sera éclectique ; elle reposera sur le même principe et aura le même caractère que la résurrection de notre Seigneur béni et adorable ; ce sera une résurrection d'entre les morts.

Ce sera un acte de puissance divine, fondé sur la rédemption accomplie, par lequel Dieu interviendra en faveur de ses saints endormis et les ressuscitera d'entre les morts, laissant les autres morts dans leurs tombeaux pendant mille ans (Apocalypse 20 v. 5).

Il y a un passage intéressant dans Marc 9 qui éclaire grandement ce sujet. Les premiers versets relatent la transfiguration ; puis nous lisons :

« Comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur recommanda de ne dire à personne ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts. Ils gardèrent cette parole pour eux-mêmes, se demandant entre eux ce que signifiait la résurrection d'entre les morts ».

Les disciples sentaient qu'il y avait quelque chose de spécial, quelque chose qui dépassait totalement l'idée orthodoxe ordinaire de la résurrection des morts, et c'était bien le cas, même s'ils ne le comprenaient pas sur le moment. Cela dépassait leur champ de vision à cet instant.

Tournons-nous vers Philippiens 3 et écoutons les paroles de celui qui a pleinement pénétré et apprécié cette grande doctrine chrétienne, et qui a chéri avec tendresse cette espérance glorieuse et céleste : « Afin de le connaître, lui, la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à sa mort, pour parvenir à la résurrection d'entre les morts » (exanastasin) (versets 10 et 11).

Un instant de réflexion suffira à convaincre le lecteur que l'apôtre ne parle pas ici de la grande vérité de la « résurrection des morts », dans la mesure où chacun doit ressusciter. Mais il y avait quelque chose de précis dans le cœur de ce cher serviteur du Christ : « une résurrection d'entre les morts » – une résurrection éclectique – une résurrection façonnée sur le modèle de celle du Christ. C'était à cela qu'il aspirait continuellement. C'était l'espérance lumineuse et bénie qui éclairait son âme et le réconfortait au milieu des peines et des épreuves, des labeurs et des difficultés, des coups et des conflits de son extraordinaire carrière.

Mais on peut se demander : « *L'apôtre utilise-t-il toujours ce petit mot distinctif (ek) lorsqu'il parle de résurrection ?* » Pas toujours. Prenons par exemple Actes 24 v. 15 : « Ayez l'espérance en Dieu, espérance qu'ils ont eux-mêmes, qu'il y aura une résurrection des morts, des justes et des injustes ».

Ici, aucun mot n'indique l'aspect chrétien ou céleste du sujet, pour la simple raison que l'apôtre s'adressait à ceux qui étaient totalement incapables de comprendre l'espérance véritable du chrétien, bien plus incapables que les disciples de Marc 9. Comment pouvait-il s'ouvrir devant des hommes comme Tertulle, Ananias et Félix ?

Comment pouvait-il leur parler de son espérance personnelle, si particulière et si chère à son cœur ? Non ; il ne pouvait que s'appuyer sur la grande vérité de la résurrection, commune à tous les Juifs orthodoxes. S'il avait parlé d'une « résurrection d'entre les morts », il n'aurait pas pu ajouter les mots « qu'ils admettent eux-mêmes », car ils n'admettaient rien de tel.

Mais oh ! quel contraste entre ce précieux serviteur du Christ, se défendant de ses accusateurs, en Actes 24 , et se dévoilant à ses frères bien-aimés, en Philippiens 3 ! À ces derniers, il peut parler de la véritable espérance chrétienne, dans la lumière éclatante que la gloire du Christ répand sur elle. Il peut exprimer les pensées, les sentiments et les aspirations les plus intimes de son cœur grand, généreux et aimant, avec ses ardents élans après la vie-résurrection dans laquelle il sera satisfait lorsqu'il se réveillera à l'image de son Seigneur béni.

Mais revenons un instant à notre première citation, tirée de Jean 5. Certains de nos lecteurs auront peut-être du mal à saisir la vérité de l'espérance chrétienne en la résurrection, car notre Seigneur emploie le mot « heure » pour parler des deux catégories. *« Comment », argumente-t-on, « peut-il y avoir mille ans entre les deux résurrections, alors que notre Seigneur nous dit expressément que tout se produira dans les limites d'une heure ? »*

À cette question, nous avons une double réponse. Premièrement, notre Seigneur emploie le même mot, « heure », au verset 25, où il parle de la grande et glorieuse œuvre de la résurrection des âmes mortes : *« En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront ».*

Or, nous avons ici affaire à une œuvre qui se poursuit depuis près de dix-neuf siècles. Durant tout ce temps, appelé ici « heure », la voix de Jésus, le Fils de Dieu, s'est fait entendre, appelant de précieuses âmes de la mort à la vie.

Si donc, dans ce même discours, notre Seigneur a utilisé le mot « heure » pour parler d'une période qui s'étend déjà sur près de deux mille ans, quelle difficulté y a-t-il à appliquer ce mot à une période de mille ans ?

Certainement aucune, à notre avis. Mais même si une petite difficulté subsistait, elle doit être résolue par le témoignage direct du Saint-Esprit dans Apocalypse 20, où nous lisons : « **Les autres morts ne revinrent point à la vie jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. C'est la première résurrection. Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection ! La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux ; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans** » (versets 5 et 6).

Ceci règle la question de manière absolue et définitive, pour tous ceux qui sont disposés à se laisser enseigner exclusivement par les Saintes Écritures, comme tout vrai chrétien devrait l'être. Il y aura deux résurrections, la première et la seconde, et mille ans s'écouleront entre les deux.

À la première appartiennent tous les saints de l'Ancien Testament, mentionnés dans Hébreux 12 sous le titre d'esprits des justes parvenus à la perfection, puis l'Église des premiers-nés, et enfin tous ceux qui seront mis à mort pendant la « grande tribulation », et pendant toute la période comprise entre l'enlèvement des saints et l'apparition du Christ en jugement sur la bête et ses armées, dans Apocalypse 19.

À ces derniers, en revanche, appartiennent tous ceux qui seront morts dans leurs péchés, depuis les jours de Caïn, dans Genèse 4, jusqu'au dernier apostat de la gloire millénaire, dans Apocalypse 20.

Comme tout cela est solennel ! Comme c'est réel ! Comme c'est touchant ! Si notre Seigneur venait cette nuit, quelle scène se jouerait dans tous nos cimetières ! Quelle langue, quelle plume pourrait dépeindre, quel cœur pourrait concevoir les grandes réalités d'un tel moment ? Il existe des milliers de tombeaux où gisent mêlées la poussière des morts en Christ et la poussière des morts hors du Christ.

Dans bien des caveaux familiaux, on trouve la poussière des deux. Alors, lorsque la voix de l'archange se fera entendre, tous les saints endormis se lèveront de leurs tombeaux, laissant derrière eux ceux qui sont morts dans leurs péchés, pour demeurer dans l'obscurité et le silence du tombeau pendant mille ans.

Oui, lecteur, tel est le témoignage direct et simple de la Parole de Dieu. Certes, elle n'entre pas dans des détails curieux. Elle ne nourrit aucune imagination morbide ni aucune curiosité futile. Mais elle expose le fait solennel et grave d'une première et d'une seconde résurrection : une résurrection pour la vie et la gloire éternelles, et une résurrection pour le jugement et la misère éternelle.

Il n'existe absolument rien dans les Écritures qui puisse ressembler à une résurrection générale, une résurrection commune de tous en même temps. Nous devons abandonner complètement cette idée, comme tant d'autres que nous avons appris à adhérer, dans laquelle nous avons été instruits dès notre plus jeune âge, et qui ont grandi avec nous et se sont renforcées avec notre force, jusqu'à ce qu'elles soient véritablement ancrées dans notre constitution mentale, morale et religieuse, de sorte que s'en séparer revient à séparer un membre de l'autre, ou à arracher la chair de nos os.

Néanmoins, cela est indispensable si nous désirons réellement progresser dans la connaissance de la révélation divine. Rien n'empêche plus difficilement d'accéder aux pensées de Dieu que d'être saturé de nos propres pensées ou de celles des hommes. Ainsi, par exemple, concernant le sujet de cet article, nous avons presque tous, à un moment donné, soutenu l'opinion que tous ressusciteront ensemble, croyants et incroyants, et que tous comparaîtront ensemble pour être jugés. Or, lorsque nous nous penchons sur l'Écriture, comme un petit enfant, rien n'est plus simple, plus clair, plus explicite que son enseignement sur cette question. Apocalypse 20 v. 5 nous apprend qu'il y aura un intervalle de mille ans entre la résurrection des saints et celle des méchants.

Il est vain de parler de résurrection des esprits. C'est en effet une absurdité manifeste ; car, les esprits ne pouvant mourir, ils ne peuvent ressusciter. Il est tout aussi absurde de parler de résurrection des principes. Rien de tel n'existe dans les Écritures. Le langage est aussi clair que la clarté elle-même. « Les autres morts ne revinrent point à la vie jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. C'est la première résurrection ».

Pourquoi chercher à mettre de côté la force évidente d'un tel passage ? Pourquoi ne pas s'y soumettre ?

Pourquoi ne pas se débarrasser immédiatement de toutes nos vieilles idées préconçues et accueillir avec douceur la Parole qui nous est ainsi greffée ?

Lecteur, ne vous paraît-il pas évident que si l'Écriture parle d'une première résurrection, il s'ensuit que tous ne ressusciteront pas ensemble ? Pourquoi dire : « **Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection** », si tous doivent ressusciter en même temps ?

En fait, il nous semble impossible à un esprit impartial d'étudier le Nouveau Testament, tout en adhérant à la théorie d'une résurrection générale. C'est à la gloire du Christ, la Tête, que ses membres connaissent une résurrection spécifique – une résurrection semblable à la sienne – une résurrection d'entre les morts. Et en vérité, ils en connaîtront une.

« **Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons transformés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : La mort a été engloutie dans la victoire. Ô mort, où est ton aiguillon ?**

Ô sépulcre, où est ta victoire ? L'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la force du péché, c'est la loi. Mais grâces soient rendues à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! C'est pourquoi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain dans le Seigneur » (1 Corinthiens 15 v. 51 à 58).

Chapitre cinq

Le Jugement.

Il y a quelque chose de particulièrement douloureux à l'idée de devoir si souvent entrer en conflit avec les opinions généralement reçues de l'Église professante. Il paraît présomptueux de contredire, sur tant de sujets, tous les grands principes et credo de la chrétienté.

Mais que faire ? S'il s'agissait d'une simple question d'opinion humaine, il pourrait sembler téméraire et injustifiable qu'un individu s'oppose directement à la foi établie de toute l'Église professante, une foi qui a dominé l'esprit de millions de personnes pendant des siècles.

Mais nous tenons à bien faire comprendre à nos lecteurs qu'il ne s'agit nullement d'une question d'opinion humaine ou d'une divergence de jugement, même entre les meilleurs hommes. Il s'agit entièrement d'une question d'enseignement et d'autorité de la Sainte Écriture.

Il y a eu, il y a et il y aura toujours des écoles de doctrine, des opinions diverses et des nuances de pensée ; mais c'est le devoir évident de tout enfant de Dieu et de tout serviteur du Christ de s'incliner, avec une sainte révérence, et d'écouter la voix de Dieu dans l'Écriture. S'il s'agit simplement d'une question d'autorité humaine, elle doit être prise pour ce qu'elle vaut ; mais, en revanche, s'il s'agit d'une question d'autorité divine, alors toute discussion est close, et notre place – la place de tous – est de nous incliner et de croire.

Ainsi, dans la section précédente, nous avons été amenés à constater qu'il n'existe pas dans les Écritures de résurrection générale, c'est-à-dire une résurrection commune de tous en même temps. Nous espérons que nos lecteurs, comme les Béréens d'autrefois, ont sondé les Écritures à ce sujet et qu'ils sont désormais prêts à nous accompagner dans notre examen de la Parole de Dieu au sujet du jugement.

La grande question qui se pose dès le départ est la suivante : l'Écriture enseigne-t-elle la doctrine d'un jugement général ? La chrétienté la soutient ; mais l'Écriture l'enseigne-t-elle ? Voyons voir.

En premier lieu, en ce qui concerne le chrétien individuellement et l'Église de Dieu collectivement, le Nouveau Testament énonce la précieuse vérité qu'il n'y a pas de jugement du tout. Pour le croyant, le jugement est passé et disparu. Le lourd nuage du jugement a éclaté sur la tête de notre divin Porteur de péchés. Il a épuisé, pour nous, la coupe de colère et de jugement, et nous a placés sur le nouveau terrain de la résurrection, auquel le jugement ne peut, en aucune façon, s'appliquer. Il est tout aussi impossible qu'un membre du corps du Christ soit jugé que le Chef divin lui-même. Cette affirmation semble très forte ; mais est-elle vraie ? Si oui, sa force fait partie de sa valeur morale et de sa gloire.

Pourquoi, demandons-nous, Jésus a-t-il été jugé sur la croix ? Pour son peuple. Il a été fait péché pour nous. Il nous y a représentés. Il s'est tenu à notre place. Il a porté tout ce qui nous était dû. Notre condition entière, avec tout ce qui en découle, a été réglée par la mort du Christ ; et si bien réglée qu'il est absolument impossible qu'une question ne puisse jamais être soulevée.

Dieu a-t-il une question à régler avec le Christ, le Chef ? Clairement non. Eh bien, il n'a pas non plus de question à régler avec les membres. Toute question est divinement et définitivement réglée, et, pour preuve de ce règlement, le Chef est couronné de gloire et d'honneur, et assis à la droite de la majesté divine dans les cieux.

Ainsi, supposer que les chrétiens doivent être jugés, à tout moment, ou pour quelque motif que ce soit, pour quelque objet que ce soit, c'est nier la vérité fondamentale du christianisme et contredire les paroles claires de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a expressément déclaré, en référence à tous ceux qui croient en lui, qu'ils « **ne viendront pas en jugement** » (Jean 5 v. 24).

En réalité, l'idée que des chrétiens soient traduits en justice pour juger leur droit au ciel et leur aptitude à y entrer, est aussi absurde qu'anti biblique.

Par exemple, comment pouvons-nous imaginer Paul ou le brigand pénitent devant être jugés quant à leur droit au ciel, après y être déjà depuis près de deux mille ans ? Or, il doit en être ainsi si la théorie d'un jugement général est une vérité. **Si la grande question de notre droit au ciel doit être tranchée au jour du jugement, alors elle ne l'a manifestement pas été sur la croix** ; et si elle ne l'a pas été, alors nous serons très certainement damnés ; car si nous devons être jugés, ce sera selon nos œuvres, et la seule issue possible d'un tel jugement est l'étang de feu.

Mais si l'on maintient que les chrétiens ne comparaîtront au jugement que pour montrer qu'ils sont innocents grâce à la mort du Christ, alors le jour du jugement deviendrait une simple formalité, dont la simple pensée révolte tout esprit pieux et bien réglé.

Mais, en vérité, il n'est pas nécessaire de raisonner sur ce point. Une phrase de l'Écriture sainte vaut bien mieux que dix mille arguments humains parmi les plus convaincants. Notre Seigneur Christ a déclaré, dans les termes les plus clairs et les plus catégoriques, que les croyants « ne viendront pas en jugement ». Cela suffit.

Le croyant a été jugé il y a plus de mille huit cents ans dans la personne de son Chef ; et le juger à nouveau reviendrait à ignorer complètement la croix du Christ dans son efficacité expiatoire ; et assurément, Dieu ne le permettra pas, ne le permettra pas.

Le croyant le plus faible peut dire, reconnaissant et triomphant : *« En ce qui me concerne, tout ce qui devait être jugé l'est déjà. Chaque question qui devait être tranchée est réglée. Le jugement est passé et disparu à jamais. Je sais que mon œuvre doit être jugée, mon service évalué ; mais quant à moi, ma personne, ma position, mon titre, tout est divinement réglé. L'homme qui a répondu pour moi sur la croix est maintenant couronné sur le trône ; et la couronne qu'il porte est la preuve qu'il ne reste plus de jugement pour moi. J'attends une résurrection ! »*

Tel est, et rien de moins, le langage propre au chrétien. C'est simplement grâce à l'œuvre de la croix que le croyant doit ressentir et s'exprimer ainsi. Attendre le jour du jugement pour régler la question de sa destinée éternelle, c'est déshonorer son Seigneur et nier l'efficacité de son sacrifice expiatoire. Rester dans le doute peut paraître humble et pieux.

Mais soyons assurés que tous ceux qui nourrissent des doutes, tous ceux qui vivent dans l'incertitude, tous ceux qui attendent le jour du jugement pour régler définitivement leurs affaires, tous ceux-là sont plus préoccupés par eux-mêmes que par Christ. Ils n'ont pas encore compris l'application de la croix à leurs péchés et à leur nature.

Ils doutent de la Parole de Dieu et de l'œuvre du Christ, et ce n'est pas le christianisme. Il ne peut y avoir aucun jugement pour ceux qui, protégés par la croix, ont posé un pied ferme sur le terrain nouveau et éternel de la résurrection. **Pour eux, tout jugement est terminé pour toujours, et il ne reste qu'une perspective de gloire sans nuage et de béatitude éternelle en présence de Dieu et de l'Agneau.**

Il n'est cependant pas improbable que, pendant tout ce temps, l'esprit du lecteur se soit reporté à Matthieu 25 v. 31 à 46, le considérant comme un passage des Écritures établissant directement la théorie d'un jugement général. Nous estimons donc qu'il est de notre devoir sacré de nous pencher un instant avec lui sur ce passage solennel et important, tout en lui rappelant qu'aucune Écriture ne peut être en contradiction avec une autre.

Ainsi, si nous lisons en Jean 5 v. 24 que les croyants ne seront pas jugés, nous ne pouvons pas lire en Matthieu 25 qu'ils le seront. Il s'agit d'un principe immuable et invulnérable, une règle générale à laquelle il n'existe et ne peut exister aucune exception. Néanmoins, tournons-nous vers Matthieu 25.

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, accompagné de tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Devant lui seront assemblées toutes les nations. Il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis des boucs ».

Il est essentiel de prêter une attention particulière aux termes précis employés dans ce passage. Nous devons éviter toute confusion, toute précipitation, toute négligence et toute inexactitude qui ont causé un si grave préjudice à l'enseignement de ce passage important et ont plongé tant de membres du peuple du Seigneur dans la plus grande confusion à son sujet.

Et, tout d'abord, voyons qui sont les parties inculpées : « Devant lui seront rassemblées toutes les nations ». C'est très clair. Il s'agit des nations vivantes. Il ne s'agit pas d'individus, mais de nations – de tous les Gentils. Israël n'est pas ici, car nous lisons en Nombres 23 v. 9 que « **ce peuple habitera à part et ne sera pas compté parmi les nations** ». Si Israël devait être inclus dans cette scène de jugement, Matthieu 25 serait en contradiction flagrante avec Nombres 23, ce qui est totalement hors de question. Israël n'est jamais compté parmi les Gentils, pour quelque raison que ce soit. D'un point de vue divin, Israël est seul. Il peut, à cause de ses péchés et sous l'influence de Dieu, être dispersé parmi les nations ; mais la Parole de Dieu déclare qu'il ne sera pas compté parmi elles ; et cela devrait nous suffire.

S'il est vrai qu'Israël n'est pas inclus dans le jugement de Matthieu 25, alors, sans aller plus loin, il faut abandonner l'idée d'un jugement général. Il ne peut être général si tous ne sont pas inclus ; or, Israël n'est jamais inclus dans le terme « Gentils ». L'Écriture parle de trois classes distinctes, à savoir : « Les Juifs, les Gentils et l'Église de Dieu », et ces trois catégories ne sont jamais confondues.

Mais, de plus, il faut remarquer que l'Église de Dieu n'est pas incluse dans le jugement de Matthieu 25. Cette affirmation ne repose pas uniquement sur le fait, déjà évoqué, de l'exemption nécessaire de l'Église au jugement ; elle repose aussi sur la grande vérité que l'Église est tirée du milieu des nations, comme l'a déclaré Pierre au concile de Jérusalem : « **Dieu a visité les nations pour en tirer un peuple qui porte son nom** » (Actes 15 v. 14).

Si donc l'Église est tirée du milieu des nations, elle ne peut être comptée parmi elles ; nous avons ainsi une preuve supplémentaire contre la théorie d'un jugement général en Matthieu 25. Le Juif n'est pas là ; l'Église n'est pas là ; et par conséquent l'idée d'un jugement général doit être abandonnée comme quelque chose de totalement intenable.

Qui donc est concerné par ce jugement ? Le passage lui-même apporte la réponse à tout esprit simple. Il dit : « **Devant lui seront rassemblées toutes les nations** ». C'est clair et net. Il ne s'agit pas d'un jugement d'individus, mais de nations en tant que telles. De plus, nous pouvons ajouter qu'aucun de ceux mentionnés ici n'aura subi la peine de mort.

En cela, le contraste est frappant avec la scène d'Apocalypse 20 v. 11 à 15, où il n'y aura personne qui ne soit mort. En bref, dans Matthieu 25, nous avons le jugement des « vivants » ; et dans Apocalypse 20, le jugement des « morts ». Ces deux événements sont mentionnés dans 2 Timothée 4 : « **Je t'en conjure devant Dieu et devant le Seigneur Jésus-Christ, qui jugera les vivants et les morts, au nom de son avènement et de son royaume** ». Notre Seigneur Christ jugera les nations vivantes à son avènement ; et il « jugera les morts, petits et grands », à la fin de son règne millénaire.

Mais examinons un instant la manière dont les parties sont disposées lors du jugement, en Matthieu 25 : « **Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche** ». Or, la croyance quasi universelle de l'Église professante est que « les brebis » représentent tout le peuple de Dieu, du commencement à la fin des temps ; et que « les boucs », en revanche, représentent tous les méchants, du premier au dernier. Mais, s'il en est ainsi, que penser du troisième groupe mentionné ici, sous le titre de « mes frères » ?

Le Roi s'adresse à la fois aux brebis et aux boucs à propos de cette troisième catégorie. En effet, le fondement même du jugement réside dans le traitement réservé aux frères du Roi. Il serait manifestement absurde de prétendre que les brebis étaient elles-mêmes les parties mentionnées. Si tel était le cas, le langage serait entièrement différent, et au lieu de dire : « **Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères** », nous devrions entendre le Roi dire : « Dans la mesure où vous l'avez fait les uns aux autres » ou « entre vous ».

Nous demandons au lecteur d'accorder une attention particulière à ce point. Nous considérons que, sans autre argument ni autre passage biblique sur le sujet, ce seul point serait fatal à la théorie d'un jugement général. Il est impossible de ne pas voir trois parties dans cette scène : « les brebis », « les boucs » et « mes frères » ; et s'il y a trois parties, il ne peut s'agir d'un jugement général, puisque, « mes frères », ne sont inclus ni dans les brebis ni dans les boucs.

Non, cher lecteur, il ne s'agit pas d'un jugement général, mais d'un jugement très partiel et spécifique. Il s'agit d'un jugement des nations vivantes, avant l'ouverture du royaume millénaire.

L'Écriture nous enseigne qu'après le départ de l'Église, un témoignage sera rendu aux nations ; l'Évangile du royaume sera porté par des messagers juifs, partout dans le monde, jusque dans les régions plongées dans les ténèbres païennes. Ces nations qui accueilleront les messagers et les traiteront avec bienveillance se trouveront à la droite du Roi. Celles, au contraire, qui les rejeteront et les traiteront avec dureté se trouveront à sa gauche. « Ce sont mes frères » sont les Juifs, les frères du Messie.

Le traitement des Juifs est le fondement sur lequel les nations seront jugées ultérieurement ; et c'est un argument de plus contre un jugement général. Nous savons pertinemment que tous ceux qui ont vécu et sont morts dans le rejet de l'Évangile du Christ auront à répondre de bien plus que de leur méchanceté envers les frères du Roi. Et, d'un autre côté, ceux qui entoureront l'Agneau de la gloire céleste le feront à un titre bien différent de celui que leurs œuvres peuvent leur apporter.

Bref, il n'y a pas un seul trait de la scène, pas un seul fait historique, pas un seul point du récit qui ne s'oppose à l'idée d'un jugement général. Et non seulement cela, mais plus nous étudions l'Écriture, plus nous connaissons les voies de Dieu ; plus nous connaissons sa nature, son caractère, ses desseins, ses conseils, ses pensées ; plus nous connaissons le Christ, sa personne, son œuvre, sa gloire ; plus nous connaissons l'Église, sa position devant Dieu en Christ, sa plénitude, son acceptation parfaite en Christ ; plus nous étudions attentivement l'Écriture ; plus nous la méditons profondément ; plus nous devons être convaincus qu'il ne peut y avoir de jugement général.

Qui, connaissant Dieu, pourrait supposer qu'il justifierait son peuple aujourd'hui et le jugerait demain ? Qu'il effacerait ses transgressions aujourd'hui et le jugerait selon ses œuvres demain ? Qui, connaissant notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, pourrait supposer qu'il jugerait un jour son Église, son corps, son épouse, devant le tribunal, en compagnie de tous ceux qui sont morts dans leurs péchés ? Serait-il possible qu'il vienne en jugement avec son peuple pour des péchés et des iniquités dont il a dit : « **Je ne me souviendrai plus !** »

Mais cela suffit. Nous espérons sincèrement que le lecteur est désormais pleinement convaincu qu'il n'existe pas, et qu'il ne peut y avoir, de résurrection générale, ni de jugement général.

Nous ne pouvons pas aborder le jugement décrit dans Apocalypse 20 v. 11 à 15 plus en détail, que de dire qu'il s'agit d'une scène postmillénariste, qui inclut tous les méchants morts, depuis l'époque de Caïn jusqu'au dernier apostat de la gloire millénaire.

Il n'y en aura pas un seul qui n'ait subi la peine de mort, pas un seul dont le nom ait été inscrit dans le livre sacré de la vie, pas un seul qui ne soit jugé selon ses propres actes, pas un seul qui ne passe des terribles réalités du grand trône blanc aux horreurs et aux tourments éternels de l'étang ardent de feu et de soufre. Quelle horreur ! Quelle horreur !

Ô lecteur, que répondez-vous à ces choses ? Croyez-vous sincèrement en Jésus ? Êtes-vous lavé par son précieux sang ? Êtes-vous protégé en lui du jugement à venir ? Sinon, permettez-moi de vous supplier dès maintenant, avec toute la tendresse et le sérieux, de fuir, dès maintenant, la colère à venir !

Tournez-vous vers Jésus, qui vous accueille maintenant et vous présente à Dieu dans toute la valeur de son œuvre expiatoire et dans toute la gloire de son nom incomparable.

Chapitre six

Le reste Juif.

Matthieu 24 v. 1 à 44 fait partie de l'un des discours les plus profonds et les plus complets jamais entendus : un discours qui aborde, dans toute son étendue, le destin du reste juif, l'histoire de la chrétienté et le jugement des nations. Nous avons déjà abordé ce dernier sujet. Il nous reste maintenant à examiner le reste d'Israël et l'histoire du christianisme professant, qu'il soit authentique ou apocryphe.

Commençons par examiner le reste Juif.

Pour comprendre Matthieu 24 v. 1 à 44, il nous faudra nous mettre à la place de ceux à qui notre Seigneur s'adressait à ce moment-là. Si nous tentons d'intégrer dans ce discours la lumière qui brille dans l'Épître aux Éphésiens, nous ne ferons que nous embrouiller et passer à côté de l'enseignement solennel du passage qui s'offre maintenant à nous. Nous n'y trouverons rien concernant l'Église de Dieu, le corps du Christ.

L'enseignement de notre Seigneur est divinement parfait, et nous ne pouvons donc, un seul instant, y imaginer quoi que ce soit de prématuré. Mais il serait prématuré d'aborder un sujet qui, jusqu'alors, était caché en Dieu. La grande vérité de l'Église ne pouvait être dévoilée avant que le Christ, retranché comme Messie, n'ait pris place à la droite de Dieu et envoyé le Saint-Esprit pour former par sa présence le corps unique, composé de Juifs et de Gentils.

Nous n'entendons rien de tout cela dans Matthieu 24. Nous sommes entièrement en terrain juif, entourés de circonstances et d'influences juives. Le décor et les allusions sont tous purement juifs. Tenter d'appliquer ce passage à l'Église reviendrait à passer complètement à côté de l'objectif de notre Seigneur et à fausser la position réelle de l'Église de Dieu. Plus nous examinerons attentivement l'Écriture, plus nous verrons clairement que les personnes auxquelles s'adresse le Seigneur ont un point de vue juif et se trouvent en terrain juif, qu'il s'agisse de ces

mêmes personnes auxquelles notre Seigneur s'adressait alors, ou de celles qui occuperont le même terrain à la fin, lorsque l'Église aura complètement quitté la scène.

Examinons le passage.

À la fin de Matthieu 23, notre Seigneur résume son appel aux dirigeants de la nation juive par ces paroles d'une solennité redoutable : « Remplissez donc la mesure de vos pères. Serpents, race de vipères ! Comment échapperez-vous à la damnation de l'enfer ? C'est pourquoi voici, je vous envoie des prophètes, des sages et des scribes. Vous tuerez et crucifierez les uns, vous fouetterez les autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville.

Afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'à celui de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur cette génération. Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule ?

Elle rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! Voici, votre maison vous sera laissée déserte. Car je vous le dis, vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (versets 32 à 39).

Ainsi s'achève le témoignage du Messie à la nation apostate d'Israël. Tous les efforts que l'amour, même divin, pouvait déployer avaient été tentés, et tentés en vain. Des prophètes avaient été envoyés et lapidés ; les messagers, les uns après les autres, avaient plaidé, raisonné, averti et supplié ; mais en vain. Leurs paroles puissantes étaient tombées dans l'oreille d'un sourd et dans des cœurs endurcis. La seule réponse apportée à tous ces messagers fut la flagellation, la lapidation et la mort.

Finalement, le Fils lui-même fut envoyé, accompagné de cette touchante déclaration : « Peut-être révéleront-ils mon Fils en le voyant ». L'ont-ils vraiment vu ? Hélas ! Non. À sa vue, il n'avait aucune beauté qui les aurait poussés à le désirer. La fille de Sion n'avait aucun cœur pour son Roi.

La vigne était sous le contrôle de vignerons méchants qui voulaient la garder pour eux : « Les vignerons se dirent entre eux : Voici l'héritier, venez, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous ».

Voilà pour ce qui est de la condition morale d'Israël, au vu de laquelle notre Seigneur prononça ces paroles particulièrement terribles citées plus haut ; puis, « Il sortit et quitta le temple ». Nous savons combien il était réticent à agir ainsi ; car, béni soit son nom, chaque fois qu'il quitte un lieu de miséricorde ou entre dans un lieu de jugement, il avance d'un pas lent et mesuré.

Témoin le départ de la gloire, dans les premiers chapitres d'Ézéchiél : « Alors la gloire de l'Éternel se retira du seuil de la maison et se tint au-dessus des chérubins. Les chérubins levèrent leurs ailes et s'élevèrent de terre sous mes yeux. Lorsqu'ils sortirent, les roues les accompagnèrent, et chacun se tint à l'entrée de la porte orientale de la maison de l'Éternel ; et la gloire du Dieu d'Israël était au-dessus d'eux » (Ézéchiél 10 v. 18 et 19).

« Les chérubins déployèrent leurs ailes, et les roues à côté d'eux ; et la gloire du Dieu d'Israël était au-dessus d'eux. La gloire de l'Éternel s'éleva du milieu de la ville, et se tint sur la montagne qui est à l'orient de la ville » (Ézéchiél 11 v. 22 et 23).

Ainsi, d'un pas lent et mesuré, la gloire du Dieu d'Israël quitta la maison de Jérusalem. Dieu s'attarda près de cet endroit, hésitant à partir.* Il était venu, avec un empressement aimant, de tout son cœur et de toute son âme, pour habiter au milieu de son peuple, pour trouver refuge au sein même de son assemblée ; mais il fut contraint de partir par leurs péchés et leurs iniquités. Il aurait voulu rester ; mais c'était impossible ; et pourtant, par la manière même de son départ, il prouva combien il était réticent à partir.

* « Contrairement à ce départ réticent, son entrée spontanée dans le tabernacle (Exode 40 v. 34) et dans le temple (2 Chroniques 7 v. 1). À peine la demeure fut-elle prête qu'il descendit pour l'occuper et la remplir de sa gloire. Il fut aussi prompt à entrer qu'il fut lent à partir.

Et non seulement cela, mais avant même la fin du livre d'Ézéchiél, nous voyons la gloire revenir ; et « Dieu Shammah » est gravé en caractères éternels sur les portes de la cité bien-aimée. Rien ne change l'affection de Dieu. Celui qu'il aime, et comme il aime, il l'aime jusqu'à la fin. « Le même hier, aujourd'hui et éternellement ! »

Il n'en fut pas autrement avec Dieu Messie, en Matthieu 23. En témoignent ses paroles touchantes : « **Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !** » C'est là que résidait le profond secret : « Je l'ai voulu ». Tel était le cœur de Dieu. « Vous ne l'avez pas voulu ». Tel était le cœur d'Israël.

Lui aussi, comme la gloire du temps d'Ézéchiél, fut chassé ; mais non, béni soit son nom, sans laisser une parole qui constitue le précieux fondement de l'espérance quant aux jours meilleurs à venir, lorsque la gloire reviendra et que la fille de Sion accueillera son Roi avec joie : « **Béni soit celui qui vient au nom de l'Éternel** ».

Mais, jusqu'à l'aube radieuse, ténèbres, désolation et ruine constituent le fond de l'histoire d'Israël. Ce que les dirigeants cherchaient à éviter par le rejet du Christ s'abattit sur eux, dans une réalité aussi cruelle qu'effroyable : « *Les Romains viendront et nous enlèverons notre ville et notre nation !* »

Avec quelle littéralité et quelle solennité cela s'accomplit ! Hélas ! Leur ville et leur nation avaient déjà disparu, et le geste significatif de Jésus, rapporté dans Matthieu 24 v. 1, ne fut qu'une sentence péremptoire et une désolation pour tout le système juif : « **Jésus sortit et quitta le temple** ». L'affaire était désespérée. Tout devait être abandonné. Une longue période de ténèbres et de tristesse devait s'abattre sur la nation aveuglée, une période qui culminera dans la « grande tribulation » qui précédera l'heure de la délivrance finale.

Mais, comme au temps d'Ézéchiél, certains soupiraient et pleuraient sur les péchés et les souffrances de la nation, de même, à l'époque de Matthieu 24, il y avait un reste d'âmes pieuses qui s'attachaient au Messie rejeté. Ils nourrissaient le vif espoir de la rédemption et de la restauration d'Israël.

Leurs perceptions étaient certes très floues et leurs pensées confuses. Néanmoins, leurs cœurs, touchés par la grâce divine, palpitaient au Messie et ils étaient pleins d'espoir quant à l'avenir d'Israël.

Il est de la plus haute importance que le lecteur reconnaisse et comprenne la position de ce reste, et que c'est de lui que notre Seigneur s'occupe dans son merveilleux discours sur le mont des Oliviers. Supposer un instant que les personnes ici adressées, étaient en terrain chrétien, reviendrait à abandonner toute conception authentique du christianisme et à ignorer un groupe dont l'existence est reconnue à travers les Psaumes, les Prophètes et diverses parties du Nouveau Testament.

Il y avait, et il y a toujours « un reste selon l'élection de la grâce ». Citer les passages qui présentent l'histoire, les souffrances, les expériences et les exercices de ce reste exigerait un volume, et nous ne le tenterons donc pas ; mais nous souhaitons vivement que le lecteur saisisse l'idée que ce reste pieux est représenté par la poignée de disciples rassemblés autour de notre Seigneur sur le mont des Oliviers. Nous sommes convaincus que si l'on ne le perçoit pas, on perdra la véritable portée, la portée et l'application de ce remarquable discours.

Jésus sortit du temple. Ses disciples s'approchèrent pour lui en montrer les constructions. Jésus leur dit : « Ne voyez-vous pas tout cela ? Je vous le dis en vérité, il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée » (Matthieu 24 v. 2). Comme il était assis sur la montagne des Oliviers, les disciples s'approchèrent de lui en particulier, et lui dirent : « Dis-nous, quand cela arrivera-t-il ? Quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ? » (ou âge, aionos).

Les disciples étaient, naturellement, préoccupés par des objets et des attentes terrestres et juives : le temple et ses environs. Il est important de garder cela à l'esprit si nous voulons comprendre leur question et la réponse de notre Seigneur. Leurs pensées ne dépassaient pas encore l'aspect terrestre. Ils attendaient l'instauration du royaume, la gloire du Messie, l'accomplissement des promesses faites aux pères.

Ils n'avaient pas encore pleinement saisi le fait solennel et capital que le Messie allait être « retranché et n'avoir rien » (Daniel 9 v. 26).

Certes, le Maître béni avait, de temps à autre, cherché à préparer leurs esprits à cet événement solennel. Il les avait fidèlement avertis des ténèbres qui s'amoncèleraient sur son chemin. Il leur avait annoncé que le Fils de l'homme serait livré aux païens pour être moqué, flagellé et crucifié.

Mais ils ne le comprenaient pas. De telles paroles leur semblaient obscures, dures et incompréhensibles ; et leurs cœurs restaient attachés à l'espoir d'une restauration et d'une bénédiction nationales. Ils aspiraient à voir l'étoile de Jacob s'élever. Leurs esprits étaient emplis d'une attente profonde quant au rétablissement du royaume d'Israël. Ils ignoraient encore – comment le sauraient-ils ? – ce qui allait résulter du rejet et de la mort du Messie.

Le Seigneur avait sans doute parlé de construire une assemblée ; mais quant à la position et aux privilèges de cette assemblée, sa vocation, son statut, ses espoirs, ils ignoraient absolument tout. L'idée d'un corps composé de Juifs et de Gentils, unis par le Saint-Esprit à un Chef vivant et glorifié dans les cieux, n'avait jamais effleuré, comment aurait-elle pu effleurer leur esprit ? Le mur de séparation était toujours debout ; et l'un d'entre eux – le plus important d'entre eux – dut, longtemps après, apprendre, non sans peine, à admettre l'idée même d'admettre les Gentils dans le royaume.

Tout cela, nous le répétons, doit être pris en compte si nous voulons bien lire la réponse de notre Seigneur à la question concernant sa venue et la fin des temps. Du début à la fin de cette réponse, il n'y a pas une seule syllabe concernant l'Église en tant que telle. Jusqu'au verset 14, il passe à la fin, donnant un aperçu rapide des événements qui se produiront parmi les nations.

« Prenez garde, dit-il, que personne ne vous séduise. Car plusieurs viendront sous mon nom, disant : C'est moi qui suis le Christ. Et ils séduiront beaucoup de gens. Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres. Gardez-vous d'être troublés, car il faut que ces choses arrivent.

Mais ce ne sera pas encore la fin. Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume ; il y aura des famines, des pestes et des tremblements de terre, en divers lieux.

Tout cela ne sera que le commencement des douleurs. Alors on vous livrera aux tourments, et on vous fera mourir ; et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom. Alors beaucoup seront scandalisés, se trahiront et se haïront les uns les autres. Plusieurs faux prophètes s'élèveront et séduiront beaucoup de gens. Et parce que l'iniquité aura augmenté, l'amour du plus grand nombre se refroidira. Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. Et cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier. pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin » (Matthieu 24 v. 4 à 14).

Nous avons ici un aperçu très complet de toute la période, depuis le moment où notre Seigneur parlait jusqu'au temps de la fin. Mais le lecteur devra garder à l'esprit qu'il existe un intervalle inaperçu – une parenthèse, une rupture – dans cette période, durant laquelle se dévoile le grand mystère de l'Église.

Cet intervalle, cette rupture, est entièrement passé sous silence dans ce discours, car le temps n'était pas encore venu pour son développement. Il était encore « caché en Dieu » et ne pouvait être dévoilé avant que le Messie ne soit finalement rejeté, retranché de la terre et élevé dans la gloire. Tout ce discours devait trouver son accomplissement complet et parfait, bien que l'Église n'ait jamais été évoquée. Car, ne l'oublions jamais, l'Église ne fait pas partie des voies de Dieu envers Israël et la terre.

Quant à l'allusion, au verset 14, à la prédication de l'Évangile, il ne faut pas supposer qu'il s'agisse de « l'Évangile glorieux de la grâce de Dieu », tel que prêché par Paul. Il est intitulé « cet Évangile du royaume » ; et, de plus, il doit être prêché, non pas pour rassembler l'Église, mais « en témoignage à toutes les nations ». Il ne faut pas confondre les choses que Dieu, dans son infinie sagesse, a créées différentes.

Il ne faut pas confondre l'Église et le Royaume, ni l'Évangile de la grâce de Dieu avec l'Évangile du Royaume. Les deux choses sont parfaitement distinctes ; et si nous les confondons, nous ne comprendrons ni l'une ni l'autre. De plus, nous tenons à insister auprès du lecteur sur la nécessité absolue de saisir la coupure, la parenthèse, l'intervalle inaperçu où s'insère le grand mystère de l'Église. Si cela n'est pas clairement perçu, Matthieu 24 est incompréhensible.

Poursuivons le discours de notre Seigneur.

Au verset 15, il semble rappeler ses auditeurs à un point très précis, familier à un croyant juif, du fait de l'allusion de Daniel : « **Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, annoncée par le prophète Daniel, établie en lieu saint (que celui qui lit fasse attention), alors, que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes. Que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui sera aux champs ne retourne pas en arrière pour prendre ses vêtements... Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni un jour de sabbat. Car alors, la détresse sera si grande qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais** ».

Tout cela est on ne peut plus clair. La citation de Daniel 12 en fixe l'application sans équivoque. Elle prouve qu'il ne s'agit pas du siège de Jérusalem sous Titus ; car nous lisons dans Daniel 12 : « **En ce temps-là, ton peuple sera délivré** » ; et, de toute évidence, il ne fut pas délivré à l'époque de Titus. Non ; il s'agit du temps de la fin. La scène se déroule à Jérusalem. Les personnes auxquelles il est adressé et contemplé sont des croyants juifs, le reste pieux d'Israël, dans la grande tribulation, après le départ de l'Église. Comment peut-on imaginer que les personnes ici instruites soient considérées comme étant sur le terrain de l'Église ? Quelle force y aurait-il à une telle allusion à l'hiver ou au jour du sabbat ?

Puis, encore : « **Si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou qu'il est là, ne le croyez pas... S'il vous dit : Le voici dans le désert, n'y allez pas ; le voici dans les chambres secrètes, ne le croyez pas** ». Comment de telles paroles pourraient-elles s'appliquer à ceux qui sont chargés d'attendre le Fils de Dieu du ciel, et qui savent qu'avant son retour sur terre, ils l'auront rencontré sur les nuées et seront retournés avec lui à la maison du Père ?

Un chrétien, instruit dans sa véritable espérance, pourrait-il être trompé par des personnes affirmant que le Christ est ici ou là, dans le désert ou dans les chambres secrètes ? Impossible. Un tel homme attend l'Époux venu du ciel ; et il sait qu'il est totalement exclu que le Christ apparaisse sur cette terre sans entraîner tout son peuple avec lui.

Ainsi, la simple vérité règle tout ; et tout ce que nous voulons, c'est être simple en la recevant. Le chrétien le plus simple sait très bien que son Seigneur ne lui apparaîtra pas comme un éclair, mais comme l'étoile brillante du matin, et il comprend donc que Matthieu 24 ne peut pas s'appliquer à l'Église, bien que très certainement l'Église puisse l'étudier avec intérêt et profit, comme elle peut le faire pour toutes les autres Écritures prophétiques ; et, pouvons-nous ajouter, l'intérêt sera d'autant plus intense, et le profit d'autant plus profond, dans la mesure où nous verrons la véritable application de ces Écritures.

Le manque de place nous empêche d'approfondir la suite de ce merveilleux discours. Mais plus chaque phrase est examinée attentivement, plus chaque circonstance est pesée, plus nous constatons clairement que les personnes auxquelles il est adressé ne se trouvent pas sur un terrain chrétien. La scène tout entière est terrestre et juive, et non céleste et chrétienne.

De nombreuses instructions sont fournies à ceux qui se trouveront bientôt dans la situation envisagée ici ; et rien n'est plus clair que le paragraphe entier, du verset 15 au verset 42, se réfère à la période qui s'écoulera entre l'enlèvement des saints et l'apparition du Fils de l'homme.

Certains auront peut-être du mal à comprendre le verset 34 : « Cette génération ne passera point que tout cela n'arrive ». Mais il faut se rappeler que le mot « génération » est constamment utilisé dans les Écritures dans un sens moral. Il ne se limite pas à un certain nombre de personnes vivant à l'époque, mais englobe l'ensemble de la race humaine.

Dans le passage qui nous occupe, il s'applique simplement à la race juive ; mais la formulation laisse la question du temps entièrement ouverte, afin que le cœur soit toujours prêt pour la venue du Seigneur. Rien dans les Écritures ne vient perturber l'attente constante de ce grand événement.

Au contraire, chaque parabole, chaque figure, chaque allusion est formulée de manière à inciter chacun à attendre le retour du Seigneur de son vivant, tout en laissant une marge pour l'allongement du temps, selon la grâce patiente d'un Dieu Sauveur.

Chapitre sept

La Chrétienté.

Quelles pensées et sentiments variés éveillent l'âme à la seule évocation du mot « chrétienté » ! C'est un mot terrible. Il nous présente d'emblée cette vaste masse de personnes baptisées qui se disent Église de Dieu, mais ne l'est pas ; qui se disent christianisme, mais ne l'est pas.

La chrétienté est une anomalie sombre et terrible. Elle n'est ni l'une ni l'autre. Elle n'est ni « le Juif, ni le Gentil, ni l'Église de Dieu ». C'est un mélange mystérieux et corrompu, une malformation spirituelle, le chef-d'œuvre de Satan, le corrupteur de la vérité divine et le destructeur des âmes humaines, un piège, une pierre d'achoppement, la plus sombre tache morale de l'univers de Dieu.

C'est la corruption de ce qu'il y a de meilleur, et donc la pire des corruptions. C'est ce que Satan a fait de la profession de christianisme. C'est bien pire que le judaïsme ; pire de loin que toutes les formes les plus sombres du paganisme, car il jouit d'une lumière plus grande et de privilèges plus riches, professe la plus haute profession et occupe la plus haute place. Enfin, c'est cette apostasie effroyable qui mérite les jugements les plus sévères de Dieu – la lie la plus amère dans la coupe de sa juste colère.

Il est vrai, Dieu soit béni, qu'il existe quelques noms, même dans la chrétienté, qui, par grâce, n'ont pas souillé leurs vêtements. On trouve quelques braises brillantes parmi les cendres fumantes, des pierres précieuses parmi les terribles débris .

Mais quant à la masse de la profession chrétienne à laquelle s'applique le terme « chrétienté », rien ne saurait être plus effroyable, que l'on pense à sa condition présente ou à son avenir.

Nous doutons que les chrétiens aient généralement une conscience adéquate du véritable caractère et de la fin inévitable de ce qui les entoure.

S'ils l'avaient, cela leur inspirerait une conscience solennelle et les ferait ressentir le besoin urgent de se démarquer, dans une sainte séparation, des voies de la chrétienté et de témoigner clairement contre son esprit et ses principes.

Mais revenons au profond discours de notre Seigneur sur le mont des Oliviers, où, comme nous l'avons déjà observé, il aborde le sujet de la profession chrétienne. Il le fait en trois paraboles distinctes : celle du domestique ; celle des dix vierges ; et celle des talents. Dans chacune d'elles, nous retrouvons les deux choses mentionnées plus haut : l'authentique et l'aberrant ; le vrai et le faux ; la lumière et les ténèbres ; ce qui vient du Christ et ce qui vient de Satan ; ce qui appartient au ciel et ce qui émane de l'enfer.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les trois paraboles qui incarnent, dans leur bref contenu, une vaste mine d'instructions des plus solennelles et des plus pratiques.

Lisez Matthieu 24 v. 45 à 47 : « Quel est donc le serviteur fidèle et prudent, que son maître a établi sur ses gens pour leur donner la nourriture au temps convenable ? Heureux ce serviteur que son maître, à son arrivée, trouvera faisant ainsi ! Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens ».

Nous avons donc ici à la fois la source et l'objet de tout ministère dans la maison de Dieu : « Celui que son maître a établi chef ». Telle est la source. « Pour leur donner la nourriture au temps convenable ». Tel est l'objet.

Ces choses sont de la plus haute importance et méritent la plus profonde réflexion du lecteur. Tout ministère dans la maison de Dieu, que ce soit à l'époque de l'Ancien ou du Nouveau Testament, est d'ordre divin.

L'Écriture ne reconnaît aucune autorité humaine pour nommer à un ministère. Il n'existe pas non plus de ministère auto-constitué. Nul autre que Dieu ne peut créer ou nommer un ministre, quel qu'il soit.

Ainsi, à l'époque de l'Ancien Testament, Dieu nomma Aaron et ses fils à la prêtrise ; et si un étranger osait s'immiscer dans les fonctions du saint office, il devait être mis à mort. Le roi lui-même n'osait pas toucher à l'encensoir sacerdotal, car il est rapporté d'Ozias, roi de Juda, que :

« lorsqu'il était fort, son cœur s'enfla jusqu'à sa perte ; car il pécha contre l'Éternel, son Dieu, et entra dans le temple de l'Éternel pour brûler de l'encens sur l'autel des parfums. Le sacrificateur Azaria entra après lui, et avec lui quatre-vingts prêtres de l'Éternel, des hommes vaillants. Ils résistèrent au roi Ozias et lui dirent : Il ne t'appartient pas, Ozias, de brûler de l'encens à l'Éternel, mais aux prêtres, fils d'Aaron, consacrés pour brûler de l'encens. Sors du sanctuaire, car tu as péché ; et cela ne sera pas pour toi un honneur de la part de l'Éternel, Dieu. ... Le roi Ozias fut lépreux jusqu'au jour de sa mort » (2 Chroniques 26).

Tel fut le résultat solennel, la terrible conséquence de l'intrusion audacieuse de l'homme dans ce qui était entièrement de nature divine. Cela n'a-t-il pas de voix pour la chrétienté ? Assurément. C'est un avertissement. **Cela exhorte l'Église professante, avec un accent qui ne trompe pas, à se méfier de toute intrusion humaine dans un domaine qui n'appartient qu'à Dieu.**

« Tout souverain sacrificateur pris d'entre les hommes est établi pour (non par) les hommes dans les choses qui concernent Dieu, afin d'offrir des offrandes et des sacrifices pour les péchés. ... Et personne ne s'attribue cet honneur, s'il n'est appelé (non par les hommes, mais) de Dieu, comme le fut Aaron » (Hébreux 5).

Ce principe de nomination divine ne se limitait pas à la haute et sainte fonction du tabernacle. Nul n'osait toucher à la plus insignifiante partie de cette structure sacrée sans l'autorisation directe de Dieu : « L'Éternel parla à Moïse, et dit : Vois, j'ai appelé Betsaleel, fils d'Uri, fils de Hur, de la tribu de Juda » (Exode 31 v. 2). Betsaleel ne pouvait pas non plus choisir ses compagnons de travail, ni désigner qui il voulait pour l'œuvre, pas plus qu'il ne pouvait se choisir ou se désigner lui-même. Non ; cela aussi était divin. « Et moi », dit Dieu, « voici, j'ai donné avec lui Oholiab ». Ainsi, Oholiab, comme Betsaleel, tenait sa mission directement de Dieu lui-même, seule véritable source de toute autorité ministérielle.

Il n'en était pas autrement pour la fonction et le ministère prophétiques. Dieu seul pouvait créer, former et envoyer un prophète. Hélas ! Il y en eut dont Dieu dut dire : « Je ne les ai pas envoyés, et pourtant ils coururent ». C'étaient des intrus impies dans le domaine de la prophétie, tout comme dans celui de la prêtrise ; mais tous s'attiraient le jugement de Dieu.

Et ne pouvons-nous pas nous demander : ce grand principe a-t-il changé ? Le ministère a-t-il été détourné de son fondement ancien ? Le courant vivant a-t-il été détourné de sa source divine ? Est-il vrai que cette institution plus précieuse et plus glorieuse ait été dépouillée de ses nobles dignités ?

Est-il possible qu'à l'époque du Nouveau Testament, le ministère ait été déchu de son excellence divine ? Est-il devenu une simple nomination humaine ? L'homme peut-il nommer son prochain, ou se nommer lui-même, à une branche particulière du ministère dans la maison de Dieu ?

Quelle réponse apporter à ces questions ? Sans aucun doute, Dieu merci ; mais un non catégorique et catégorique ! Le ministère était, est et sera toujours divin ; divin dans sa source ; divin dans sa nature ; divin dans chacun de ses traits et de ses principes : « Il y a diversité de dons, mais le même Esprit. Et il y a diversité d'administration, mais le même Seigneur. Et il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous » (1 Corinthiens 12 v. 4 à 6).

Mais maintenant, Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme il l'a voulu : « Et Dieu a établi les uns dans l'Église : premièrement, les apôtres ; deuxièmement, les prophètes ; troisièmement, les docteurs ; ensuite, les miracles ; ensuite, les dons de guérisons, de secours, de gouvernements, et la diversité des langues » (versets 18 et 28).

« Mais à chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don de Christ. C'est pourquoi il dit : Étant monté en haut, il a emmené des captifs, et a fait des dons aux hommes... Et il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite de Christ » (Éphésiens 4 v. 7 à 13).

C'est là que réside la source majestueuse de tout ministère dans l'Église de Dieu, du début à la fin, depuis les fondations posées dans la grâce jusqu'à la pierre angulaire, dans la gloire. Ce ministère est divin et céleste, et non humain ou terrestre.

Il n'est ni de l'homme ni par l'homme, mais de Jésus-Christ et de Dieu le Père qui l'a ressuscité des morts, et par la puissance du Saint-Esprit (voir Galates 1). L'Écriture ne reconnaît aucune autorité humaine dans aucune branche du ministère de l'Église. S'il s'agit d'un don, il est clairement affirmé qu'il s'agit du « don du Christ ». S'il s'agit d'une fonction assignée, il nous est dit, avec la même clarté et la même insistance, que « Dieu a établi les membres ». S'il s'agit d'une charge locale, qu'il s'agisse d'ancien ou de diacre, elle est entièrement de nature divine, par les mains ou les délégués apostoliques.

Tout cela est si clair, si distinct, si palpable, à la surface même des Écritures, qu'il suffit de demander : « Comment lis-tu ? » Et plus nous approfondissons ces aspects – plus l'Esprit éternel nous guide dans les profondeurs précieuses de l'inspiration – plus nous serons convaincus que le ministère, dans tous ses domaines et toutes ses branches, est divin par sa source, sa nature et ses principes.

Cette vérité transparaît pleinement dans les Épîtres ; mais nous en trouvons le germe dans les paroles de notre Seigneur en Matthieu 25 v. 45 : « **Que son maître a établi sur sa maison** ». La maison appartient au Seigneur, et lui seul peut nommer les serviteurs, et il le fait selon sa volonté souveraine.

L'objectif du ministère est tout aussi clair, tel qu'il est énoncé dans cette parabole et développé dans les Épîtres : « **Leur donner la nourriture au temps convenable** ». « **Pour l'édification du corps du Christ** » ; « **afin que l'Église reçoive l'édification** ». C'est ce qui est cher au cœur aimant de Jésus. Il désire que sa famille soit parfaite, que son Église soit édifiée, que son corps soit nourri et chéri. À cette fin, il accorde des dons, les entretient dans l'Église et les entretiendra jusqu'à ce qu'ils ne soient plus nécessaires.

Mais hélas ! il y a un côté sombre à ce tableau. Nous devons nous y préparer, car nous avons devant nous l'image de la chrétienté. S'il existe un « **serviteur fidèle, sage et béni** », il existe aussi un « **serviteur méchant** » qui « **dit en son cœur : Mon maître tarde à venir** ». Remarquez bien ceci : c'est dans le cœur du serviteur méchant que naît la pensée du retard de la venue. Et quel en est le résultat ? « **Il se mettra à frapper ses compagnons de service, à manger et à boire avec les ivrognes** ».

L'histoire de la chrétienté en a donné un exemple terrible, inutile de le dire.

Au lieu d'un véritable ministère émanant du Chef ressuscité et glorifié dans les cieux, et favorisant l'édification du corps, la bénédiction des âmes et la prospérité de la maison, il existe une fausse autorité cléricale, un pouvoir arbitraire, une domination sur l'héritage de Dieu, une quête des richesses et du pouvoir de ce monde, des aises charnelles, des plaisirs personnels et une glorification personnelle, une domination sacerdotale sous ses formes innombrables et ses conséquences pratiques.

Le lecteur fera bien d'appliquer son cœur à la compréhension de ces choses. Il lui faudra saisir, avec clarté et force, la distinction entre cléricalisme humain et ministère divin. L'un est une prétention profondément humaine ; l'autre, une institution purement divine. Le premier trouve sa source dans le cœur mauvais de l'homme ; le second dans un Sauveur ressuscité et exalté, qui, ressuscité des morts, a reçu des dons pour les hommes et les a répandus sur son Église, selon sa volonté.

Ceci est un fléau et une malédiction véritables ; ceci, une bénédiction divine pour les hommes. En bref, ceci, dans son principe fondamental, découle du ciel et y conduit ; cela, dans son principe fondamental, découle de l'enfer et y conduit à nouveau.

Tout cela est des plus solennels et devrait exercer une profonde influence sur nos âmes. Un jour viendra où le Seigneur Christ traitera, avec une justice sommaire, ce que l'homme a osé établir dans sa maison. Nous ne parlons pas d'individus, même s'il est certainement très grave et terrible pour quiconque de mettre la main sur ce qui est sur le point d'être jugé, mais nous parlons d'un système positif.

D'un grand principe qui, en un courant profond et obscur, traverse l'Église professante de long en large – nous parlons du cléricalisme et des intrigues de prêtres, sous toutes leurs formes et dans toutes leurs ramifications. Contre cette chose terrible, nous mettons solennellement en garde nos lecteurs.

Aucun langage humain ne peut en décrire le mal, ni exprimer adéquatement la profonde bénédiction de tout véritable ministère dans l'Église de Dieu.

Le Seigneur Jésus non seulement accorde des dons ministériels, mais, dans sa grâce merveilleuse, il récompensera abondamment l'exercice fidèle et assidu de ces dons. Mais quant à ce que l'homme a établi, nous lisons son destin dans ces paroles brûlantes : « **Le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, il le mettra en pièces et lui donnera sa part avec les hypocrites ; là seront les pleurs et les grincements de dents** ».

Que le Seigneur miséricordieux délivre ses serviteurs et son peuple, de toute participation à cette grande méchanceté perpétrée au sein même de celle qui se nomme l'Église de Dieu. Et, d'autre part, puisse-t-il les amener à comprendre, à apprécier et à exercer ce ministère véritable, précieux et divin qui émane de lui-même et est destiné, dans son amour infini, à la véritable bénédiction et à la croissance de cette Église si chère à son cœur.

Nous courons un danger, un très grand danger, en cherchant (et nous le devrions assurément) à nous tenir à l'écart du fléau du cléricalisme, de tomber dans l'extrême opposé du mépris du ministère.

Il faut se garder soigneusement de cela. Nous devons toujours garder à l'esprit que le ministère proprement dit dans l'Église vient de Dieu. Sa source est divine. Sa nature est céleste et spirituelle. Son objet est l'appel, l'édification de l'Église de Dieu.

Notre Seigneur Christ transmet les dons variés, évangélistes, pasteurs et enseignants. Il détient le grand réservoir des dons spirituels. Il ne l'a jamais abandonné et ne l'abandonnera jamais. Malgré tout ce que Satan a accompli dans l'Église professante ; malgré tous les agissements de « ce mauvais serviteur » ; malgré toutes les audaces de l'homme qui s'arrogent une autorité qui ne lui appartient en aucune façon ; malgré tout cela, notre Seigneur ressuscité et glorifié « a les sept étoiles ».

Il possède tous les dons ministériels, le pouvoir et l'autorité. Lui seul peut faire de quiconque un ministre. Sans don, il ne peut y avoir de véritable ministère.

Il peut y avoir des suppositions creuses, des usurpations coupables, des affectations creuses, des paroles vaines ; mais pas un seul atome de ministère véritable, aimant et divin ne peut exister si ce n'est là où notre Seigneur souverain le veut bien.

Et même là où il le fait, ce don doit être « vivifié » et cultivé avec diligence, sinon son utilité ne sera pas « apparue à tous ». **Le don doit être exercé par la puissance du Saint-Esprit, sinon il ne servira pas le but divinement fixé.**

Mais nous anticipons plutôt ce qui nous attend dans la parabole des talents. Nous terminerons donc ici en rappelant simplement au lecteur que le sujet important sur lequel nous nous sommes penchés se rapporte directement à la venue de notre Seigneur, dans la mesure où tout véritable ministère s'exerce en vue de cet événement grandiose et glorieux.

Et non seulement cela, mais la contrefaçon, la corruption, le mal seront punis judiciairement lorsque le Seigneur Christ apparaîtra dans sa gloire.

Chapitre huit

Les Dix Vierges.

Nous abordons maintenant cette partie solennelle du discours de notre Seigneur où il présente le royaume des cieux sous l'image de « dix vierges ». L'enseignement contenu dans cette parabole, si importante et si intéressante, est d'une portée plus large que celle de la servante à laquelle nous avons déjà fait référence, car il englobe toute la profession chrétienne et ne se limite pas au ministère, qu'il soit intérieur ou extérieur. Il porte directement et clairement sur la profession chrétienne, vraie ou fausse.

« Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent à la rencontre de l'époux » (Matthieu 25 v. 1). Certains ont pensé que cette parabole se rapportait au reste juif ; mais cette idée ne semble pas corroborée, ni par le contexte ni par les termes employés.

Quant au contexte dans son ensemble, plus nous l'examinons de près, plus nous constatons clairement que la partie juive du discours se termine par Matthieu 24 v. 44. Ce passage est si distinct qu'il ne soulève aucune question. Tout aussi distinct est le passage chrétien, qui s'étend, comme nous l'avons vu, de Matthieu 24 v. 45 à Matthieu 25 v. 30 ; tandis que de Matthieu 25 v. 31 jusqu'à la fin, nous avons les Gentils.

Ainsi, l'ordre et la plénitude de ce merveilleux discours doivent frapper tout lecteur attentif. Il présente le Juif, le Chrétien et le Gentil, chacun sur son terrain distinct et selon ses propres principes distinctifs. Il n'y a aucune confusion entre les choses, aucune confusion entre des choses différentes. En un mot, l'ordre, la plénitude et l'étendue de ce profond discours sont divins et emplissent l'âme « d'émerveillement, d'amour et de louange ». Nous nous levons de l'étude de l'ensemble avec ces paroles de l'apôtre sur nos lèvres : « Ô profondeur des richesses, de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! » (Romains 11 v. 33).

Et puis, lorsque nous examinons les termes précis utilisés par notre Seigneur dans la parabole des dix vierges, nous devons voir qu'elle ne s'applique pas aux Juifs, mais aux chrétiens – elle s'applique à nous – elle fait entendre une voix et enseigne une leçon solennelle à l'auteur et au lecteur de ces lignes.

Appliquons-y nos cœurs.

« Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent à la rencontre de l'époux ».

Le christianisme primitif se caractérisait particulièrement par le fait indiqué ici, à savoir une sortie à la rencontre d'un époux attendu et de retour. Les premiers chrétiens étaient amenés à se détacher des réalités présentes et à partir, par l'esprit et les affections de leur cœur, à la rencontre du Sauveur qu'ils aimaient et attendaient. Il ne s'agissait pas, bien sûr, d'un départ d'un lieu à un autre ; il ne s'agissait pas d'un départ local, mais moral et spirituel. C'était l'évangélisation du cœur à la recherche d'un Sauveur bien-aimé dont le retour était attendu avec impatience jour après jour.

Il est impossible de lire les Épîtres aux différentes Églises sans constater que l'espérance du retour sûr et prochain du Seigneur gouvernait le cœur de son peuple bien-aimé dès les premiers temps : « Ils attendaient le Fils du ciel » (1 Tessaloniens 1 v. 10). Ils savaient qu'il viendrait les prendre et les emmènerait avec lui pour toujours ; et la connaissance et la puissance de cette espérance avaient pour effet de détacher leur cœur des choses présentes.

Leur brillante espérance céleste les a conduits à ne pas se laisser aller aux choses terrestres : « Ils attendaient le Sauveur ». Ils croyaient qu'il pouvait venir à tout moment, et que, par conséquent, les préoccupations de cette vie devaient être prises en charge et traitées pour l'instant – correctement, complètement, sans aucun doute – mais seulement, pour ainsi dire, sur la pointe des pieds de l'attente.

Tout cela est exprimé à nos cœurs, brièvement, mais clairement, par l'expression : « Ils allèrent à la rencontre de l'époux ». Cette expression ne saurait s'appliquer intelligemment au reste juif, car ils n'iront pas à la rencontre de leur Messie, mais, au contraire, ils resteront dans leur

position et au milieu de leurs circonstances jusqu'à ce qu'il vienne poser son pied sur le mont des Oliviers. Ils n'attendent pas que le Seigneur vienne les emmener de cette terre pour les rejoindre au ciel ; mais il viendra les délivrer sur leur propre terre et les y rendre heureux sous son règne paisible et béni pendant l'âge millénaire.

Mais l'appel des chrétiens était d'« aller de l'avant ». Ils sont censés être toujours en mouvement ; non pas s'installer sur la terre, mais partir avec de ferventes et saintes aspirations vers la gloire céleste à laquelle ils sont appelés, vers l'Époux céleste auquel ils sont fiancés et dont on leur apprend à attendre l'avènement prochain.

Telle est l'idée vraie, divine et normale de l'attitude et de l'état du chrétien. Et cette belle idée fut merveilleusement réalisée et mise en pratique par les premiers chrétiens. Mais hélas ! nous nous rappelons que nous avons affaire au faux comme au vrai dans la chrétienté. Il y a de l'ivraie comme du blé dans le royaume des cieux ; ainsi, nous lisons à propos de ces dix vierges que « cinq d'entre elles étaient sages et cinq folles ». Il y a le vrai et le faux, l'authentique et la contrefaçon, le réel et le creux, dans le christianisme professant.

Oui, et cela continuera jusqu'au temps de la fin, jusqu'à la venue de l'Époux. L'ivraie ne se changera pas en blé, ni les vierges folles en sages. Non, jamais. L'ivraie sera brûlée et les vierges folles exclues. Loin d'une amélioration progressive par les moyens actuellement en vigueur – la prédication de l'Évangile et les diverses actions bienfaites déployées sur le monde – nous constatons, à travers toutes les paraboles et l'enseignement de tout le Nouveau Testament, que le royaume des cieux présente un mélange déplorable de mal ; un processus de corruption ; une grave altération de l'œuvre de Dieu par l'ennemi ; une progression positive du mal dans les principes, dans la profession et dans la pratique.

Et tout cela continue jusqu'à la fin. Il y a des vierges folles à l'apparition de l'Époux. D'où viennent-elles, si tous doivent se convertir avant la venue du Seigneur ? Si tous doivent être amenés à la connaissance du Seigneur par les moyens actuellement en vigueur, comment se fait-il qu'à l'arrivée de l'Époux, il y ait autant de folles que de sages ?

Mais on dira peut-être qu'il ne s'agit là que d'une parabole, d'une figure. Certes, mais une figure de quoi ? Certainement pas d'un monde entier converti. Affirmer cela serait faire une grave insulte au livre sacré et traiter l'enseignement solennel de notre Seigneur d'une manière dont nous n'oserions pas traiter l'enseignement d'un autre mortel.

Non, lecteur, la parabole des dix vierges enseigne, sans l'ombre d'un doute, que lorsque l'Époux viendra, il y aura des vierges folles sur la scène, et il est clair que s'il y a des vierges folles, toutes ne peuvent pas avoir été converties auparavant. Un enfant peut comprendre cela. Nous ne voyons pas comment il est possible, ne serait-ce qu'en présence de cette parabole, de maintenir la théorie d'un monde converti avant la venue de l'Époux.

Mais examinons de plus près ces vierges folles. Leur histoire est pleine d'avertissements pour tous les chrétiens. Elle est très brève, mais terriblement complète : « Ces folles prirent leurs lampes et ne prirent pas d'huile ». Il y a la profession extérieure, mais pas de réalité intérieure – pas de vie spirituelle, pas d'onction – pas de lien vital avec la source de la vie éternelle, pas d'union avec le Christ. Il n'y a rien d'autre que la lampe de la profession et la mèche sèche d'une croyance nominale, théorique et fondamentale.

Ceci est particulièrement solennel. Cela pèse d'un poids immense sur cette masse immense de professions baptisées qui nous entoure, en ce moment, où il y a tant d'apparence extérieure, mais si peu de réalité intérieure. Tous se disent chrétiens. La lampe de la profession est visible dans chaque main ; mais oh ! combien peu ont l'huile dans leurs vases, l'esprit de vie en Jésus-Christ, le Saint-Esprit qui habite leur cœur !

Sans cela, tout est vain et sans valeur. On peut avoir la plus haute profession ; on peut avoir un credo des plus orthodoxes ; on peut être baptisé ; on peut recevoir la Sainte Cène ; être un membre régulier et dûment reconnu d'une communauté chrétienne ; être enseignant à l'école du dimanche ; être un ministre ordonné du culte ; on peut être tout cela, et ne posséder aucune étincelle de vie divine, aucun rayon de lumière céleste, aucun lien avec le Christ de Dieu.

Il y a quelque chose de particulièrement horrible dans l'idée d'avoir juste assez de religion pour tromper le cœur, endormir la conscience et ruiner l'âme – juste assez de religion pour donner un nom à la vie alors qu'on est mort – assez pour laisser quelqu'un sans Christ, sans Dieu et sans espoir dans le monde – assez pour soutenir l'âme avec une fausse confiance et la remplir d'une fausse paix, jusqu'à ce que l'Époux vienne, et alors les yeux s'ouvrent quand il est trop tard.

Il en est de même pour les vierges folles. Elles ressemblent beaucoup aux sages. Un observateur ordinaire ne verrait peut-être aucune différence, pour le moment. Elles partent toutes ensemble. Toutes ont des lampes. Et, de plus, toutes s'endorment, les sages comme les folles. Toutes se réveillent au cri de minuit et préparent leurs lampes. Jusqu'ici, aucune différence apparente. Les vierges folles allument leurs lampes – la lampe de leur profession, allumée par la mèche sèche d'une foi sans vie, théorique et nominale ; hélas ! une chose sans valeur – pire que sans valeur, une illusion fatale et destructrice.

Ici, la grande distinction – la large ligne de démarcation – apparaît avec une clarté effrayante, voire effroyable : « **Les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent** ». Cela prouve que leurs lampes étaient allumées ; car sans elles, elles ne pouvaient s'éteindre. Mais ce n'était qu'une lumière fausse, vacillante et passagère. Elle n'était pas alimentée par une source divine. C'était la lumière d'une simple profession de foi, alimentée par une croyance intellectuelle, qui durait juste assez longtemps pour se tromper eux-mêmes et les autres, et qui s'éteignait au moment même où ils en avaient le plus besoin, les laissant dans l'effroyable obscurité de la nuit éternelle.

« **Nos lampes s'éteignent** ». Terrible découverte ! « *L'Époux est proche, et nos lampes s'éteignent. Notre vaine profession de foi est rendue manifeste par la lumière de sa venue. Nous pensions que tout allait bien. Nous professons la même foi, avons la même forme de lampe, la même mèche.*

Mais hélas ! nous découvrons maintenant, avec une horreur indicible, que nous nous sommes trompés, qu'il nous manque la seule chose nécessaire : l'esprit de vie en Christ, l'onction du Saint, le lien vivant avec l'Époux.

Que ferons-nous ? Ô vous, vierges sages, ayez pitié de nous et partagez votre huile avec nous. Par pitié, donnez-nous une petite goutte de cette chose essentielle, afin que nous ne périssions pas à jamais ».

Ah ! tout cela est parfaitement vain. Personne ne peut donner de son huile à un autre. Chacun en a juste assez pour lui-même. De plus, on ne peut l'obtenir que de Dieu lui-même. Un homme peut donner la lumière, mais il ne peut pas donner l'huile. Cette dernière est le don de Dieu seul.

« Les sages répondirent : Non, de peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous. Allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles allaient en acheter, l'Époux arriva ; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée ».

Il est inutile de compter sur des amis chrétiens pour nous aider ou nous soutenir. Inutile de courir çà et là pour s'appuyer sur quelqu'un – un saint homme, un éminent enseignant – inutile de bâtir sur notre Église, notre credo ou nos sacrements. Nous avons besoin d'huile. Nous ne pouvons pas nous en passer. Où la trouver ? Ni des hommes, ni de l'Église, ni des saints, ni des pères. Nous devons la trouver de Dieu ; et lui, béni soit son nom, donne gratuitement : « **Le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur** » (Romains 6 v. 23).

Mais, remarquez, c'est une affaire personnelle. Chacun doit l'avoir pour lui-même. Nul ne peut croire ni donner la vie à autrui. Chacun doit avoir affaire à Dieu pour lui-même.

Le lien qui relie l'âme au Christ est profondément individuel. Il n'existe pas de foi de seconde main. On peut nous enseigner la religion, la théologie ou la lettre des Écritures ; mais il ne peut nous donner l'huile ; il ne peut nous donner la foi ; il ne peut nous donner la vie : « **C'est le don de Dieu** ».

Ce petit mot précieux : « don ». C'est comme Dieu. C'est gratuit comme l'air de Dieu ; gratuit comme sa lumière du soleil ; gratuit comme ses gouttes de rosée rafraîchissantes. Mais, répétons-le, et avec une insistance solennelle, chacun doit l'acquérir pour lui-même et l'avoir en lui-même :

« Personne ne peut racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon, pour vivre éternellement et ne pas voir la corruption. Car la rédemption de leur âme est précieuse, et elle cesse à jamais » (Psaume 49 v. 7 à 9).

Lecteur, que répondez-vous à ces réalités solennelles ? Êtes-vous une vierge sage ou folle ? Avez-vous la vie en un Sauveur ressuscité et glorifié ? Êtes-vous un simple professeur de religion, satisfait de la routine morne et ordinaire de la fréquentation de l'église, possédant juste assez de religion pour vous rendre respectable sur terre, mais pas assez pour vous relier au ciel ?

Nous vous supplions instamment de réfléchir sérieusement à ces choses. Pensez-y maintenant. Imaginez l'horreur indicible que vous ressentirez en voyant votre lampe de profession s'éteindre et vous plonger dans une obscurité profonde – une obscurité palpable – l'obscurité extérieure d'une nuit éternelle. Quelle horreur de trouver la porte fermée derrière ce train brillant qui entrera dans le mariage ; mais fermée au nez ! Quel cri angoissant : « *Seigneur, Seigneur, ouvre-nous !* » Quelle réponse cinglante, accablante : « *Je ne te connais pas !* »

Ô, ami bien-aimé, accorde à ces questions importantes une place dans ton cœur dès maintenant, tant que la porte est encore ouverte et que le jour de grâce se prolonge dans la merveilleuse et longue souffrance de Dieu. Le moment approche rapidement où la porte de la miséricorde te sera fermée à jamais, où tout espoir disparaîtra et où ton âme précieuse sera plongée dans un désespoir noir et éternel. Que l'Esprit de Dieu te réveille de ce sommeil fatal et ne te donne de repos que lorsque tu le trouveras dans l'œuvre achevée du Seigneur Jésus-Christ, et à ses pieds bénis, en adoration et en adoration.

Il nous faut maintenant conclure cet article ; mais avant cela, jetons un coup d'œil aux vierges sages. Le grand trait distinctif qui, selon l'enseignement de cette parabole, les distingue des vierges folles est que, dès le début, elles « *prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes* ».

Autrement dit, ce qui distingue les vrais croyants des simples professants, c'est que les premiers ont dans leur cœur la grâce du Saint-Esprit de Dieu.

Ils ont reçu l'esprit de vie en Jésus-Christ ; et le Saint-Esprit demeure en eux comme sceau, arrhes, onction et témoignage. Ce fait grandiose et glorieux caractérise désormais tous les vrais croyants au Seigneur Jésus-Christ ; un fait prodigieux et merveilleux, assurément ; un privilège immense et ineffable, qui devrait toujours incliner nos âmes en une sainte adoration devant notre Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ, dont la rédemption accomplie nous a valu cette grande bénédiction.

Quelle tristesse de penser que, malgré ce noble et saint privilège, nous devons lire, comme dans notre parabole : « **Tous s'assoupirent et s'endormirent !** » Tous, sages comme insensés, s'endormirent. L'Époux tarda, et tous, sans exception, perdirent la fraîcheur, la ferveur et la force de l'espérance de sa venue, et s'endormirent profondément.

Telle est l'affirmation de notre parabole, et tel est le fait solennel de l'histoire. Tout le corps professeur s'est endormi. « Cette bienheureuse espérance », qui brillait si fort à l'horizon des premiers chrétiens, s'est très vite estompée et s'est évanouie ; et, en parcourant les pages de l'histoire de l'Église sur dix-huit siècles, des Pères apostoliques au début du siècle actuel, nous cherchons en vain une référence intelligente à l'espérance spécifique de l'Église : le retour personnel de l'Époux béni.

En fait, cette espérance était pratiquement perdue pour l'Église ; bien plus, l'enseigner était devenu presque une hérésie. Et même aujourd'hui, en ces derniers temps, des centaines de milliers de ministres professant le Christ, n'osent pas prêcher ou enseigner la venue du Seigneur telle qu'elle est enseignée dans les Écritures.

Il est vrai, Dieu soit béni, qu'un profond changement s'est produit au cours du siècle dernier. Il y a eu alors un grand réveil. Dieu, par son Saint-Esprit, a rappelé à son peuple des vérités depuis longtemps oubliées, et notamment la glorieuse vérité de la venue de l'Époux. Beaucoup ont alors compris que si l'Époux tardait, c'était simplement parce que Dieu était patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous parviennent à la repentance. Précieuse raison !

Mais ils ont aussi vu que, malgré cette longue patience, notre Seigneur est proche. Le Christ revient. Le cri de minuit a retenti : « **Voici l'Époux ; allez à sa rencontre** ».

Puissent des millions de voix faire écho à ce cri émouvant jusqu'à ce qu'il se propage, dans sa puissante force morale, d'un pôle à l'autre, et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre, incitant toute l'Église à attendre, comme un seul homme, l'apparition glorieuse de l'Époux béni de nos cœurs.

Frères bien-aimés dans le Seigneur, réveillez-vous ! Que chaque âme se réveille. Débarrassons-nous de la paresse et de la somnolence du confort mondain et de l'autosatisfaction – élevons-nous au-dessus de l'influence desséchante des formalités religieuses et de la monotonie de la routine – rejetons les dogmes de la fausse théologie et allons, par l'esprit et l'affection de notre cœur, à la rencontre de notre Époux qui revient.

Que ses paroles solennelles viennent avec une force nouvelle dans nos âmes : « **Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure** » (Matthieu 25 v. 13). Que le langage de notre cœur et de notre vie soit : « **Viens, Seigneur Jésus** ».

« Le sombre courant du mal coule à flots : réveillez-vous et agissez, enfants de la grâce, recherchons avec compassion les âmes perdues, sachant bien le prix de leur rédemption.

En chantant avec ravissement le grand amour du Sauveur, et en attendant qu'il nous transporte là-haut, « Ce sera peut-être demain, ou même ce soir », que nos reins soient bien ceints et que nos lampes brillent avec éclat ! »

Chapitre neuf

Les Talents.

Il ne nous reste plus qu'à considérer la partie du discours de notre Seigneur où il aborde à nouveau le sujet profondément solennel de la responsabilité ministérielle durant son absence. Le lien étroit entre ce sujet et l'espérance de son retour est évident, lorsqu'après avoir résumé la parabole des dix vierges par ces paroles si importantes : « **Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure** », il poursuit : « **Car il en est comme d'un homme qui, partant pour un voyage lointain, appela ses serviteurs et leur remit ses biens** ».

Il existe une différence fondamentale entre la parabole des talents et celle du serviteur de Matthieu 24 v. 45 à 51. Dans cette dernière, nous avons le ministère à l'intérieur de la maison. Dans la première, en revanche, nous avons le ministère à l'extérieur, dans le monde. Mais dans chacune, nous trouvons le fondement fondamental de tout ministère, à savoir le don et l'autorité du Christ : « **Il appela ses serviteurs et leur remit ses biens** ».

Les serviteurs sont à lui, et les biens sont à lui. Nul autre que le Seigneur Christ ne peut engager un homme dans le ministère, comme nul autre que lui ne peut transmettre un don spirituel. Il est absolument impossible à quiconque d'être ministre du Christ s'il ne l'appelle pas et ne le prépare pas à cette œuvre. C'est si évident qu'il n'y a pas de question à se poser.

Un homme peut être ministre du culte, prêcher les doctrines de l'Évangile et enseigner la théologie ; mais il ne peut être ministre du Christ si le Christ ne l'appelle pas et ne le dote pas de dons pour cette œuvre.

S'il s'agit d'un ministère à l'intérieur de la maison, il s'agit de « **celui que son maître a établi sur sa maison** ». Et s'il s'agit d'un ministère à l'étranger dans le monde, on nous dit qu'« **Il appela ses propres serviteurs et leur remit ses biens** ».

Ce grand principe fondamental du ministère est puissamment incarné dans ces paroles de l'un des plus grands ministres qui n'aient jamais vécu, lorsqu'il dit : « **Je rends grâces à celui qui m'a fortifié, Jésus-Christ notre Seigneur, de ce qu'il m'a jugé fidèle en m'établissant dans le ministère** » (1 Timothée 1 v. 12).

Il doit en être ainsi dans tous les cas, quelle que soit la mesure, le caractère ou le domaine du ministère. Seul le Seigneur Christ peut placer quelqu'un dans le ministère et le rendre capable de l'accomplir. Sinon, ce sera soit un homme qui s'y investira lui-même, soit son prochain qui le fera, deux attitudes qui sont également contraires à la volonté de Dieu et à tous les principes du véritable ministère tels qu'ils sont enseignés dans la Parole.

Si nous voulons être guidés par les Écritures, nous devons comprendre que tout ministère, à l'intérieur comme à l'extérieur de la maison, doit être ordonné et exercé par Dieu. S'il n'en est pas ainsi, c'est pire que nul. On peut se proclamer ministre, ou être proclamé ministre par ses collègues ; mais tout cela est totalement vain. Cela ne vient pas du ciel, cela ne vient pas de Dieu, cela ne vient pas de Jésus-Christ ; et, par la suite, cela sera rendu manifeste et jugé comme une usurpation des plus horribles et des plus audacieuses.

Il est de la plus haute importance que le lecteur chrétien saisisse pleinement ce grand principe du ministère. Il est aussi simple que solennel. De plus, son fondement véritablement divin ne peut être remis en question par quiconque s'incline – comme tout chrétien se doit de le faire – avec une soumission absolue et sans réserve devant l'autorité de la Parole divine.

Que le lecteur prenne sa Bible et lise attentivement chaque ligne qui traite du ministère. S'il se tourne vers la parabole de l'intendant, il lira : « **Celui que son maître a établi chef** ». Il ne se donne pas lui-même le pouvoir ; il n'est pas non plus désigné par ses semblables. Cette désignation est divine.

De même, dans la parabole des talents, le maître appelle ses propres serviteurs et leur remet ses biens. L'appel et l'équipement sont divins.

Nous trouvons un autre aspect de cette même vérité dans Luc 19 : « Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain pour se faire administrer l'autorité royale, puis revenir. Il appela ses dix serviteurs, leur remit dix mines, et leur dit : « Faites-les valoir jusqu'à mon retour ».

La différence entre Luc et Matthieu semble être la suivante : dans le premier, la responsabilité humaine ; dans le second, la souveraineté divine est prédominante. **Mais dans les deux cas, le grand principe fondamental est clairement maintenu et établi sans équivoque : tout ministère est ordonné par Dieu.**

La même vérité se retrouve dans les Actes des Apôtres. Lorsqu'il s'agit de nommer quelqu'un pour remplacer Judas, l'appel est lancé à Dieu : « Toi, Seigneur, qui connais le cœur de tous, montre lequel de ces deux tu as choisi, afin qu'il prenne part à ce ministère et à cet apostolat » (Actes 1 v. 24).

Et même lorsqu'il s'agit d'une charge locale, comme celle des diacres (Actes 6) ou des anciens (Actes 14), elle relève d'une nomination apostolique directe. Autrement dit, elle est divine. Un homme ne pouvait même pas se nommer lui-même diacre, et encore moins ancien. Dans le premier cas, puisque les diacres devaient prendre en charge les biens du peuple, ces derniers étaient, par la grâce et l'ordre moral de l'Esprit, autorisés à choisir des hommes en qui ils pouvaient se confier ; mais la nomination était divine, qu'il s'agisse de diacres ou d'anciens. Ainsi, qu'il s'agisse d'un don ou d'une charge locale, tout repose sur une base purement divine. C'est là le point essentiel.

De nouveau, si nous nous tournons vers les Épîtres, la même grande vérité brille devant nous dans toute sa splendeur. Ainsi, au début de Romains 12, nous lisons : « Par la grâce qui m'a été donnée, je dis à chacun de vous de n'avoir pas de lui-même une trop haute opinion, mais de revêtir des sentiments modestes, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun.

Car, comme nous avons plusieurs membres dans un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, étant plusieurs, nous formons un seul corps en Christ, et nous sommes tous membres les uns des autres. Nous avons donc des dons différents , selon la grâce qui nous a été donnée ».

Dans 1 Corinthiens 12, nous lisons : « Mais maintenant, Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme il l'a voulu » (verset 18). Et encore : « Dieu a établi dans l'Église , premièrement, des apôtres », etc. (verset 28). De même dans Éphésiens 4 : « Mais à chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don de Christ ».

Tous ces passages des Écritures, et bien d'autres que nous pourrions citer, contribuent à établir la vérité que nous tenons à transmettre à nos lecteurs : le ministère, dans tous ses aspects, est divin, il vient de Dieu, il vient du ciel, il est par Jésus-Christ. Il n'existe absolument aucune autorité humaine dans le Nouveau Testament pour exercer un ministère dans l'Église de Dieu.

Où que nous allions, à travers ses pages sacrées, nous ne trouvons que la même doctrine bénie que celle contenue dans cette brève phrase de notre parabole : « Il appela ses serviteurs et leur remit ses biens ». Toute la doctrine néotestamentaire du ministère est ici incarnée ; et nous exhortons instamment le lecteur chrétien à laisser cette doctrine prendre pleinement possession de son âme et exercer toute son influence sur sa conduite, son cheminement et son caractère.*

** « Nous ne limitons en aucun cas l'application des « talents » à des dons spirituels directs et spécifiques. Nous croyons que la parabole englobe le vaste champ du service chrétien, tout comme la parabole des dix vierges englobe le vaste champ de la profession chrétienne.*

Mais on pourrait peut-être se demander : « Le vase n'est-il pas adapté au don ministériel qui y est déposé ? » Incontestablement, oui ; et cette adaptation est clairement présentée dans les paroles de notre parabole : « Il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un au troisième, à chacun selon ses capacités ».

C'est un point d'un intérêt profond, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Le Seigneur sait quel usage il entend faire d'un homme. Il connaît la nature du don qu'il entend déposer dans ce vase, et il façonne ce vase et façonne l'homme en conséquence. Nous ne pouvons douter que Paul était un vase spécialement formé par Dieu pour la fonction qu'il allait occuper et pour l'œuvre qu'il avait à accomplir.

Et il en est ainsi dans tous les cas. Si Dieu destine un homme à être orateur, il lui donne des poumons, une voix, une constitution physique adaptée à l'œuvre qu'il lui destine. Le don vient de Dieu ; mais il est toujours fait référence de manière très nette aux capacités de l'homme.

Si nous perdons cela de vue, notre compréhension du véritable caractère du ministère sera bien défectueuse. Nous ne devons jamais oublier deux choses : le don divin et le récipient humain dans lequel il est déposé. Il y a la souveraineté de Dieu et la responsabilité de l'homme.

Que les voies de Dieu sont parfaites et belles ! Mais hélas ! l'homme gâche tout, et le toucher humain ne fait qu'atténuer l'éclat de l'œuvre divine.

Pourtant, n'oublions jamais que le ministère est divin par sa source, sa nature, sa puissance et son objet. Si le lecteur se lève de cet article convaincu de cette grande vérité, nous avons atteint notre objectif en l'écrivant.

Mais il n'est pas improbable que l'on puisse se demander : « *Quel est le rapport entre tout ce sujet du ministère et la venue du Seigneur ?* » À tous égards. Notre Seigneur n'aborde-t-il pas ce sujet à maintes reprises dans son discours sur le mont des Oliviers ? Et ce discours tout entier n'est-il pas une réponse à la question des disciples : « *Quel sera le signe de ta venue et de la fin des temps ?* » Sa venue n'est-elle pas le point central de ce discours dans son ensemble, et de chacune de ses sections en particulier ? Incontestablement.

Et quel est le thème principal suivant ? N'est-ce pas le ministère ? Voyez la parabole du serviteur nommé chef de famille. Comment servira-t-il ? En vue du retour de son Seigneur. Le ministère est en quelque sorte lié au départ et au retour du Maître. Il se situe entre ces deux grands événements et doit être caractérisé par eux. Et qu'est-ce qui conduit à l'échec du ministère ?

Perdre de vue le retour du Seigneur. Le serviteur pervers dit en son cœur : « **Mon Seigneur tarde à venir** », et, en conséquence, « **il commence à frapper ses compagnons de service, et à manger et boire avec les ivrognes** ».

Il en va de même dans la parabole des talents. La parole solennelle et touchante est : « *Occupez-vous jusqu'à mon retour* ». En bref, nous apprenons que le ministère, que ce soit dans la maison de Dieu ou dans le monde, doit être exercé en prévision du retour du Seigneur : « **Après un long moment, le maître de ces serviteurs revient et leur rend compte** ».

Tous les serviteurs doivent constamment garder à l'esprit le fait solennel qu'un jour de jugement approche. Cela guidera leurs pensées et leurs sentiments dans chaque domaine de leur ministère. Écoutez ces paroles importantes par lesquelles un serviteur cherche à en encourager un autre : « **Je t'adjure donc, devant Dieu et devant le Seigneur Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, au nom de son apparition et de son royaume : prêche la parole, insiste en toute occasion, reprends, censure, exhorte, avec toute douceur et en instruisant. Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine ; mais, ayant la démangeaison d'entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres convoitises.**

Détourneront l'oreille de la vérité et se tourneront vers les fables. Mais toi, sois vigilant en toutes choses, supporte les tribulations, fais l'œuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton ministère. Car je suis prêt à être offert, et le moment de mon départ approche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Désormais la couronne de justice m'est réservée ; le Seigneur, le juste juge, me la donnera en ce jour-là, et non à... à moi seulement, mais aussi à tous ceux qui aiment son avènement » (2 Timothée 4 v. 18).

Ce passage touchant et profond ne montre-t-il pas combien le sujet du ministère est intimement lié à la venue du Seigneur ? Le bienheureux apôtre – l'ouvrier le plus dévoué, le plus doué et le plus efficace qui ait jamais œuvré dans la vigne du Christ – l'intendant le plus habile qui ait jamais traité les mystères de Dieu – le sage maître d'œuvre – le grand ministre de l'Église et prédicateur de l'Évangile – le serviteur incomparable, ce vase rare et précieux a poursuivi son œuvre, accompli son ministère et s'est acquitté de ses saintes responsabilités à la vue de « ce jour-là ».

Il attendait, et espère toujours, cette occasion solennelle et glorieuse où le juste Juge placera sur son front « **la couronne de justice** ».

Et il ajoute, avec une douceur touchante : « **Non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son avènement** » (2 Timothée 4 v. 8).

C'est particulièrement touchant. Il y aura une couronne de justice en « ce jour-là », non seulement pour Paul, doué, travailleur et dévoué, mais pour tous ceux qui aiment l'apparition de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Paul aura sans doute des bijoux d'un éclat particulier sur sa couronne ; mais, de peur que quiconque ne pense que la couronne de justice lui soit réservée, il ajoute ces belles paroles : « **À tous ceux qui aiment son apparition** ».

Que le Seigneur soit loué pour de telles paroles ! Puissent-elles éveiller nos cœurs, non seulement à aimer l'apparition de notre Seigneur, mais aussi à servir avec un dévouement plus intense et plus sincère en vue de ce jour glorieux ! La suite de la parabole des talents montre que ces deux choses sont étroitement liées. Nous ne pouvons guère faire plus que citer les paroles de notre Seigneur.

Lorsque les serviteurs eurent reçu les talents, nous lisons : « **Celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla, les trafiqua et en gagna cinq autres. De même, celui qui en avait reçu deux en gagna aussi deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser la terre et cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revient et leur rend compte.**

Celui qui avait reçu les cinq talents s'approcha, apportant cinq autres talents, et disant : Seigneur, tu m'as remis cinq talents ; voici, j'en ai gagné cinq autres. Son maître lui dit : « C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose ; je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton maître ». Celui qui avait reçu les deux talents s'approcha aussi, et dit : « Seigneur, tu m'as remis deux talents ; voici, j'en ai gagné deux autres ». Son maître lui dit : « C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose ; je t'établirai sur beaucoup. Entre dans la joie de ton maître » (Matthieu 25).

Il est intéressant et instructif de noter la différence entre la parabole des talents, telle que rapportée dans Matthieu, et celle des dix serviteurs, telle que rapportée dans Luc 19. Dans la première, il s'agit de souveraineté divine ; dans la seconde, de responsabilité humaine. Dans celle-ci, chacun reçoit une somme égale ; dans celle-ci, cinq, puis deux, selon la volonté

du maître. Puis, lorsque vient le jour du jugement, nous trouvons dans Luc une récompense précise, selon l'œuvre accomplie ; tandis que dans Matthieu, la parole est : « **Je te confierai beaucoup de choses ; entre dans la joie de ton maître** ». On ne leur dit pas ce qu'ils auront, ni combien de choses ils auront à gérer. Le maître est souverain dans ses dons et ses récompenses ; et le point culminant de tout est : « **Entre dans la joie de ton maître** ».

Pour un cœur qui aime le Seigneur, cela dépasse tout. Certes, il y aura les dix et les cinq cités. La récompense sera ample, distincte et précise pour les responsabilités assumées, le service rendu et le travail accompli. Tous seront récompensés. Mais par-dessus tout, brille cette précieuse parole : « **Entre dans la joie de ton Seigneur** ».

Aucune récompense ne saurait égaler cela. Le sentiment d'amour qui transparaît dans ces paroles conduira chacun à déposer sa « couronne de justice » aux pieds de son Seigneur. La couronne même que le juste Juge remettra, nous la déposerons volontiers aux pieds d'un Sauveur et Seigneur aimant. Un seul de ses sourires touchera le cœur bien plus profondément et plus puissamment que la plus brillante couronne qui puisse être posée sur le front.

Un mot avant de conclure.

Qui refusait de travailler ? Qui cachait l'argent de son maître ? Qui se révélait être un « serviteur méchant et paresseux » ? L'homme qui ignorait le cœur, le caractère et l'amour de son maître. Alors celui qui n'avait reçu qu'un talent s'approcha et dit : « **Seigneur, je te connais, tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé et qui amasses où tu n'as pas répandu. J'ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent en terre ; voici, tu as ce qui est à toi. Son maître lui répondit : Serviteur méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé et que j'amasse où je n'ai pas répandu.**

Il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et à mon retour, j'aurais retiré le mien avec intérêt. Ôte-lui donc le talent, et donne-le à celui qui a les dix talents. Car à celui qui a, on donnera, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a.

Et jetez le serviteur inutile dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents ».

Quelle solennité ! Quel contraste saisissant entre les deux serviteurs ! L'un connaît, aime, fait confiance et sert son seigneur. L'autre ment, craint, se méfie et ne fait rien. L'un entre dans la joie de son seigneur, l'autre est rejeté dans les ténèbres extérieures, là où se mêlent pleurs, gémissements et grincements de dents. Quelle solennité ! Quelle émotion ! Et quand tout cela se révèle-t-il ? Au retour du Maître !

Nous pouvons ajouter, en lien avec les remarques précédentes sur le ministère, que chaque chrétien a sa place et sa tâche spécifiques. Tous sont solennellement responsables devant le Seigneur de connaître leur place et de la remplir, de connaître leur travail et de l'accomplir.

C'est une vérité pratique évidente, pleinement confirmée par le principe sur lequel nous avons insisté, à savoir que tout ministère et toute œuvre doivent être reçus de la main du Maître, exercés sous son regard et en pleine perspective de sa venue.

Ces choses ne doivent jamais être oubliées.

Chapitre dix

Remarques finales.

Nous devons maintenant conclure cette série d'articles ; et c'est avec une vive réticence que nous le faisons. Le thème est extrêmement intéressant, profondément pratique et extrêmement fécond. De plus, il est très suggestif et ouvre un vaste champ de vision que l'esprit spirituel peut explorer avec un intérêt constant, car le sujet est inépuisable.

Cependant, nous devons, pour le moment du moins, clore nos méditations sur cette merveilleuse vérité. Mais avant cela, nous tenons à attirer l'attention du lecteur, aussi brièvement que possible, sur un ou deux points qui ont été à peine évoqués au cours de ces articles. Nous les jugeons non seulement intéressants, mais aussi d'une réelle utilité pratique pour mieux comprendre de nombreuses branches du vaste sujet qui a retenu notre attention.

Le lecteur qui a parcouru avec nous les différentes branches de notre sujet se souviendra d'une brève allusion à ce que nous avons osé appeler « un intervalle – une rupture – ou une parenthèse inaperçue » dans les relations de Dieu avec Israël et la terre. C'est un point du plus profond intérêt ; et nous espérons pouvoir démontrer au lecteur qu'il ne s'agit pas d'une question curieuse, d'un sujet obscur et mystérieux, ou d'une notion favorite d'une école particulière d'interprétation prophétique.

Bien au contraire. Nous considérons qu'il s'agit d'un point qui jette un flot de lumière sur de très nombreuses branches de notre sujet général. Tel est le constat que nous avons fait et c'est pourquoi nous souhaitons le présenter à nos lecteurs. En effet, nous nous demandons sérieusement si quiconque peut comprendre correctement la prophétie ou sa propre position et ses propres orientations sans percevoir l'intervalle ou la rupture inaperçue mentionnée ci-dessus.

Mais tournons-nous directement vers la Parole, et ouvrons-la au chapitre 9 du livre de Daniel.

Les premiers versets de cette remarquable section nous montrent le serviteur bien-aimé de Dieu en plein exercice de son âme, face à la triste condition d'Israël, son peuple tant aimé – une condition dans laquelle, par l'Esprit du Christ, il entre pleinement. Bien que n'ayant pas personnellement participé aux actes qui ont conduit à la ruine de la nation, il s'identifie totalement à ce peuple et assume ses péchés en confessant et en se jugeant devant son Dieu.

Nous ne pouvons pas tenter de citer la remarquable prière et la confession de Daniel à cette occasion ; mais le sujet qui nous concerne immédiatement maintenant est introduit au verset 20.

« Pendant que je parlais, que je priais, que je confessais mon péché et le péché de mon peuple d'Israël, et que je présentais mes supplications à l'Éternel, mon Dieu, pour la sainte montagne de mon Dieu, je parlais encore dans ma prière, lorsque l'homme Gabriel, que j'avais vu en vision au commencement, fut amené à voler rapidement et me toucha au moment de l'offrande du soir. Il m'informa et me parla, et dit : Daniel, je suis venu maintenant pour te donner de l'intelligence.

Au commencement de tes supplications, l'ordre est sorti, et je suis venu te l'enseigner, car tu es bien-aimé. Comprends donc la chose et considère la vision. Soixante-dix semaines sont déterminées (ou réparties) sur ton peuple et sur ta ville sainte, pour faire cesser les transgressions, mettre fin aux péchés, expier les iniquités, établir la justice éternelle, sceller la vision et la prophétie, et oindre le Saint des Saints ».

Nous ne pouvons, dans le peu de temps qui nous est imparti, approfondir l'argumentation pour vous démontrer que les « soixante-dix semaines » mentionnées dans la citation ci-dessus, correspondent en réalité à quatre cent quatre-vingt-dix ans.

Nous supposons que tel est le cas. Nous croyons que Gabriel fut chargé d'instruire le prophète bien-aimé et de l'informer qu'une période de quatre cent quatre-vingt-dix ans devait s'écouler à compter de la promulgation du décret de reconstruction de Jérusalem, et qu'Israël serait alors béni. C'est aussi simple et définitif que possible.

Nous pouvons affirmer, en toute confiance, qu'il n'est pas aussi certain que le soleil se lèvera au moment fixé, demain matin, mais qu'à la fin de la période mentionnée ci-dessus par le messenger angélique, le peuple de Daniel sera béni. C'est aussi certain que le trône de Dieu. Rien ne peut l'empêcher.

Toutes les puissances de la terre et de l'enfer réunies ne pourront s'opposer à l'accomplissement complet et parfait de la Parole de Dieu par la bouche de Gabriel. Lorsque le dernier grain de sable de la quatre cent quatre-vingt-dixième année se sera écoulé du miroir, Israël entrera en possession de toute la prééminence et de la gloire qui lui sont destinées. Il est impossible de lire Daniel 9 v. 24 sans voir cela.

Mais il se peut que le lecteur se sente enclin à se demander – et à se demander, avec étonnement : « *Les quatre cent quatre-vingt-dix ans ne sont-ils pas révolus depuis longtemps ?* » Nous répondons :

Certainement pas. S'ils l'avaient fait, Israël serait désormais sur sa terre, sous le règne béni de son Messie bien-aimé. L'Écriture ne peut être transgressée ; nous ne pouvons pas non plus jouer avec ses déclarations, comme si elles pouvaient signifier tout ou n'importe quoi, ou rien du tout. Le mot est précis : « Soixante-dix semaines sont réparties sur ton peuple ». Ni plus ni moins que soixante-dix semaines. Si l'on prend cela au sens littéral, le passage n'a aucun sens. Ce serait une insulte à nos lecteurs que de perdre du temps à combattre une telle absurdité.

Mais si, comme nous en sommes profondément convaincus, Gabriel voulait dire soixante-dix semaines d'années, alors nous avons devant nous une période très distincte et définie – une période s'étendant du moment où Cyrus a émis son décret pour restaurer Jérusalem, jusqu'au moment de la restauration d'Israël.

Pourtant, le lecteur pourrait se demander : « *Comment de telles choses peuvent-elles se produire ? Cela fait bien plus de quatre cent quatre-vingt-dix ans, quatre fois plus que le roi de Perse n'a promulgué son décret, et pourtant, rien ne laisse présager la restauration d'Israël. Il doit sûrement y avoir une autre interprétation des soixante-dix semaines !* »

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons affirmé : les quatre cent quatre-vingt-dix ans ne sont pas encore écoulés. Il y a eu une rupture, une parenthèse, un long intervalle passé inaperçu. Que le lecteur examine attentivement Daniel 9 v. 25 et 26 :

« Sache donc et comprends que depuis le moment où la parole a été annoncée pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ, le Chef, il y aura sept semaines (49 ans) et soixante-deux semaines (434 ans) ; la place et la muraille seront rebâties, même en des temps troublés » ; ou, comme le dit la marge, « en des temps difficiles », c'est-à-dire que la place et la muraille de Jérusalem furent construites dans la plus courte des deux périodes mentionnées, soit en quarante-neuf ans. « Et après soixante-deux semaines (434 ans après la reconstruction de Jérusalem), le Christ sera retranché et n'aura plus rien ».

Nous arrivons ici à une époque marquante, mémorable et solennelle. Le Messie, au lieu d'être reçu, est retranché. Au lieu de monter sur le trône de David, il va à la croix. Au lieu d'entrer en possession de toutes les promesses, il n'a rien. Sa seule part – pour Israël et la terre – était la croix, le vinaigre, la lance, le tombeau emprunté.

Le Messie fut rejeté, retranché et n'eut plus rien. Que se passa-t-il alors ? Dieu manifesta sa compréhension de cet acte en suspendant temporairement ses relations dispensationnelles avec Israël. Le cours du temps est interrompu. Un grand vide s'ouvre. Quatre cent quatre-vingt-trois ans se sont écoulés ; il en reste sept. Une semaine annulée, et tout le temps écoulé depuis la mort du Messie n'a été qu'un intervalle inaperçu, une pause, une parenthèse, durant laquelle Christ a été caché dans les cieux, et le Saint-Esprit a œuvré sur terre à la formation du corps du Christ, l'Église, l'épouse céleste.

Lorsque le dernier membre aura été incorporé à ce corps, le Seigneur lui-même viendra prendre son peuple auprès de lui, pour le ramener à la maison du Père, afin qu'il y soit avec lui dans la communion ineffable de cette demeure bénie, tandis que Dieu, par ses actions gouvernementales, préparera Israël et la terre à l'introduction du Premier-né dans le monde.

Quant à cet intervalle et à tout ce qui devait s'y dérouler, Gabriel reste très réservé. Qu'il en ait compris quelque chose n'est pas la question.

Il est clair qu'il n'était pas chargé d'en parler, car le moment n'était pas encore venu. Avec une brusquerie merveilleuse et mystérieuse, il parcourt les âges et les générations – passant d'un cap à l'autre du thème prophétique – et résume en une ou deux phrases une période prolongée de près de deux mille ans. Le siège de Jérusalem par les Romains est ainsi brièvement évoqué : « **Le peuple du prince qui viendra détruira la ville et le sanctuaire** ». Puis, une période qui dure déjà depuis dix-huit siècles est ainsi clôturée : « Et elle finira par un déluge, et jusqu'à la fin de la guerre, les dévastations sont déterminées ».

Puis, avec une rapidité intense, nous sommes conduits au temps de la fin, lorsque la dernière des soixante-dix semaines, les sept dernières des quatre cent quatre-vingt-dix années, s'accompliront. Il (le Prince) confirmera l'alliance avec beaucoup (de Juifs) pendant une semaine (sept ans) ; et au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et, pour répandre les abominations, il en fera un désert, jusqu'à ce que la fin soit accomplie, et que ce qui a été décidé soit versé sur le dévastateur.

Nous arrivons donc ici à la fin des quatre cent quatre-vingt-dix ans qui furent déterminés ou répartis sur le peuple de Daniel. Tenter d'interpréter cette période sans voir la rupture et le long intervalle passé inaperçu plongerait forcément l'esprit dans une confusion totale. C'est impossible.

D'innombrables théories ont été avancées ; d'innombrables calculs et spéculations ont été tentés, mais en vain. Les quatre cent quatre-vingt-dix ans ne sont pas encore accomplis ; et ils ne le seront que lorsque l'Église aura complètement quitté cette scène pour rejoindre son Seigneur dans sa lumineuse demeure céleste. Apocalypse 4 et 5 nous montrent la place qu'occuperont les saints célestes durant la dernière des soixante-dix semaines de Daniel ; tandis qu'Apocalypse 6 à 18 nous présente les différentes interventions de Dieu dans son gouvernement, préparant Israël et la terre à l'avènement du Premier-né dans le monde.*

** « Nous savons que les commentateurs se demandent si les événements décrits dans Apocalypse 6 à 18 occuperont une semaine entière ou seulement une demi-semaine. Nous ne cherchons pas ici à donner notre avis. Certains considèrent que le ministère public de Jean-Baptiste et celui de notre Seigneur ont duré une semaine, soit sept ans, et qu'en raison du rejet des deux par Israël, la semaine est annulée et n'a pas encore été accomplie. »*

C'est une question intéressante ; mais elle n'affecte en rien les grands principes qui nous ont été présentés, ni l'interprétation du livre de l'Apocalypse. Ajoutons que les expressions « quarante-deux mois » ; « mille deux cent soixante jours » ; « un temps, des temps et la moitié d'un temps » désignent une demi-semaine, soit trois ans et demi ! »

Nous tenons à clarifier ces points pour le lecteur. Cela nous a grandement aidés à comprendre la prophétie et a dissipé de nombreuses difficultés. Nous sommes profondément convaincus que nul ne peut comprendre le livre de Daniel, ni même la portée générale de la prophétie, sans voir que la dernière des soixante-dix semaines reste à accomplir.

Pas un iota, pas un trait de lettre de la Parole de Dieu ne peut jamais disparaître, et puisqu'il a déclaré que « soixante-dix semaines furent réparties sur le peuple de Daniel », et qu'à la fin de cette période, il serait béni, il est clair que cette période n'est pas encore expirée. Mais sans voir la rupture et la réduction du temps consécutives au rejet du Messie, nous ne pouvons pas comprendre l'accomplissement des soixante-dix semaines de Daniel, soit quatre cent quatre-vingt-dix ans.

Un autre fait important à saisir pour le lecteur est le suivant : l'Église ne fait pas partie des voies de Dieu envers Israël et la terre. L'Église n'appartient pas au temps, mais à l'éternité. Elle n'est pas terrestre, mais céleste. Elle est appelée à l'existence durant un intervalle inaperçu, une interruption ou une parenthèse consécutive à la disparition du Messie.

Pour parler à la manière des hommes, si Israël avait reçu le Messie, alors les soixante-dix semaines ou les quatre cent quatre-vingt-dix ans auraient été accomplis ; mais Israël a rejeté son Roi, et Dieu s'est retiré en son lieu jusqu'à ce qu'ils reconnaissent leur iniquité. Il a suspendu ses relations publiques avec Israël et la terre, bien qu'il contrôle très certainement toutes choses par sa providence et garde un œil sur la descendance d'Abraham, toujours aimée à cause du Père.

Pendant ce temps, Il appelle parmi les Juifs et les Gentils ce corps appelé l'Église, à être le compagnon de son Fils dans la gloire céleste, à être complètement identifié à lui dans son rejet actuel de cette terre, et à attendre dans une sainte patience son avènement glorieux.

Tout cela délimite la position du chrétien de la manière la plus précise possible. Sa part et ses perspectives sont ainsi définies avec la même clarté. Il est vain de chercher dans les pages prophétiques la position de l'Église, sa vocation ou son espérance. Elles n'y sont pas. Il est totalement déplacé pour le chrétien de s'attacher aux dates et aux événements historiques, comme s'il y était impliqué de quelque manière que ce soit.

Sans aucun doute, toutes ces choses ont leur place, leur valeur et leur intérêt, en lien avec les relations de Dieu avec Israël et la terre.

Mais le chrétien ne doit jamais perdre de vue qu'il appartient au ciel, qu'il est indissociablement lié à un Christ rejeté de la terre, accepté au ciel – que sa vie est cachée avec le Christ en Dieu – et que c'est son saint privilège d'attendre, jour et heure après heure, la venue de son Seigneur.

Rien ne peut empêcher la réalisation de cette espérance bienheureuse à tout moment. Une seule chose est à l'origine de ce retard : « **la patience de notre Seigneur, qui ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous arrivent à la repentance** » : des paroles précieuses pour un monde perdu et coupable ! Le salut est prêt à être révélé ; et Dieu est prêt à juger. Il ne reste plus qu'à attendre le rassemblement du dernier élu, et alors – oh ! pensée des plus bénies – notre cher et aimant Sauveur viendra nous accueillir auprès de lui pour être avec lui là où il est, et pour ne plus jamais nous quitter.

Puis, lorsque l'Église sera partie rejoindre son Seigneur dans la demeure céleste, Dieu reprendra ses actions publiques en faveur d'Israël. Ils seront plongés dans une grande tribulation durant la semaine déjà mentionnée. Mais à la fin de cette période de pression et d'épreuves sans précédent, leur Messie, longtemps rejeté, apparaîtra pour les soulager et les délivrer.

Il viendra, tel le cavalier sur le cheval blanc, accompagné des saints célestes. Il exécutera un jugement sommaire sur ses ennemis et s'arrogera sa grande puissance et son règne. Les royaumes de ce monde deviendront les royaumes de notre Seigneur et de son Christ. Satan sera lié pour mille ans, et l'univers entier reposera sous le règne bienheureux et bienveillant du Prince de la paix.

Finalement, à la fin des mille ans, Satan sera libéré et autorisé à faire un effort désespéré supplémentaire, un effort qui aboutira à sa défaite éternelle et à son envoi dans l'étang de feu, pour y être tourmenté avec la bête et le faux prophète pendant les âges éternels.

Puis suivront la résurrection et le jugement des méchants morts, et leur envoi dans l'étang ardent de feu et de soufre : une pensée terrible et effroyable ! Aucun cœur ne peut concevoir, aucune langue ne peut raconter, les horreurs de cet étang de feu.

Mais à peine a-t-on le temps de s'attarder sur ce tableau sombre et effrayant que les gloires indicibles des nouveaux cieux et de la nouvelle terre éclatent à la vue de l'âme ; la cité sainte est vue descendant du ciel, et ces sons sérapiques frappent l'oreille : « **Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux et sera leur Dieu. Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu. Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles** ».

Ô cher lecteur chrétien, quelles scènes s'offrent à nous ! Quelles grandes réalités ! Quelles gloires morales éclatantes ! Puissions-nous vivre dans la lumière et la puissance de ces choses ! Puissions-nous chérir l'espérance bénie de voir celui qui nous a aimés et s'est donné pour nous.

Celui qui n'a pas voulu jouir seul de sa gloire, mais a enduré la colère de Dieu afin de nous unir à lui et de partager avec nous tout son amour et sa gloire pour toujours.

Oh ! vivre pour le Christ et attendre son apparition !

Fin

« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »

Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26